
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LE
CABINET
DES FÉES.

CE VOLUME CONTIENT

L'Histoire de la Sultane de Perse et des Visirs, Contes Turcs, composés en langue turque, par Chéc Zadé, & traduits en françois, par M. Galland :

Les Voyages de Zulma dans le pays des Fées :

Tome seizième.

LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME SEIZIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.

PRÉFACE
DES
CONTES TURCS.

Ces contes que les muſulmans appellent par dériſion la malice des femmes, ont été tirés de la bibliothèque de M. Pétis qui les a traduits autrefois. Ils ne ſont point l'ouvrage d'une imagination françoiſe, qui, à la faveur d'un titre étranger, ait voulu haſarder ſes fictions. C'eſt un turc, c'eſt le célèbre chéc Zadé, précepteur d'Amurath ſecond, qui en eſt l'auteur.

Il les compoſa pour inſtruire ſon diſciple en le divertiſſant : ce qu'il eſt aiſé de juger par la morale qu'ils contiennent. On voit bien que ce n'eſt point un amas confus d'événemens extraordinaires conçus & produits ſans la participation du jugement. On reconnoît par-tout que le bon ſens lui a ſervi de règle, & qu'il s'eſt propoſé de rendre la vertu aimable & le vice odieux. Il ne laiſſe pas de s'abandonner quelquefois à ſes idées ; mais il revient toujours à ſon but.

Le lecteur auroit tort de se révolter contre des coutumes qui lui paroîtront peut-être étrangères aux pays où est la scène de ces contes. Qu'il songe que c'est un turc qui débite à sa manière à un autre turc des histoires de princes & de rois de differentes nations.

Nos dames françoises ne doivent pas non plus trouver mauvais que chéc Zadé ait écrit des contes qui chargent si fort le beau sexe; c'est un auteur turc. Le caractère de sa nation l'excuse. D'ailleurs il les a faits ainsi exprès, pour prévenir le jeune Amurath contre les femmes, pour qui il voyoit en ce prince un peu trop de penchant.

J'ajouterai que les musulmanes, parce qu'elles sont renfermées & privées de tous les divertissemens publics qui amusent les autres femmes, ne s'occupent qu'à chercher les moyens de se procurer du plaisir. Pour y parvenir, elles ne se font pas un scrupule d'employer tous les artifices que leur tempérament & l'oisiveté leur suggèrent. Elles ne sont point retenues par la crainte de révéler leurs foiblesses aux ministres de leur religion. Elles ne craignent que le châtiment temporel que leurs loix ordonnent contre l'adultère. Elles ne se mettent nullement en peine des menaces de Mahomet & de l'alcoran.



HISTOIRE
DE
LA SULTANE DE PERSE, ET DES VISIRS;
CONTES TURCS.

IL eſt rapporté dans le livre intitulé *Arbaïn Naſa*, que parmi les empereurs de Perſe il y en avoit un que l'on nommoit Haſikin. Toute l'Aſie vivoit ſous ſes loix. C'étoit le plus riche & le plus puiſſant monarque de la terre. Sa valeur égaloit ſa puiſſance; & s'il eût été aſſez ambitieux pour aſpirer à l'empire du monde, il en auroit pu faire la conquête. Mais content de regner ſur de vaſtes & floriſſans états, il ne ſongeoit point à s'emparer de ceux de ſes

voiſins. Il n'avoit point d'autre objet que le bonheur de ſes peuples, qui ſe trouvoient ſi heureux, qu'ils béniſſoient chaque jour de ſon règne. Toutes les autres nations leur portoient envie, & ſouhaitoient d'être comme eux du nombre de ſes ſujets.

Ce grand empereur avoit un fils qui faiſoit l'admiration de tous ceux qui le voyoient. Il s'appeloit Nourgehan, c'eſt-à-dire lumière du monde. C'étoit un jeune prince, d'une taille avantageuſe, d'une beauté céleſte, & qui joignoit à ces brillantes qualités, des talens qui rendent les particuliers recommandables. Il ſavoit admirablement bien tracer les caractères de pluſieurs langues : il excelloit à tirer de l'arc, & il n'y a guère de ſcience qu'il ne poſſédât, ou dont il n'eût du moins une connoiſſance raiſonnable.

C'étoit la vivante image de la ſultane ſa mère que l'on comparoit aux beautés de Cachemire (1). Hafikin aimoit paſſionnément cette princeſſe.

---

(1) Cachemire eſt un petit royaume ſitué entre les états du grand Mogol & le Tebet au nord des Indes orientales. C'eſt un pays délicieux. Les femmes, quoique mulâtres, y ſont ſi piquantes, que les Perſans, les Turcs & les Arabes les préfèrent à toutes les femmes du monde. *Voyez Bernier.*

Il en donna de ſincères & de triſtes marques, lorſque par un décret fatal de la deſtinée, elle mourut après une longue maladie. Il en conçut une douleur ſi vive, qu'il n'eſt pas poſſible de l'exprimer. Le tems, toutefois, produiſit ſon effet ordinaire; l'empereur ſe conſola, & les charmes d'une nouvelle femme lui firent oublier celle qu'il avoit perdue.

Il épouſa la princeſſe Canzade, fille d'un roi voiſin. Elle étoit belle, elle avoit de l'eſprit; mais elle ne pouvoit rien refuſer à ſes paſſions. Elle ne put voir le jeune prince ſans concevoir pour lui un amour violent, & loin de faire ſes efforts pour le vaincre, elle s'y abandonna, & réſolut de le déclarer à Nourgehan dès qu'elle en trouveroit l'occaſion.

Cependant ce prince s'attachoit aux ſciences, & faiſoit de grands progrès dans l'aſtrologie que lui enſeignoit Aboumaſchar (1) ſon précepteur, homme d'un profond ſavoir, & le plus habile aſtrologue de l'Aſie. Ce ſavant perſonnage ayant un jour tiré l'horoſcope du prince ſon diſciple, & connu par ſes infaillibles obſervations qu'il étoit menacé d'un effroyable malheur, il lui dit: Prince, j'ai conſulté les aſtres ſur votre

(1) Aboumaſchar, que les Européens par corruption appellent Albumazar.

destinée, je les ai trouvés peu favorables pour vous. Un triste sort vous attend, & vous m'en voyez pénétré de douleur. Nourgehan pâlit à ces paroles; son maître le rassura en lui disant : Ne croyez pas pourtant que ma tendresse pour vous & mon expérience cèdent au destin sinistre qui vous menace; votre perte à la vérité est écrite dans les étoiles, mais il n'est pas impossible de la prévenir. Mon livre m'en a enseigné le moyen. Il faut que vous soyez quarante jours sans parler. Quelques discours que l'on vous tienne, n'y répondez rien; quelque chose qui puisse vous arriver, gardez-vous bien de rompre un silence d'où dépend votre vie. Le prince promit de se taire pendant quarante jours. Après cette promesse, son précepteur écrivit quelques noms divins (1) qu'il lui pendit au col, & ensuite se retira dans un souterrain qui n'étoit connu que de lui seul, & où il se cacha pour n'être point obligé de satisfaire la curiosité de l'empereur, & de lui révéler des choses qu'il ne vouloit pas lui découvrir.

Hasikin qui ne pouvoit être long-tems sans voir le prince son fils, le fit venir devant lui, & lui fit plusieurs questions ausquelles le prince

(1) Une espèce d'amulette que l'on porte pour se préserver des malheurs.

ne répondit rien. L'empereur en fut fort surpris. O ! mon fils, s'écria-t-il, pourquoi ne parlez-vous pas ? avez-vous perdu la parole ? que vous a-t-on fait ? que vous est-il arrivé ? Dissipez l'inquiétude que me cause votre silence. Ces paroles ne firent pas plus d'effet que les premières. Le prince regarda tristement son père, puis baissa les yeux sans dire un seul mot. Alors le roi se tourna vers le gouverneur de son fils, & lui dit : Le prince a un secret chagrin qui le dévore. Conduisez-le à l'appartement de la sultane sa belle-mère, son cœur pourra s'ouvrir à elle.

Le gouverneur obéit à l'ordre de l'empereur; il mena Nourgehan chez la sultane Canzade. Madame, dit-il à cette princesse, il semble que le prince ait perdu la parole. Son ame est en proie à une tristesse funeste, dont il s'obstine à cacher la cause. Sa majesté vous l'envoie, parce qu'elle espère que devant vous il bannira sa mélancolie. La sultane à ce discours, sentit un trouble agréable. Il faut, dit-elle, que je profite de cet heureux moment que j'ai si longtems attendu. Je ne risque rien à me déclarer. Si Nourgehan a perdu la parole, il ne pourra pas redire à son père ce que je lui aurai dit; & s'il est assez indiscret pour aller révéler mon amour, je dirai que je ne lui aurai tenu de

pareils diſcours, que pour l'obliger à parler. Enfin, Canzade regardant cette occaſion comme la plus favorable qu'elle pût jamais trouver, fit ſortir tout le monde de ſon appartement, & demeura ſeule avec le prince.

Elle commença par ſe jeter à ſon col, & l'embraſſant étroitement : Cher prince, lui dit-elle, quel ſujet avez-vous de vous affliger ? ne me le cachez point, à moi qui vous aime avec plus de tendreſſe que ſi vous étiez mon propre fils. Le prince, touché des marques d'amitié que lui donnoit ſa belle-mère, tâchoit par ſes regards & par ſes geſtes, de lui faire comprendre qu'il étoit mortifié de ne lui pouvoir parler. Elle expliqua mal ces geſtes & ces regards. Elle s'imagina qu'il brûloit des mêmes feux qui la conſumoient : qu'il n'avoit pu ſans doute ſe défendre de concevoir de l'amour pour elle, comme elle n'avoit pu s'empêcher d'en prendre pour lui, & que par reſpect pour ſon père il n'oſoit découvrir ſes ſentimens.

Charmée de cette erreur, elle pourſuivit avec tout l'emportement dont peut être capable une femme que la vertu & la raiſon ont abandonnée : O ! mon roi, ô mon ame ! rompez ce cruel ſilence qui nous gêne l'un & l'autre. Vous ſavez que tout ce que l'empereur poſsède eſt en ma puiſſance. Si vous voulez être d'accord

avec moi, & consentir à ce que je vais vous proposer, vous serez en peu de tems au comble de vos vœux. Vous êtes un jeune prince, & je suis une jeune princesse. Je vous conviens mieux qu'à votre père, dont l'extrême vieillesse rend ma vie triste & ennuyeuse. Vous n'avez qu'à parler. Engagez-vous par un serment inviolable à m'accepter pour votre femme légitime, & je vous promets de vous faire bientôt roi en avançant la mort de votre père. Je jure par le grand dieu, créateur du ciel & de la terre, qu'il n'y a nul artifice en mes paroles. Liez-vous donc aussi par le même serment, & m'assurez que vous recevrez la main qui veut vous couronner.

Nourgehan ne fit point de réponse à ce discours; & comme il en parut étonné, la sultane continua : je vois bien, prince, que mon projet vous surprend. Vous doutez que je puisse l'exécuter. Mais apprenez de quelle manière je prétends faire mourir l'empereur. Il y a dans le trésor toutes sortes de poisons. On en voit qui ôtent la vie un mois après qu'on en a pris. Il y en a qui ne tuent qu'au bout de deux mois. Il en est même qui font encore plus lentement leur effet. Nous nous servirons de ces derniers. Le roi tombera malade & achevera peu-à-peu son destin, sans que le peuple nous

ſoupçonne d'être les auteurs de cette mort. Après cela, vous monterez ſur le trône. Tout le pays vous reconnoîtra pour ſon maître, & l'armée vous obéira.

Quand le fils de l'empereur auroit voulu parler, il n'en auroit pas eu la force, tant il étoit ſurpris d'entendre ces horribles diſcours. Prince, ajouta la ſultane en le voyant rêver, ſi vous êtes en peine de ſavoir comment vous pourrez prendre pour femme l'épouſe de votre père, je vais vous l'enſeigner. Après la mort de l'empereur, vous n'aurez qu'à me renvoyer dans ma patrie, & me faire ſuivre ſecrètement par un de vos capitaines, accompagné de quelques ſoldats. Ils viendront comme des voleurs nous attaquer. Ils m'enleveront. Enſuite, on fera courir le bruit que j'aurai été tuée ſur la route, & peu de jours après vous m'acheterez du capitaine, ainſi que l'on achète les filles eſclaves. Par ce moyen, vous pourrez devenir mon mari, & nous vivrons tous deux dans la plus délicieuſe union.

La princeſſe ceſſa de parler en cet endroit, pour donner lieu au prince de rompre un ſi long ſilence; mais comme il ne répondit rien encore, elle perdit toute retenue, & le ſerrant entre ſes bras, elle le baiſa avec tranſport. Alors Nourgehan indigné de l'effronterie de ſa belle-



Ah! méchant, est-ce ainsi que tu traite une Princesse qui t'adore?

C. J. Marillier In. Borgnet Sc.

mère, se débarrassa brûsquement de ses mains, & la frappa même au visage si rudement, que sa bouche en saigna.

La colère succède tout-à-coup à la tendresse dans le cœur de la sultane. Ses yeux qui ne brilloient un moment auparavant que des feux de l'amour, étincellent de fureur. Ah! méchant, s'écria-t-elle, est-ce ainsi que tu traites une princesse qui t'adore? Barbare! je veux qu'en t'offrant la place de ton père, je révolte ta farouche vertu; je veux même que tu me regardes avec horreur, après ce que je t'ai proposé: mais ne devois-tu pas excuser les transports d'une femme qu'un amour insensé faisoit parler? J'étois plus digne de ta pitié, que du traitement brutal que j'ai reçu de toi. Hé bien, monstre, n'écoute que ta férocité. Redouble, si tu peux, pour moi ta haine. Tu ne saurois me haïr autant que je te hais en ce moment. Sors d'ici. Fuis ma présence, & crains le ressentiment d'une femme dont tu as méprisé les bontés. Il n'étoit pas besoin qu'elle ordonnât au prince de sortir. Il avoit pris ce parti aussitôt qu'il avoit frappé la sultane; de sorte qu'il n'entendit pas la moitié de ses reproches & de ses menaces.

La furieuse Canzade ne respiroit que vengeance. Elle résolut de perdre Nourgehan. Pour

y parvenir, elle déchira ſes habits, défit ſes cheveux, & ſe frotta tout le viſage du ſang qui couloit de ſa bouche, en faiſant retentir ſon appartement de cris & de lamentations. L'empereur y arriva bientôt. Il venoit s'informer ſi ſon fils avoit enfin rompu le ſilence. Quel ſujet d'étonnement pour lui de trouver la ſultane aſſiſe ſur un ſofa, les cheveux épars, & le viſage enſanglanté. Comme il l'aimoit fort, il fut tranſporté de colère & de douleur. O chère ame de mon ame, s'écria-t-il! que vois-je? Quel audacieux vous a miſe en ce déplorable état? Nommez-le-moi promptement. Vous devriez déjà être vengée.

L'artificieuſe reine redoubla ſes larmes à ce diſcours, & répondit dans ces termes : O roi! ô malheureux père! que ne puis-je vous cacher ce que vous ſouhaitez d'apprendre! Si vous êtes étonné de voir le deſordre où je ſuis, quelle ſera donc votre ſurpriſe, lorſque vous ſaurez que c'eſt l'ouvrage de votre fils? De mon fils, grand dieu, interrompit l'empereur! Ah! madame, que me dites-vous? Quoi! ſa haine pour une belle-mère l'a pu porter à vous faire cet outrage! le reſpect qu'il me doit n'a pu le retenir! Seigneur, repartit la reine, il eſt encore plus coupable que vous ne penſez. Hélas! quelle femme ſe ſeroit défiée de ſon air modeſte,

de ces apparences de ſageſſe qui ſont ſi bien marquées ſur ſon viſage? J'étois aſſiſe ſur ce ſofa lorſqu'il eſt entré; j'ai fait ſortir tout le monde afin de l'obliger à me découvrir plus librement la cauſe de ſon ſilence. Il ne me l'a que trop déclarée! Sitôt qu'il s'eſt vu ſeul avec moi, il s'eſt aſſis à mes côtés: Ma princeſſe, m'a-t-il dit, il faut que je rompe le ſilence que je m'obſtine à garder, & dont vous êtes l'unique ſujet. Je vous adore, & le déſeſpoir de ne vous pouvoir entretenir en particulier, m'a plongé dans une mélancolie qui m'alloit conſumer. Que je ſuis heureux d'avoir trouvé cette occaſion de vous parler ſans témoins! Si vous approuvez mon amour, j'ai réſolu de faire mourir mon père & de vous épouſer. Auſſi-bien ſes peuples comme moi commencent à s'ennuyer de la longueur de ſon règne. Diſpenſez-moi, ſeigneur, continua la ſultane, de vous répéter mot pour mot tout ce qu'il m'a dit. J'en frémis encore d'horreur. Qu'il vous ſuffiſe d'apprendre que vous avez donné le jour au plus méchant prince du monde. Comme au lieu de me perſuader, il s'eſt apperçu que ſes diſcours m'épouvantoient, il a bruſquement étendu la main ſur moi pour me faire violence. J'ai réſiſté. Il a déchiré mes habits. Il m'a frappée, & il m'auroit ſans doute ôté la vie, afin de pouvoir ſe

juſtifier en chargeant ma mémoire du crime dont je l'accuſe ; mais il a craint que mes femmes que j'avois écartées ne le vinſſent ſurprendre. Il s'eſt enfui, & m'a laiſſée dans l'état où je ſuis.

Elle dit cela avec toutes les démonſtrations d'une femme vivement affligée. L'empereur la crut de bonne foi ; & quelque tendreſſe qu'il eût pour ſon fils, il ſe laiſſa emporter aux mouvemens de ſa colère. Il ſortit de l'appartement de la princeſſe, fit venir l'exécuteur, & lui ordonna de tout prépárer pour la mort du prince Nourgehan.

Mais les viſirs furent bientôt informés du cruel ordre qu'avoit donné l'empereur ; ils s'étonnèrent que ſans les conſulter, il eût pris la réſolution de faire mourir ſon fils. Ils s'aſſemblèrent tous, & allèrent trouver ce monarque irrité, à qui l'un d'entr'eux parla de cette manière : O roi du monde, nous vous ſupplions de nous accorder pour aujourd'hui ſeulement la vie du prince, & de nous apprendre quel aſſez grand forfait il peut avoir commis pour armer contre ſes jours le bras d'un père qui doit être lent à punir ſes enfans. L'empereur leur conta tout ce que la ſultane lui avoit dit. Alors le plus ancien viſir prit la parole : O roi, dit-il, gardez-vous bien de ſuivre les mouvemens de fureur qu'une femme

vous inſpire, & de faire aucune action contre les commandemens de dieu, & contre la juſtice enſeignée par les prophètes. La reine accuſe le jeune prince ſans produire de témoins contre lui : elle demande ſa mort, parce qu'il l'aime & qu'il a voulu, dit-elle, par la force, ſatisfaire ſon amour ! Hé depuis quand les femmes ont-elles leur chaſteté ſi fort en recommandation, qu'elles déſirent la mort des hommes qui oſent la tenter ? Je veux qu'il y en ait d'aſſez vertueuſes pour s'indigner d'un effort téméraire ; mais dans le même tems que leur vertu le condamne, leur vanité l'excuſe, & elles pardonnent facilement un crime que leur beauté a fait commettre. Gardez-vous bien, ſire, de ſacrifier votre fils à la calomnie, & peut-être à la rage d'une perſonne qui veut le perdre pour n'avoir pu le ſéduire. Que votre majeſté ſonge que les femmes ſont artificieuſes. L'hiſtoire du chéc (1) Chahabeddin prouve aſſez combien leur malice eſt à craindre. L'empereur ſouhaita d'entendre cette hiſtoire : le viſir la raconta dans ces termes :

---

(1) Chéc en arabe, ſignifie docteur.

HISTOIRE

Du chéc Chahabeddin.

LE ſultan d'Egypte aſſembla un jour dans ſon palais tous les ſavans de ſon royaume. Il s'éleva entr'eux une diſpute. On dit que l'ange Gabriel ayant une nuit enlevé Mahomet de ſon lit, lui fit voir tout ce qui eſt dans les ſept cieux, dans le paradis & dans l'enfer ; & que ce grand prophète, après avoir eu avec dieu quatre-vingt-dix mille conférences, fut rapporté dans ſon lit par le même ange. L'on avança que toutes ces choſes s'étoient paſſées en ſi peu de tems, que Mahomet avoit trouvé à ſon retour ſon lit encore tout chaud, & qu'il avoit même relevé un pot dont l'eau n'étoit pas encore répandue, bien que le pot ſe fût renverſé dans l'inſtant que l'ange Gabriel avoit enlevé Mahomet.

Le ſultan qui préſidoit à cette aſſemblée, ſoutenoit que cela étoit impoſſible. Vous aſſurez, diſoit-il, qu'il y a ſept cieux, qu'il n'y a pas moins d'eſpace entre chacun d'eux, qu'il y en auroit en un chemin de cinq cens années, & que chaque ciel eſt auſſi épais qu'il eſt éloigné d'un autre. Comment eſt-il poſſible qu'après

avoir traversé tous ces cieux, & avoir eu avec dieu quatre-vingt-dix mille conférences, Mahomet ait trouvé à son retour son lit encore chaud, & son pot renversé sans que l'eau qui étoit dedans fût répandue ? Qui pourroit être assez crédule pour ajouter foi à une si ridicule fable? Ne savez-vous pas bien que si vous renversez un pot plein d'eau, quoique vous le releviez à l'instant même, vous n'y trouvez plus d'eau? Les savans répondirent que cela sans doute ne se pouvoit faire naturellement; mais que tout étoit possible à la puissance divine. Le sultan d'Egypte qui étoit un esprit fort, & qui s'étoit fait un principe de ne rien croire qui blessât la raison, ne voulut point croire ce miracle, & les savans se séparèrent.

Cette dispute fit du bruit en Egypte. La nouvelle en alla au docte chéc Chahabeddin, qui pour quelques raisons qui ne sont point marquées dans l'histoire, n'avoit pu se trouver à l'assemblée. Il se rendit au palais du sultan pendant la plus grande chaleur du jour. Dès que ce monarque fut averti de l'arrivée du chéc en sa cour, il alla au-devant de lui, l'emmena dans une chambre magnifique, où après l'avoir fait asseoir, il lui dit : Docteur, il n'étoit pas nécessaire que vous prissiez la peine de venir ici. Il suffisoit d'envoyer un de vos serviteurs.

Nous lui aurions accordé volontiers ce qu'il nous auroit demandé de votre part. Sire, répondit le docteur, je viens exprès pour avoir l'honneur d'entretenir un moment votre majesté. Le sultan qui savoit que le chéc avoit la réputation d'être fier (1) devant les princes, lui fit bien des caresses & des complimens.

Or, la chambre où ils étoient, avoit quatre fenêtres percées de différens côtés. Le chéc pria le roi de les faire fermer. Ce qui ayant été exécuté, ils continuèrent quelque tems leur conversation; après quoi le docteur fit ouvrir une fenêtre qui avoit vue sur une montagne appelée Kzeldaghi, c'est-à-dire Montrouge, & dit au roi de regarder. Le sultan mit la tête à la fenêtre, & vit sur la montagne & dans la plaine des soldats armés de boucliers & de cottes de maille. Ils étoient tous à cheval, l'épée nue. Ils s'avançoient vers le palais à toute bride, & en plus grand nombre que les étoiles. A ce spectacle, ce prince changea de couleur, & s'écria tout effrayé : O ciel! quelle est cette épouvantable armée qui s'approche de mon palais? *N'ayez point de peur, sire*, dit le chéc, *ce n'est*

(1) Les docteurs contemplatifs cabalistes dans l'orient sont si fiers, qu'ils prétendent être respectés des rois; & ils le sont effectivement.

rien.

rien. En disant cela, il ferma lui-même la fenêtre, & puis la rouvrant aussitôt, le roi n'apperçut personne sur la montagne ni dans la plaine.

Une autre fenêtre donnoit sur la ville. Le docteur la fit ouvrir. Le sultan vit la ville du Caire toute en feu, & des flammes qui montoient jusqu'à la moyenne région de l'air. Quel embrâsement, s'écria le roi fort surpris! voilà ma ville, ma belle ville du Caire réduite en cendres! *N'ayez point de peur, sire*, dit le chéc, *ce n'est rien.* En même-tems il ferma la fenêtre, & lorsqu'il l'eut rouverte, le roi ne vit plus les flammes qu'il avoit vues.

Le docteur fit ouvrir la troisième fenêtre, par où le sultan apperçut le Nil qui se débordoit, & dont les vagues venoient avec furie inonder son palais. Quoique le roi, après avoir vu disparoître l'armée & les flammes, ne dût point s'effrayer de ce nouveau prodige, il ne pût s'empêcher d'être saisi de crainte : Ah! c'en est fait, s'écria-t-il encore, tout est perdu, cet horrible débordement va emporter mon palais, & me noyer avec tous mes peuples. *N'ayez point de peur, sire*, dit le chéc, *ce n'est rien.* En effet, le docteur n'eut pas sitôt fermé & rouvert la fenêtre, que le Nil, comme à l'ordinaire, parut suivre son cours.

Il fit ouvrir de même la quatrième fenêtre, qui regardoit un désert aride. Autant que le roi avoit été épouvanté des autres merveilles, autant prit-il de plaisir à considérer celle-ci. Ses yeux accoutumés à ne voir par cette fenêtre que des terres stériles, furent agréablement surpris d'appercevoir des vignes, des jardins remplis des plus beaux fruits du monde, des ruisseaux qui couloient avec un doux murmure, & dont les bords parés de roses, de basilic, de baume, de jacinte & de narcisse, présentoient à la vue des objets rians, & à l'odorat un mêlange d'odeurs délicieuses. On remarquoit parmi ces fleurs une infinité de tourterelles & de rossignols, dont les uns étoient déjà tombés en pamoison à force de gazouiller, & les autres frappoient encore les airs de leurs chants tendres & plaintifs. Le roi charmé de toutes les choses merveilleuses qui s'offroient à sa vue, croyoit voir le jardin d'Eram (1). Ah! quel changement! s'écria-t-il dans l'excès de son admiration; le beau jardin! le charmant séjour! Que j'aurai de plaisir à m'y promener tous les jours! *Ne vous réjouissez pas tant, sire*, dit le chéc, *ce n'est rien*. A ces mots, le docteur ferma la fenêtre, il la rouvrit

(1) C'est le paradis terrestre.

enſuite ; & le ſultan, au lieu de revoir ces agréables fantômes, ne vit plus que le déſert.

Sire, dit alors le chéc, je viens de vous montrer bien des merveilles ; mais tout cela n'eſt rien en comparaiſon du prodige étonnant dont je veux rendre encore témoin votre majeſté. Commandez que l'on apporte ici une cuve pleine d'eau. Le roi en donna l'ordre à un de ſes officiers ; & quand la cuve fut dans la chambre, le docteur dit au ſultan : Ayez la bonté de ſouffrir que l'on vous mette tout nu, & que l'on vous ceigne les reins d'une ſerviette. Le roi eut la complaiſance de ſe laiſſer ôter tous ſes habits, & lorſqu'il fut ceint d'une ſerviette : Sire, reprit le chéc, plongez, s'il vous plaît, la tête dans l'eau & la retirez.

Le roi plongea la tête dans la cuve, & en même-tems ſe trouva au pié d'une montagne ſur le rivage de la mer. Ce prodige inoui l'étonna davantage que les autres. Ah ! docteur, s'écria-t-il tranſporté de colère, docteur perfide, qui m'as ſi cruellement trompé ; ſi jamais je puis retourner en Egypte d'où tu m'as fait ſortir par ta noire & déteſtable ſcience, je jure que je me vengerai de toi. Puiſſe-tu périr miſérablement. Il continua ſes imprécations contre le chéc ; mais faiſant réflexion que ſes menaces & ſes plaintes étoient inutiles, il prit coura-

geusement son parti, & marcha vers quelques personnes qui coupoient du bois dans la montagne, résolu de ne leur point découvrir sa condition ; car enfin, dit-il en lui-même, si je leur dis que je suis roi, ils ne me croiront pas, & je passerai pour un fou ou pour un imposteur.

Les bûcherons lui demandèrent qui il étoit. O bonnes gens ! leur répondit-il, je suis marchand, j'ai fait naufrage, je me suis sauvé sur une planche ; je vous ai apperçus, je viens à vous. La situation où vous me voyez, doit exciter votre pitié. Ils furent touchés de son infortune ; mais ils étoient eux-mêmes dans une trop grande misère pour pouvoir soulager la sienne. Ils ne laissèrent pas néanmoins de lui donner l'un une vieille robe, l'autre de vieux souliers, & quand ils l'eurent mis en état de paroître avec décence dans leur ville, qui étoit située derrière la montagne, ils l'y conduisirent. D'abord qu'ils y furent arrivés, ils prirent tous congé de lui, l'abandonnèrent à la providence, & chacun se retira dans sa famille.

Le sultan demeura seul. Quelque plaisir que l'on prenne à voir des objets nouveaux, il étoit trop occupé de son aventure, pour faire attention aux choses qui se présentoient à ses regards. Il se promenoit dans les rues, sans savoir ce

qu'il deviendroit. Il étoit déjà las, & il cherchoit de l'œil un endroit pour se reposer. Il s'arrêta devant la maison d'un vieux maréchal, qui, jugeant à son air qu'il étoit fatigué, le pria d'entrer. Le roi entra & s'assit sur un banc qui étoit auprès de la porte. O jeune homme! lui dit le vieillard, puis-je vous demander quelle est votre profession, & comment vous êtes venu ici? Le sultan lui fit là-dessus la même réponse qu'il avoit faite aux bûcherons. J'ai rencontré, ajouta-t-il ensuite, de bonnes gens qui coupoient du bois dans la montagne. Je leur ai conté mon malheur, & ils ont été assez généreux pour me donner cette vieille robe & ces vieux souliers. Je suis bien-aise, lui dit le maréchal, que vous soyez échappé de votre naufrage. Consolez-vous de la perte de vos biens. Vous êtes jeune, & vous ne serez peut-être pas malheureux dans cette ville, dont les coûtumes sont très-favorables aux étrangers qui veulent s'y établir. N'êtes-vous pas dans cette disposition? Pardonnez-moi, répondit le sultan, je ne demande pas mieux que de demeurer ici, pourvu que j'y fasse bien mes affaires. Hé bien, reprit le vieillard, suivez donc le conseil que je vais vous donner. Allez-vous-en tout-à-l'heure aux bains publics des femmes. Asseyez-vous à la porte, & demandez

à chaque dame qui ſortira, ſi elle a un mari; celle qui vous dira que non, ſera votre femme ſelon la coutume du pays.

Le ſultan réſolu de ſuivre ce conſeil, ſe leva, dit adieu au vieillard, & ſe rendit à la porte des bains, où il s'aſſit. Il n'y eut pas été long-tems qu'il vit ſortir une dame d'une beauté raviſſante. Ah! que je ſerois heureux, dit-il en lui-même, ſi cette aimable perſonne n'étoit point mariée! je me conſolerois de tous mes malheurs, ſi je pouvois la poſſéder. Il l'arrêta, & lui dit : Ma belle dame, avez-vous un mari? Oui j'en ai un, répondit-elle. Tant pis, répliqua le roi, vous étiez bien mon fait. La dame continua ſon chemin & bientôt il en ſortit une autre d'une laideur effroyable. Le ſultan frémit à ſa vue. Ah! quel objet affreux! dit-il, j'aime mieux mourir de faim que de vivre avec une pareille créature. Laiſſons-la paſſer ſans lui demander ſi elle eſt mariée, de peur d'apprendre que non. Cependant le vieux maréchal m'a dit de faire cette queſtion à toutes les dames. C'eſt la règle apparemment. Il faut bien que je m'y ſoumette. Que ſais-je, ſi elle n'a point de mari? quelque malheureux étranger que ſon mauvais deſtin a conduit ici, comme moi, l'aura peut-être épouſée.

Enfin le roi ſe détermina à lui demander ſi

elle étoit mariée. Elle lui répondit que oui, & cette réponse lui fit autant de plaisir que celle de la première lui avoit fait de la peine.

Il sortit une troisième dame aussi laide que la dernière. O ciel ! dit le roi, d'abord qu'il l'apperçut, en voici une encore plus horrible que l'autre. N'importe, puisque j'ai commencé, achevons. Si celle-ci a un mari, il faut avouer qu'il y a des hommes plus à plaindre que moi. Comme elle passoit auprès de lui, il lui adressa la parole en tremblant : Belle dame, lui dit-il, êtes-vous mariée ? Oui, jeune homme, répondit-elle, sans s'arrêter. J'en suis bien-aise, répliqua le sultan. Quel bonheur, poursuivit-il, d'être échappé à ces deux femmes ! Mais il n'est pas tems de me réjouir ; toutes les dames ne sont point encore sorties des bains. Je n'ai pas vu celle qui m'est destinée. Je ne gagnerai peut-être rien au change.

Il s'attendoit d'en voir une aussi laide que les deux dernières, lorsqu'il en parut une quatrième qui surpassoit en beauté la première qu'il avoit trouvé si charmante. Quel contraste ! s'écria-t il, il n'y a point tant d'opposition entre le jour & la nuit, qu'il y en a entre cette belle personne & les deux précédentes. Peut-on voir dans un même lieu les anges & les démons ? Il s'avança au-devant d'elle avec beaucoup d'em-

preſſement : Aimable dame, lui dit-il, avez-vous un mari ? Elle lui répondit que non, en le regardant avec autant de fierté que d'attention. Enſuite elle paſſa outre, laiſſant le roi dans une extrême ſurpriſe. Que dois-je penſer de ceci ? dit-il ; il faut que le vieux maréchal m'en ait donné à garder. Si ſelon les loix du pays je dois épouſer cette dame, pourquoi s'en eſt-elle allée ſi bruſquement ? Et pourquoi a-t-elle pris un air ſi fier & ſi dédaigneux ? Elle m'a examiné depuis les piés juſqu'à la tête, & j'ai vu dans ſes regards des marques de mépris. Il eſt vrai qu'elle n'a pas grand tort. Rendons-nous juſtice. Cette robe uſée & pleine de trous ne relève point ma bonne mine, & n'eſt guère propre à prévenir agréablement une dame. Je lui pardonne de s'imaginer qu'elle pouvoit mieux rencontrer.

Pendant qu'il faiſoit ces réflexions, un eſclave l'aborda : Seigneur, lui dit-il, je cherche un étranger tout déguenillé, & à votre air je juge que c'eſt vous. Prenez, s'il vous plaît, la peine de me ſuivre. Je vais vous mener dans un lieu où vous êtes attendu avec beaucoup d'impatience. Le roi ſuivit l'eſclave qui le conduiſit à une grande maiſon, & le fit entrer dans un appartement très-propre, où il lui dit d'attendre un moment. Le ſultan demeura deux

heures ſans voir perſonne, excepté l'eſclave qui venoit de tems en tems lui dire de ne ſe point impatienter.

Enfin, il parut quatre dames aſſez richement habillées qui en accompagnoient une autre toute brillante de pierreries, mais plus éclatante encore par ſon incomparable beauté. Le ſultan n'eut pas jeté les yeux ſur elle, qu'il la reconnut pour la dernière dame qu'il avoit vû ſortir des bains. Elle s'approcha de lui d'un air doux & riant : Pardonnez, lui dit-elle, ſi je vous ai fait un peu attendre. Je n'ai point voulu me montrer en négligé devant mon maître & mon ſeigneur. Vous êtes dans votre maiſon. Tout ce que vous voyez ici vous appartient. Vous êtes mon mari. Vous n'avez qu'à m'ordonner ce que vous voudrez, je ſuis prête à vous obéir. Madame, répondit le ſultan, il n'y a qu'un moment que je me plaignois de ma deſtinée, & je ſuis le plus heureux des hommes. Mais puiſque je ſuis votre mari, pourquoi m'avez-vous tantôt regardé ſi fièrement ? J'ai cru que ma vue vous avoit choquée, & franchement je ne vous en ai pas ſçu fort mauvais gré. Seigneur, répliqua la dame, je n'avois garde de faire autrement. Les femmes de cette ville ſont obligées de paroître fières en public. C'eſt la coutume. En récompenſe, elles ſont très-fami-

lières en particulier. Tant mieux, repartit le roi, elles en ſont plus agréables. Puiſque je ſuis maître ici, continua-t-il, pour commencer à exercer ma petite ſouveraineté, j'ordonne que l'on m'aille chercher un tailleur & un cordonnier. J'ai honte de me voir auprès de vous avec cette vilaine robe & ces vieux ſouliers, qui ne conviennent guère au rang que j'ai tenu juſqu'ici dans le monde. J'ai prévenu cet ordre, ſeigneur, dit la dame. J'ai envoyé un eſclave chez un marchand juif, qui vend des habits tout faits, & qui vous fournira ſur le champ toutes les choſes dont vous avez beſoin. Cependant, venez vous rafraîchir. En diſant cela, elle le prit par la main & le mena dans un ſallon où il y avoit une table couverte de toutes ſortes de fruits & de confitures. Ils ſe mirent tous deux à table, & pendant qu'ils mangeoient, les quatre dames ſuivantes qui ſe tenoient debout derrière eux, chantèrent pluſieurs chanſons du poëte Baba Saoudaï. Elles jouèrent auſſi de pluſieurs inſtrumens, & enſuite leur maîtreſſe ayant pris un luth qu'elle accompagna de ſa voix, charma le ſultan par la manière dont elle s'en acquitta.

Ce concert fut interrompu par l'arrivée du marchand juif qui entra dans le ſallon avec quelques garçons qui portoient des paquets d'étoffes qu'ils défirent. Il y avoit dedans des habits de

différentes couleurs. On les examina tous l'un après l'autre, & l'on choisit une veste de satin blanc à fleurs d'or, avec une robe de drap violet. Le juif fournit le reste de l'habillement & sortit avec ses garçons. Alors la dame admira la bonne mine du roi. Elle fut fort satisfaite d'avoir un pareil mari, & lui très-content de posséder une si belle femme.

Il demeura sept ans avec cette dame, dont il eut sept filles & sept garçons. Mais comme ils aimoient tous deux la dépense, & qu'ils ne songeoient qu'à faire bonne chère & qu'à se réjouir, il arriva que tous les biens de la dame se dissipèrent. Il fallut se défaire des dames suivantes, des esclaves, & vendre les meubles pièce à pièce pour subsister. La femme du sultan se voyant réduite à la dernière misère, dit à son mari : Pendant que j'ai eu du bien, vous ne l'avez point épargné. Vous avez vécu dans l'oisiveté & pris du bon tems. C'est à vous présentement à songer aux moyens de nourrir votre petite famille.

Ces paroles attristèrent le roi. Il alla trouver le vieux maréchal pour lui demander conseil. O mon père ! lui dit-il, vous me voyez plus malheureux que je n'étois lorsque je suis arrivé dans cette ville. J'ai une femme & quatorze enfans, & je n'ai pas de quoi les nourrir.

O jeune homme ! lui répondit le vieillard, ne ſavez-vous aucun métier ? Le ſultan repartit que non. Le maréchal tira de ſa poche deux aqtchas (1), les mit dans la main du ſultan, & lui dit : Allez tout-à-l'heure acheter des ypes (2), & vous tenez dans la place où s'aſſemblent les portefaix. Le roi acheta des ypes, & alla ſe mettre parmi les portefaix. A peine y fut-il un moment, qu'un homme vint qui lui dit : Veux-tu porter un fardeau ? Je ne ſuis ici que pour cela, répondit le ſultan. Alors l'homme le chargea d'un gros ſac. Le roi ne le put porter qu'avec beaucoup de peine, & même les cordes du ſac lui écorchèrent les épaules. Il reçut ſon ſalaire qui conſiſtoit en un aqtcha, qu'il porta au logis. Sa femme voyant qu'il n'apportoit qu'un aqtcha, lui dit que s'il ne gagnoit pas tous les jours dix fois davantage, toute ſa famille mourroit bientôt de faim.

Le lendemain, le roi accablé de triſteſſe, au lieu de ſe rendre à la place publique, alla ſe promener ſur le bord de la mer en rêvant à ſa misère. Il regarda avec attention l'endroit où il s'étoit inopinément trouvé par la ſcience

(1) Aqtcha, c'eſt une monnoie d'un ſol.

(2) Ypes, cordes dont les portefaix ſe ſervent au lieu de crochets.

du chéc Chahabeddin. Il rappela dans ſa mémoire cette étrange & funeſte aventure, & il ne put s'empêcher d'en pleurer. Comme il avoit beſoin de faire l'ablution (1) avant la prière, il ſe plongea dans l'eau; mais en retirant ſa tête, il fut dans le dernier étonnement de ſe retrouver dans ſon palais, au milieu de la cuve & entouré de tous ſes officiers. O docteur barbare! s'écria-t-il en appercevant le chéc dans la même ſituation où il l'avoit laiſſé, ne crains-tu pas que dieu te puniſſe, d'avoir ainſi traité ton ſultan & ton maître? Sire, lui dit le chéc, d'où naît contre moi la colère de votre majeſté? vous venez tout préſentement de plonger la tête dans ce baſſin, & vous l'avez retirée auſſitôt; ſi vous refuſez de me croire, demandez-le à vos officiers qui en ſont témoins. Oui, ſire, s'écrièrent tout d'une voix les officiers, le docteur dit la vérité. Le roi ne ſe rendit point à leur témoignage. Vous êtes des impoſteurs, leur dit-il, il y a ſept ans que ce maudit docteur me retient dans une terre étrangère par la force de ſes enchantemens. Je me ſuis marié; j'ai fait ſept filles & ſept garçons, & ce n'eſt pas tant de cela que je me plains, que d'avoir

(1) Les mahométans ſe lavent le corps avant que de faire la prière.

été portefaix. Ah ! méchant chéc, as-tu pu te résourdre à me faire porter des ypes ? Hé bien, sire, reprit le docteur, puisque vous ne voulez point ajouter foi à mes paroles, je veux vous persuader par mes actions. A ces mots, il se dépouilla, se ceignit d'une serviette, entra dans la cuve & plongea la tête dans l'eau. Pendant qu'il avoit la tête sous l'eau, le sultan, qui étoit toujours irrité contre lui, & qui se ressouvint du serment qu'il avoit fait de le punir si jamais il revenoit en Egypte, prit un sabre pour trancher la tête au docteur dans le moment qu'il la retireroit hors de l'eau. Mais le docteur par la science appelée mekachefa (1), connut l'intention du roi, & par la science algaïb an alabsar (2), disparut tout-à-coup & fut transporté dans la ville de Damas, d'où il écrivit au sultan d'Egypte une lettre qui contenoit ces paroles : « O roi ! sachez que nous ne sommes » vous & moi que de pauvres serviteurs de dieu. » Tandis que vous avez plongé dans l'eau votre » tête, que vous avez retirée sur le champ, vous » avez fait un voyage de sept années, vous avez » épousé une femme, vous avez beaucoup souf-

(1) C'est une science par laquelle les santons prétendent découvrir les plus secrètes pensées des hommes.

(2) C'est l'art de se rendre invisible.

» sert, vous avez fait sept filles & sept garçons ;
» vous avez pris bien de la peine, & vous ne
» voulez pas croire que Mahomet notre grand
» prophète ait trouvé son lit tout chaud, & son
» pot non encore vuide ? Apprenez que rien n'est
» impossible à celui qui de rien a créé le ciel &
» la terre avec la seule parole de koun » (1).

Le sultan d'Egypte, après avoir lu cette lettre, commença d'avoir de la foi. Néanmoins il ne put appaiser sa colère contre le chéc. Il écrivit au roi de Damas, le pria de faire arrêter ce docteur, de le faire mourir, & de lui envoyer sa tête.

Le roi de Damas entra dans le ressentiment du sultan d'Egypte, & fit toute la diligence possible pour le satisfaire. Il apprit que le docteur faisoit sa demeure dans une grotte assez éloignée de la ville ; il ordonna à ses capigis (2) de s'y rendre, de se saisir du chéc & de le lui amener. Les capigis partirent, & se promettoient bien d'exécuter facilement leur ordre ; mais ils ne furent pas peu surpris de trouver l'entrée de la grotte défendue par une infinité de gens de guerre tous bien montés, armés d'épées & de cottes de mailles ; ils retournèrent vers leur

(1) Koun, en arabe, Fiat.

(2) Gardes de la porte.

roi & lui rapportèrent ce qu'ils avoient vu. Le ſultan irrité de cette réſiſtance, aſſembla des troupes & alla en perſonne aſſiéger le docteur, qui lui oppoſa une armée ſi ſupérieure à la ſienne, que ce prince épouvanté ſe retira.

Piqué de ce mauvais ſuccès, & réſolu de n'en point avoir le démenti, il appela ſes viſirs, & leur demanda ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture. Les viſirs lui répondirent que tout grand roi qu'il étoit, il ne devoit point eſpérer de vaincre un homme aſſiſté de la puiſſance divine. Mais, ſire, dit le plus ancien viſir, ſi vous voulez vous rendre maître du chéc, envoyez-lui dire que vous ſouhaitez de faire la paix avec lui. Choiſiſſez les plus belles eſclaves de votre ſérail, & lui en faites préſent. Et ordonnez auparavant à ces filles de tâcher de ſavoir du docteur s'il y a un tems où il n'a pas le pouvoir de faire ſes merveilles. Le roi applaudit à ce ſentiment, diſſimula, fit offrir ſon amitié au chéc, en lui envoyant des eſclaves d'une rare beauté. Le docteur s'imagina que le roi de Damas s'étoit repenti de l'avoir perſécuté injuſtement. Il donna dans le piége, reçut les eſclaves, parmi leſquelles il y en eut une dont il devint éperduement amoureux.

D'abord que cette fille vit le docteur épris d'une paſſion violente, elle lui dit : O! chéc,

je ſuis curieuſe d'apprendre s'il y a un tems où vous ne ſauriez faire vos merveilles. Belle dame, lui répondit-il, je vous prie de ne me plus faire cette queſtion ; ne ſongeons qu'à mener une vie agréable ; il doit peu vous importer de ſavoir ce que vous me demandez. L'eſclave feignit d'être fort mortifiée de cette réponſe. Elle affecta une mélancolie mortelle, & lorſque le chéc lui faiſoit des careſſes, elle ſe mettoit à pleurer : Toutes ces marques d'amour que vous me donnez, lui diſoit-elle, ne ſont point véritables ; ſi vous m'aimiez, vous n'auriez point de ſecret pour moi. Enfin elle l'importuna tant, qu'il fut aſſez foible pour lui avouer qu'après avoir vu une femme, il étoit ſans pouvoir, juſqu'à ce qu'il eût fait l'ablution.

L'eſclave ayant appris cette circonſtance, la fit ſavoir au roi de Damas, qui commanda à ſes capigis de ſe rendre ſecrètement une nuit à la porte du chéc pour ſe ſaiſir de lui dans le moment que l'eſclave la leur ouvriroit.

Le docteur avoit coutume de tenir toutes les nuits auprès de ſon chevet un grand pot rempli d'eau pour s'en ſervir quand il avoit beſoin de faire l'ablution. L'eſclave en ſe couchant répandit l'eau (1) ſans qu'il s'en apperçût, ſi

(1) Dans le cas où il avoit beſoin d'ablution, il ne

bien que quand il voulut ſe laver, il trouva le pot vuide. La méchante auſſitôt faiſant l'officieuſe, prit le pot, & ſous prétexte d'aller querir de l'eau, ouvrit la porte aux capigis qui entrèrent tous bruſquement dans la grotte. Le docteur alors s'appercevant de la trahiſon de l'eſclave prit en ſes mains deux chandelles qui brûloient dans des chandeliers, & ſe mit à tourner preſtement avec ces chandelles en prononçant des mots barbares que les capigis ne comprenoient pas. Ils furent épouvantés de l'action & des paroles du chéc, & s'imaginant qu'il alloit produire quelque prodige funeſte pour eux, ils s'enfuirent hors de la grotte.

Le chéc auſſitôt ferma la porte ſur lui, & fit l'ablution. Enſuite, pour ſe venger de la perfide eſclave, il prit ſa figure, & lui donna la ſienne; puis, ſortant de la grotte, il courut après les capigis. Ah! lâches, leur diſoit-il, eſt-ce ainſi que vous exécutez les ordres du roi votre maître? il vous fera tous mourir, ſi vous vous en retournez à Damas ſans le docteur ſon ennemi. Pourquoi vous êtes-vous enfuis? avez-vous vu paroître des monſtres ou des ſoldats pour le défendre? Revenez, ren-

---

pouvoit ſe ſervir de la ſcience de Mekachefa pour ſavoir les penſées de cette eſclave.

trez dans la caverne & ne craignez point. Plus courageuse que vous, je vais m'approcher de lui, m'en saisir, & vous le livrer moi-même.

Les capigis s'arrêtèrent à ce discours, & se rassurèrent; ils revinrent sur leurs pas, & suivant le docteur sous la forme de l'esclave, ils entrèrent avec lui dans la grotte, où ils se saisirent de l'esclave croyant prendre le docteur; ils lui lièrent les piés & les mains sans qu'elle dît un seul mot, parce que le chéc lui avoit ôté l'usage de la parole. Ils la menèrent au roi de Damas, qui lui fit sur le champ couper la tête. Mais dès que la tête fut séparée du corps, le chéc rendant à ce corps sa première figure, fit voir au roi & à tous ses officiers que c'étoit l'esclave qui venoit d'être décolée; & lui qui étoit présent sous la forme de l'esclave, reprenant sa naturelle, dit au roi de Damas: O roi! qui pour plaire au sultan d'Egypte, avez tout employé pour me perdre, apprenez qu'il ne faut point épouser d'injustes ressentimens, & rendez grâces à dieu que je veuille borner ma vengeance au châtiment de cette misérable femme qui m'a trahi. En disant cela, le chéc disparut & laissa dans une extrême surprise le roi de Damas & tous ceux qui furent témoins de ce merveilleux événement.

Telle est, sire, l'histoire du chéc Chehabeddin;

poursuivit le premier visir de l'empereur de Perse; votre majesté voit par-là que les hommes ne sauroient être trop en garde contre les femmes. Avant que de faire mourir le prince Nourgehan, permettez-nous de l'interroger. Peut-être nous fera-t-il connoître son innocence. Hé bien, soit, dit le roi, je consens de différer jusqu'à demain la mort de mon fils.

Pendant que les visirs allèrent trouver le prince qui étoit en prison, l'empereur monta à cheval, & sortit de la ville pour prendre le divertissement de la chasse. Le soir à son retour, la reine Canzade & lui soupèrent ensemble. Après le repas, elle lui dit : Je crains, seigneur, que vous ne vous repentiez d'avoir suspendu le supplice du prince. L'homme, dit l'alcoran, a deux sortes d'ennemis qu'il aime; ses enfans & ses biens. Oui, votre fils est votre ennemi, puisqu'il a été capable de former la pensée du détestable crime qu'il a voulu commettre. Hâtez-vous de l'en punir. N'écoutez plus la tendresse & la pitié qui vous parlent en sa faveur. Son mauvais naturel doit étouffer en vous la voix du sang; n'ayez point la foiblesse qu'eut autrefois le roi de Deli aux Indes, de peur de vous en repentir comme lui. Souffrez que je vous raconte cette histoire :

HISTOIRE.

Du fils du roi de Deli.

MEHEMED TEKISCH, roi de Deli, & Schehabeddin, roi de Gazna, étoient l'un & l'autre des rois sages & vaillans, qui faisoient comme vous, seigneur, les délices de leurs peuples.

Ces deux rois eurent presqu'en même-tems chacun un fils : le roi de Gazna donna au sien une éducation austère ; il chercha des gouverneurs capables de défendre un jeune esprit contre les maximes du libertinage & de l'impiété ; il lui donna pour précepteurs de sages philosophes, qui s'attachèrent à former le jugement de leur disciple.

On lui apprit d'abord trois choses : à dire vrai, à tirer de l'arc, à monter à cheval ; & comme il avoit un génie heureux, & que dans toutes les sciences il faisoit de grands progrès avec une rapidité incroyable, on le fortifia de bonne heure contre l'amour de la réputation, par lequel l'orgueil & l'ambition s'introduisent dans le cœur des grands. On ne lui pardonnoit rien, & le roi, pour les fautes les plus légères,

le faisoit frapper de verges comme un esclave & l'envoyoit en prison.

Les peuples s'étonnèrent d'un traitement si dur, & l'un des ministres osa demander au roi pourquoi son fils étoit le seul de ses sujets qui ne fût point heureux? C'est, dit le roi, que mon fils devant régner un jour sur des peuples que j'aime, je veux lui faire sentir l'état malheureux d'un homme qu'on maltraite, afin qu'il ait de la compassion, & qu'il ne punisse point avec trop de rigueur.

La sévère éducation du jeune prince réussit. Après la mort de son père, il monta sur le trône, & fut pendant un long règne l'instrument de la miséricorde de dieu sur les hommes.

Le roi de Deli éleva son fils d'une manière toute opposée. Il trouvoit à toutes ses fautes une excuse; il traitoit ses folies de gentillesses d'esprit; ses emportemens lui paroissoient une vivacité raisonnable & séante à ceux de son âge; son orgueil, une judicieuse confiance en son mérite dépouillée de toute prévention; ses caprices, un retour admirable de la joie aux réflexions les plus sérieuses. Les gouverneurs du jeune prince essayèrent en vain de tirer le roi son père de son aveuglement; il ne leur permit point de corriger son fils, dont les mauvaises inclinations se fortifièrent de jour en jour.

La voix du peuple se fit entendre au roi; les uns se plaignirent de ce qu'il avoit enlevé leurs femmes, des enfans vinrent au pié du trône pleurer la mort de leurs pères, qu'il avoit assassinés pour jouir de quelques belles esclaves. Plusieurs filles demandèrent justice de ses violences, les prêtres de ses impiétés. Le roi ouvrit les yeux, mais trop tard. Il fit venir son fils en la présence du peuple, & le menaça de le faire mourir sous le bâton comme il le méritoit par ses crimes. Son fils sort rugissant comme un lion; il assemble un nombre de scélérats, compagnons de ses débauches, entre dans le cabinet de son père, & lui perce le cœur de deux coups de poignard. Du même pas, il monte au trône, & se met lui-même la couronne sur la tête, pendant que ses impies favoris massacrent tous ceux qui refusent de le proclamer roi.

Suivant son inclination impitoyable, il fit couper la tête aux grands qui lui furent suspects; il fit noyer leurs femmes & leurs enfans. On ne voyoit que des objets tragiques; il n'y avoit personne qui ne pleurât quelqu'un de sa famille, mais secrètement: un soupir, une larme coûtoit la vie au malheureux qui les laissoit échapper. Il falloit, pour n'être pas la victime de sa cruauté, en présenter quelqu'une à son

avarice. Il alloit les jours de marché dans la place publique percer le premier venu à coups de flèche. Ce barbare plaisir lui tenoit lieu de celui de la chasse. Il auroit cru déshonorer ses coups, s'il les eût fait tomber ailleurs que sur des hommes. A table, au milieu de ses courtisans, il faisoit amener leurs femmes, & les déshonoroit publiquement; si quelqu'un osoit se plaindre, il le faisoit dépouiller tout nu, lier à une colonne, & piquoit d'une alène toutes les parties de son corps jusqu'à ce qu'il fût mort.

Mais un vent de l'orient apporta à ces peuples malheureux de bonnes nouvelles du jardin de leur bien-aimé. Dieu, dis-je, ayant entendu les cris dont ils frappoient la voûte du ciel, inspira les docteurs, qui après avoir assemblé les grands, résolurent d'appeler à la couronne le jeune roi de Gazna. On lui dépêcha secrètement une homme qui lui rendit de leur part une lettre par laquelle ils l'invitoient à paroître sur les frontières avec une armée, l'assurant qu'ils joindroient ses étendarts, & lui livreroient leur tyran. Le roi de Gazna touché du malheur des peuples de Deli, monte à cheval & marche vers leur ville à la tête de six mille de ses gardes, qui furent bientôt assemblés.

Les peuples de Deli à son approche, se sai-

ſiſſent de leur roi, & proclament celui-ci, que le peuple avec toutes les démonſtrations d'une joie parfaite, conduiſit au trône, où le tyran chargé de fers, lui ſervit de marchepié.

Le roi de Gazna crut devoir commencer à ſe mettre en poſſeſſion du ſceptre de Deli, par faire juſtice aux ſujets des cruautés de leur ſouverain. Méchant, dit-il à ce prince, il faudroit pour te punir comme tu mérites de l'être, pouvoir te rappeler mille fois de la mort à la vie. Enſuite, il ordonna qu'on le mît entre les mains de l'exécuteur. Mais un jeune ſeigneur dont le tyran avoit tué le père, voulut ſe venger par lui-même, & le faire mourir. On le lui livra. Il le fit attacher dans la place publique, afin que chacun pût ajouter librement de nouveaux ſupplices à celui qu'il lui deſtinoit. Ce jeune homme lui creva les yeux avec une alène. D'autres lui paſsèrent des fers rouges dans les bras & dans les jambes. Tous ceux qui avoient eu des parens ou des amis aſſaſſinés, voulurent placer ſur ſon corps les mêmes coups dont il les avoit fait mourir. Le tyran demanda un peu de relâche à des maux ſi cruels; il obtint quelques momens & parla de cette ſorte : « O peuples ! » je ne me plains que des maux que je vous » ai faits, & non de ceux que vous me faites. » Mes remords ſont autant de bourreaux qui

» vous vengent & vous ſurpaſſent vous & moi-
» même en cruauté. O déteſtable père ! dont
» l'aveugle tendreſſe a nourri mes mauvaiſes
» inclinations ; puiſſai-je te voir dans l'autre
» monde ſous la garde des anges noirs, ainſi
» que moi » (1). Il mourut en prononçant ces dernières paroles, & il ne ſe trouva perſonne qui voulût laver ſon corps & l'enſevelir après ſa mort. Le roi de Gazna régna quatre-vingts ans ſur les peuples de Deli, & ſon règne fut appelé le règne du juſte.

L'hiſtoire que je viens de raconter, ſeigneur, continua la ſultane, eſt une belle leçon dont vous devez profiter. Votre fils, ce fils que vous aimez trop, ſera votre bourreau & le tyran de vos peuples. Il ſurpaſſera même celui de Deli en cruauté. Celui-là devint méchant par degrés. On auroit pu le corriger ; mais Nourgehan commence par un crime dont l'autre eut couronné les ſiens. Il a voulu me ſéduire, & je ſuis votre femme ; il m'a frappée, & je ſuis ſa reine. Tremblez, ſeigneur, tremblez pour vos jours ; ſon ſilence que vous croyez un effet de triſteſſe, eſt une diſſimulation profonde par laquelle il ſe prépare une route certaine au

(1) *Anges noirs*. Leur nom eſt Zoubanya, ils tourmentent les damnés en enfer. Leur chef eſt Dabekh.

crime. Craignez qu'il ne rompe ce ſilence en vous perçant le ſein, comme il l'a rompu en voulant m'ôter l'honneur. Prévenez le coup qui vous menace. Mais le tems fuit, & vous avez nourri un vautour qui vous rongera le cœur quand vous dormirez.

L'empereur Hafikin fut tellement effrayé du diſcours de la ſultane, qu'il promit que le lendemain il ne manqueroit pas de faire couper la tête au prince. Il alla ſe coucher. Le jour ſuivant, dès que l'aurore parut, il ſe leva, & ſe rendit dans la ſalle où il tenoit ſon conſeil. Il s'entretint avec ſes viſirs des affaires de ſon royaume; & puis il leur demanda ſi Nourgehan avoit rompu le ſilence pour ſe juſtifier. Ils répondirent que non; & que quelque choſe qu'ils lui avoient pu dire, il n'avoit pas voulu parler. Alors le roi ſe mit en colère, & dit au bourreau de lui amener Nourgehan pour le faire mourir à l'heure même; mais le ſecond viſir s'avança & prit la parole de cette manière : O roi du monde! ne vous portez point avec tant de précipitation à répandre un ſang ſi cher; craignez d'ôter la vie à un prince innocent; défiez-vous de la perſonne qui excite la tempête dans cette mer de ſédition, & qui met le feu dans ce paturage. Les femmes ſont fertiles en menſonges. Les jambes croiſées ſur un

ſofa, elles s'occupent tout le jour en tenant les cinq doigts de leurs piés, à inventer des ruſes pour tromper les hommes. Que votre majeſté ſe ſouvienne de ces paroles que Mahomet a prononcées en mourant : Je ne laiſſe, dit-il, après moi aux hommes, aucune matière de déſordre que les femmes. J'ai tâché en faiſant obſerver rigoureuſement mes loix, d'extirper tous les vices du monde ; mais je n'ai pu en arracher la plus profonde racine, qui eſt ce ſexe auſſi funeſte au repos du genre humain, que néceſſaire à ſa conſervation. Si je vous rapportois, ſire, l'hiſtoire du grand écuyer Saddyq qu'un de nos auteurs a écrite, vous ne ſeriez pas ſi prompt à ſuivre le conſeil ſanguinaire de la ſultane. L'empereur, qui tout irrité qu'il étoit, ne laiſſoit pas de ſe ſentir un cœur de père, étoit bien aiſe d'entendre tout ce qu'on lui diſoit pour lui perſuader que ſon fils pouvoit être innocent. Il dit au viſir de raconter l'hiſtoire de Saddyq ; ce que ce miniſtre fit de cette manière :

HISTOIRE

Du grand écuyer Saddyq.

ON dit un jour à Togaltimur-can, roi de Tartarie, qu'il y avoit dans ses états un homme qui étoit si ennemi du mensonge, qu'il disoit toujours la vérité. Le roi le voulut avoir auprès de lui, & lui donna dans sa maison la charge de grand écuyer. Un courtisan d'un caractère si nouveau, eut bientôt des envieux, qui n'épargnèrent rien pour le perdre; mais le roi qui n'étoit pas un prince à se laisser prévenir, & qui vouloit juger des choses par lui-même, éprouva son grand écuyer en plusieurs occasions, & le trouva toujours si franc & si sincère, qu'il lui donna le surnom de Saddyq (1).

De tous les ennemis de Saddyq, le plus appliqué à sa ruine, étoit le visir Tangribirdi. Il n'y a sorte d'artifices que ce ministre n'eût mis en usage pour le rendre odieux à Togaltimur; & n'en pouvant venir à bout, il en marquoit un jour son chagrin à sa fille Hoschendam (2).

---

(1) Disant vrai.

(2) Hoschendam, en langue persique, signifie belle taille.

Que je ſuis malheureux ! lui diſoit-il, j'ai cauſé la diſgrâce de mille vieux courtiſans, & je ne puis détruire un homme à peine établi à la cour. Saddyq triomphe de tous les efforts que je fais pour renverſer ſa fortune. Hoſchendam, qui n'étoit pas moins méchante que le viſir, au lieu de l'exhorter à ne plus traverſer le bonheur de Saddyq, lui dit : O mon père ! ceſſez de vous affliger, ſi vous voulez abſolument perdre Saddyq dans l'eſprit du roi, vous n'avez qu'à me laiſſer faire. Et comment vous y prendrez-vous, ma fille, reprit le viſir ? Ne me le demandez point, ſeigneur, repartit-elle : ſouffrez ſeulement que j'aille trouver le grand écuyer, & je vous promets de faire en ſorte qu'il mentira devant le roi. Faites tout ce qu'il vous plaira, ma fille, dit le viſir emporté par ſa haine, je vous donne toute licence; pourvu que vous teniez votre promeſſe, il ne m'importe à quel prix.

Hoſchendam ne ſongea plus qu'à ſe préparer à l'exécution d'un projet qu'elle avoit formé ; elle prit ſes plus beaux habits, ſe para de toutes ſes pierreries, ſe teignit les ſourcils de veſmé (1) & les paupières de ſurmé (2) ; elle n'oublia pas

(1) Veſmé, c'eſt l'indigo d'Agra employé ſans mêlange, & qui par conſéquent teint en noir.

(2) Surmé, c'eſt de l'antimoine préparé.

aussi de se frotter les mains de cna (1). Enfin, après avoir ajouté à sa beauté naturelle tous les agrémens que l'art lui pouvoit donner, elle sortit une nuit de chez son père, accompagnée de plusieurs esclaves, qui l'escortèrent jusqu'à la maison du grand écuyer. Lorsqu'elle fut à la porte, elle renvoya ses esclaves; ensuite, ayant frappé, on lui vint ouvrir. Elle dit qu'elle souhaite d'entretenir Saddyq d'une affaire très-importante. On la fait entrer; on la conduit à l'appartement du grand écuyer. Elle le trouve assis sur un sofa; elle le salue, s'approche de lui, lève un voile qui lui couvroit le visage, & s'assied sur le même sofa sans dire un seul mot.

Saddyq qui n'avoit jamais vu, pas même en songe, une si belle personne, en fut si vivement frappé, qu'il demeura immobile d'étonnement. La dame qui n'étoit venue-là que pour lui donner de l'amour, n'épargna pas les moyens d'y réussir. Elle lui fit cent minauderies; & lorsqu'elle fut persuadée qu'il avoit de violens désirs, & qu'il seroit homme à tout faire pour mériter qu'elle les satisfît, elle rompit le silence

(1) Cna en turc, & Henna en arabe, est une espèce de filaria des Indes & d'Arabie, qui produit un fruit rouge, qui étant desséché se broye.

dans ces termes : O Saddyq ! ne vous étonnez point de voir venir chez vous la nuit une dame qui vous aime ; je veux avoir des bontés pour vous, mais il faut auparavant que vous m'accordiez la grâce que j'ai à vous demander. Ame de mon ame, s'écria le grand écuyer tout transporté d'amour, vous n'avez qu'à parler. Que puis-je refuser à ces charmes puissans, dont je suis épris ? Commandez à votre esclave ; qu'exigez-vous de lui ? Je souhaite, reprit Hoschendam, de faire une petite débauche avec vous : je meurs d'envie de manger de la chair de cheval (1). Il faut que vous égorgiez tout-à-l'heure le plus gras de tous les chevaux de l'écurie royale ; nous en tirerons le cœur & le foie, que nous ferons rôtir, & puis nous les mangerons ensemble. Charmante dame, répondit Saddyq, demandez-moi plutôt ma vie & je vous la donnerai. Je dois respecter tout ce qui appartient au roi mon maître. Remettons la partie à demain ; j'acheterai un cheval gras à lard, & nous nous en régalerons comme des princes. Non, non, répliqua Hoschendam, je veux manger d'un cheval du roi, c'est une fantaisie que j'ai & qu'il faut contenter pour me

(1) C'est la coutume en Tartarie, de manger les chevaux, comme de boire le lait des cavales.

plaire

plaire. Je ne puis m'y résoudre, repartit l'écuyer, j'aime trop le roi mon maître, pour lui vouloir causer le moindre chagrin; d'ailleurs, je ne le chagrinerois pas impunément. Si j'avois la foiblesse de céder à votre envie, je suis assuré qu'il ne manqueroit pas de m'en punir. Vous n'avez rien à craindre, dit Hoschendam; si le roi vous demande ce que sera devenu ce cheval, vous n'aurez qu'à lui dire, que l'ayant vu malade sans espoir de guérison, vous avez jugé à propos de le tuer, de peur que sa maladie ne se communiquât aux autres. Le roi qui vous a surnommé Saddyq par excellence, vous croira sur votre parole, & louera même votre prudence.

Ces paroles ébranlèrent l'écuyer. Que ferai-je, dit-il en lui-même? D'un côté, le respect que j'ai pour le roi & la crainte du châtiment, me retiennent; de l'autre, les charmes de ce visage de lune me tentent. Hoschendam le voyant balancer, renouvela ses prières, & les accompagna de caresses si vives, qu'il condescendit enfin à ses volontés. Ils se rendirent tous deux dans les écuries du roi. Alors Hoschendam dit à Saddyq : O mon prince! puisque vous m'accordez cette grâce, faites-la-moi entière. Egorgez, je vous prie, ce cheval noir que je vois séparé des autres. O ma reine! ma sultane! s'écria l'écuyer, qu'osez-vous demander? vous

mettez mon amour à une trop rude épreuve. Savez-vous que ce cheval noir eſt celui de tous que le roi chérit le plus? il m'eſt impoſſible de vous ſatisfaire, choiſiſſez-en un des autres, & je vais l'égorger tout-à-l'heure : c'eſt tout ce qu'il m'eſt permis de faire pour vous, ou plutôt c'eſt tout ce que vous devez attendre de ma complaiſance. La dame ne ſe rebuta point, au contraire, jetant ſes bras au cou de Saddyq : O mon roi! lui dit-elle, mon cher écuyer! ne me refuſez point ce que je vous demande, je vous en conjure : je ſais bien que la preuve d'amitié que j'exige de vous, bleſſe en quelque façon votre devoir; mais les femmes ſont bizarres & capricieuſes, & quand elles déſirent quelque choſe avec paſſion, elles veulent abſolument l'obtenir. Ayez donc un peu de complaiſance pour mes caprices; je vous aimerai plus que ma vie, ſi vous faites ce que j'attens de vous.

Elle accompagna ces mots de tant de marques de tendreſſe, de tant d'emportemens, que l'écuyer n'y put réſiſter : il prit un couteau & égorgea lui-même le cheval noir; il en tira le cœur & le foie qu'il fit rôtir & qu'il mangea dans ſa chambre avec Hoſchendam, qui demeura avec lui toute la nuit par reconnoiſſance. Dès que le jour parut, la dame prit congé de l'écuyer & s'en alla trouver ſon père à qui elle

raconta tout ce qui s'étoit paſſé. Le viſir en eut tant de joie, que ſans faire attention à ce qu'il en coûtoit à ſa fille pour avoir joué le perſonnage qu'elle avoit fait, ſe leva & ſe rendit au palais où il apprit au roi cette aventure; mais il ſe garda bien de dire qu'Hoſchendam étoit la dame en queſtion, ni que c'étoit pour ſervir ſa haine & ſa jalouſie, qu'elle avoit oſé tenter l'intégrité de Saddyq.

Tandis que le viſir Tangribirdi faiſoit ce récit au roi avec toute la malignité d'un vieux courtiſan qui veut perdre ſon ennemi, le grand écuyer étoit rentré en lui-même, & faiſoit des réflexions très-amères ſur les doux plaiſirs qu'il avoit pris la nuit. Que les hommes ſont inſenſés, diſoit-il, de ſe livrer avec tant de fureur à leurs paſſions! j'aurois bien mieux fait de renvoyer la dame avec un refus, que d'égorger pour lui plaire un cheval qui faiſoit les délices du roi mon maître : je ne ſerois pas agité de toutes les penſées cruelles qui troublent préſentement mon repos. Hélas! que vais-je devenir? que dirai-je au roi lorſqu'il me demandera ſon cheval? Moi qui juſqu'ici me ſuis fait une loi de dire la vérité, emprunterai-je le ſecours du menſonge, & oſerois-je mentir en préſence des rois? Ce ſeroit ajouter un nouveau crime à celui que j'ai commis. D'un autre

côté, si j'en fais un aveu sincère, ma franchise me coûtera la vie : à quoi faut-il donc que je me détermine? A mentir, hé bien soit! imaginons-nous que je vais au palais, poursuivit-il en ôtant son bonnet de dessus sa tête & le posant à terre devant lui : supposons que mon bonnet soit Togaltimur; voyons si j'aurai la hardiesse de soutenir un mensonge devant un roi. Je le salue en entrant. Saddyq, me dit-il, va me sceller mon beau cheval noir, j'ai dessein de le monter aujourd'hui. Sire, il lui est arrivé un accident; hier au soir, il ne voulut rien manger de tout ce qu'on lui présenta, & à minuit il est mort sans que je sache ce qui l'a fait mourir. Comment! mon cheval noir qui se portoit si bien hier, est mort! Pourquoi faut-il que ce soit lui plutôt que tant d'autres qui sont dans la même écurie? Quel conte me viens-tu faire? va, tu es un menteur, tu auras vendu mon cheval à quelqu'étranger qui l'aura emmené cette nuit en son pays; ou bien tu l'auras tué toi-même de gaieté de cœur. Ne crois pas te dérober à ma vengeance, tu seras châtié comme tu le mérites; allons, que l'on me sabre ce fripon-là, qu'on me le mette en pièces.

Togaltimur sans doute, continua Saddyq, ne manquera pas de me parler de cette manière,

& tel sera le salaire du premier mensonge que j'aurai fait de ma vie. Voyons à présent si en disant vrai, je serai mieux traité de ce prince. O Saddyq ! que l'on m'apprête mon cheval noir, je veux sortir de la ville. O roi ! vous voyez votre serviteur dans la dernière affliction, il est venu chez moi cette nuit une dame qui m'a demandé le cœur & le foie de votre cheval noir, ce que je n'ai pu lui refuser. Quoi ! vous avez été capable d'égorger mon beau cheval pour avoir les bonnes grâces d'une dame ! Ah vraiment, j'en suis bien aise. Qu'on appelle le bourreau, qu'il vienne ici faire son office.

Voilà, dit l'écuyer, la réception que je dois attendre du roi. Soit que je mente, soit que je dise la vérité, je suis assuré de perdre la vie. Misérable que je suis ! maudit soit l'objet qui m'a jeté par ses charmes dans l'embarras où je me trouve. Pendant qu'il étoit occupé de ces tristes pensées, il vit arriver un homme qui lui dit que le roi le demandoit ; il obéit aussitôt à l'ordre, & se rendit chez ce prince avec lequel il trouva le visir son ennemi.

O écuyer ! dit le roi, je veux prendre aujourd'hui le divertissement de la chasse, va me sceller mon bon cheval noir. Ces paroles causèrent une frayeur mortelle au pauvre Saddyq, qui répondit tout troublé : Sire, il est arrivé cette

nuit à votre serviteur un malheur funeste; si votre majesté m'ordonne de le lui raconter, je lui obéirai. Hé bien, parle, reprit le roi. Hier au soir, dit l'écuyer, j'étois assis dans ma chambre, lorsqu'il y vint une dame voilée; elle s'assit auprès de moi sur un sofa, se découvrit, & me montra une gorge & des oreilles d'une beauté ravissante. Elle me fit mille caresses; & lorsqu'elle eut bien irrité mes désirs, elle promit de les satisfaire, pourvu qu'auparavant je lui donnasse le cœur & le foie de votre cheval noir. Quelqu'envie que j'eusse de contenter mon amour, je répondis sans balancer que je ne pouvois me résoudre à tuer un cheval que votre majesté aimoit tant. Alors, la dame se jeta à mon cou, en me disant des choses si passionnées, que je n'eus pas la force de résister à ses instances. Je vous fais, sire, un récit ingénu de mon aventure; je confesse mon crime, & loin de vouloir, par des mensonges, tâcher de me dérober au châtiment que je mérite, je viens m'y offrir moi-même. Voilà le sabre & ma tête.

Le roi se tourna du côté de son visir, & lui demanda de quelle manière il jugeoit à propos que l'on traitât Saddyq. Sire, lui répondit le visir, ravi d'être consulté là-dessus, je suis d'avis qu'on le fasse brûler à petit feu; un

homme qui a osé sacrifier à ses plaisirs un cheval que vous chérissiez, est indigne de pardon. Je ne suis pas de votre sentiment, visir, reprit Togaltimur; j'estime qu'il est plus raisonnable de pardonner une première faute que de la punir. Ensuite, il adressa la parole à l'écuyer, & lui dit : O Saddyq ! j'admire ta sincérité, & j'excuse ta foiblesse ; si j'avois été à ta place, je n'aurois pas seulement donné mon cheval noir, mais toute mon écurie : l'attrait étoit trop puissant pour y résister, un homme ne pouvoit s'en défendre. Je te pardonne donc la mort de mon cheval, & je te sais si bon gré de m'avoir dit la vérité en cette occasion, que j'ordonne que l'on t'apporte tout-à-l'heure une robe d'honneur.

Quand le visir Tangribirdi vit qu'au lieu de punir l'écuyer, on le récompensoit, & que sa fille s'étoit inutilement prostituée pour servir la haine qu'il avoit pour lui, il en conçut un chagrin si vif, qu'il en tomba malade, il mourut même peu de jours après, & l'heureux Saddyq fut choisi pour remplir sa place.

Sire, poursuivit le second visir de l'empereur de Perse, ne soyez pas moins indulgent que le roi Togaltimur, pardonnez une première faute; mais que dis-je une faute ? quelle preuve a-t-on que le prince ait voulu commettre le forfait

dont on l'accuſe ? Vous croyez tout ce que vous a dit la reine, & ſur ſa parole vous allez vous baigner dans le ſang de votre fils ; que le ſeigneur vous détourne de ce deſſein funeſte. Du moins, ô roi du monde ! du moins, avant que de l'exécuter, commandez que l'on cherche par-tout Aboumachar, il nous apprendra le véritable motif du ſilence myſtérieux de Nourgehan ; car il ne faut point douter qu'il n'y ait quelque part. L'empereur trouva ce diſcours fort judicieux, il donna ordre que l'on cherchât par-tout Aboumachar, & il remit au jour ſuivant le trépas du prince.

L'après-dîné, Haſikin ſortit de ſon palais pour aller à la chaſſe, & à ſon retour il ſoupa avec la ſultane, qui lui dit après le ſoupé : Seigneur, vous différez trop à faire mourir Nourgehan, vous vous repentirez de votre clémence, comme le ſultan Bajazet. Ce prince voyant un petit chien galeux & mourant de faim, en eut pitié, le prit, le porta dans un lieu où il le fit nourrir & élever avec ſoin. Le chien devenu grand, mordit un jour Bajazet, qui lui dit : O animal trop heureux ! je t'ai fait du bien, pourquoi me mors-tu ? Dans le moment, dieu permit que le chien lui répondit : O Bajazet ! un mauvais naturel ne ſe corrige point. Faites attention à ce que je vous

dis, seigneur, ajouta la sultane, & prévenez par un prompt châtiment, le triste sort qu'éprouva un malheureux roi dont je vais vous conter l'histoire.

HISTOIRE

De l'enfant adopté.

UN jour, un coja (1) eut envie de voyager. Il partit avec sa femme qui étoit jeune & belle, & ils emportèrent avec eux tous leurs biens. Ils rencontrèrent en chemin un voleur qui les mena dans une montagne qui lui servoit de retraite. D'abord qu'ils y furent arrivés, le scélérat lia les mains du coja derrière le dos, & fit la dernière violence à sa femme, qui devint grosse. Il les retint long-tems dans la montagne, & il ne leur donna la liberté, que lorsqu'il vit la femme près d'accoucher.

Quand le docteur fut libre, il se rendit à une ville & alla loger dans le caravanserail, où bientôt sa femme accoucha d'un fils. Que ferons-nous de cet enfant, dit-elle? l'élèverons-

(1) En turc, Docteur.

nous? Je m'en garderai bien, répondit le coja; puiſqu'il n'eſt pas de moi, je ne veux point m'en charger. En diſant cela, il prit l'enfant enveloppé de langes, & le porta lui-même à la porte d'une moſquée, où il le laiſſa.

Le roi du pays vint par haſard à la moſquée; il apperçut l'enfant, & demanda pourquoi il étoit en cet endroit. On lui dit : Sire, c'eſt un enfant que perſonne ne veut reconnoître, & que l'on a expoſé ici, afin que quelques gens de bien en aient compaſſion, & l'emportent pour le nourrir, dans l'eſpérance de l'éternité bienheureuſe. Le roi ſentit tous les mouvemens de pitié dont peut être capable un prince naturellement fort humain. Il fit plus : il deſcendit de cheval, prit l'enfant & le fit paſſer par le collet de ſa chemiſe (1), (c'eſt-à-dire, l'adopta) en diſant : Puiſque je n'ai point d'héritier, il faut que je faſſe élever ce petit garçon, peut être ſera-t-il un jour l'appui de mon trône. S'il a du mérite, je pourrai bien lui laiſſer ma couronne.

On porta l'enfant au ſérail; on lui ôta ſes langes, on lui en donna de plus fins, & qui n'avoient point encore ſervi. On lui chercha

(1) Cérémonie des anciens perſans pour adopter les enfans.

une nourrice, enfin; on en eut autant de foin que s'il eût été le propre fils du roi. Il devint beau garçon & de très-belle taille. Sitôt qu'il eut cinq ans, on le mit entre les mains d'un habile précepteur, qui lui enseigna les belles-lettres; il apprit ensuite à faire des armes, à monter à cheval & à voltiger. Il excelloit surtout au jeu du mail. C'étoit un plaisir de le voir lorsqu'il faisoit ses exercices, il s'en acquittoit d'une manière qui ravissoit tout le monde. Ses maîtres mêmes n'étoient pas moins étonnés que les autres, de son adresse & de sa vigueur. Le roi s'applaudissoit d'avoir fait élever un jeune homme qui répondoit si bien à ses bontés, & dans la suite, il eut sujet encore d'en être plus content, car quelques rois voisins lui ayant déclaré la guerre, il envoya contr'eux ce fils adopté, qui les battit & fit de si beaux exploits, qu'il passa bientôt pour le plus brave homme de l'armée. Rien ne pouvoit résister à sa valeur & à la force de son sabre.

Il faut remarquer que le roi peu de tems après l'avoir adopté, avoit eu une fille d'une de ses femmes. Cette jeune princesse étoit devenue d'une excellente beauté. Le jeune homme, en qualité de frère, avoit la liberté de la voir. Il conçut pour elle une passion violente; mais le roi la promit au fils d'un sultan, & ce mariage

étoit sur le point d'être consommé. Le jeune homme en eut un chagrin mortel, & rencontrant un derviche, il lui dit; Bon derviche, j'ai une chose à vous demander : un homme doit-il manger les premiers fruits de son jardin, ou les faire manger à un autre? Le derviche qui possédoit la science de mekachefa, devina sa pensée, & lui répondit : Prince, il faut savoir auparavant s'il y a dans le jardin quelqu'arbre dont dieu très-haut ait défendu de manger le fruit, de même qu'il défendit à Adam & à Eve de manger du fruit appelé *bled* (1).

Le jeune homme peu content de la réponse du derviche, & pressé par son amour, enleva la princesse, sortit du palais avec environ deux mille soldats qui lui étoient dévoués, & prit le chemin d'une autre ville. Quand le roi sçut cette nouvelle, il devint furieux; il assembla une armée en diligence, & poursuivit le ravisseur de sa fille: mais celui-ci après avoir pourvu à la sûreté de la princesse, se mit en embuscade au pié d'une montagne, & surprit le roi qui ne s'en défioit nullement. Il tailla en pièces toutes ses troupes, le prit lui-même, le tua de

(1) Les mahométans croyent que le fruit défendu étoit du bled.

ſa propre main, & cet ingrat enfant monta ſur le trône du prince à qui il avoit tant d'obligations.

Vous voyez, par cette hiſtoire, ſeigneur, continua la reine Canzade, que vous dèvez regarder le prince Nourgehan comme votre ennemi. Toutes ſes penſées ſont ſemblables à celles de ce méchant fils adopté. Si l'un a tué ſon père & épouſé ſa ſœur, l'autre veut auſſi aſſaſſiner ſon père & prendre pour femme ſa bellemère. Hé bien! n'en parlons plus, madame, dit l'empereur, Nourgehan mourra demain. A ces mots, le roi ſe retira dans ſon appartement pour ſe repoſer.

Le jour ſuivant, il ſe rendit au conſeil, où il trouva tous ſes viſirs aſſemblés; il leur demanda s'ils avoient découvert le lieu où étoit Aboumaſchar, & lorſqu'ils eurent répondu que non: Puiſque cela eſt ainſi, dit-il, que l'on amène le prince mon fils, & qu'on lui coupe la tête tout-à-l'heure; auſſi-bien j'ai promis à la ſultane qu'il mourroit aujourd'hui. Alors le troiſième viſir s'avançant, dit à l'empereur: O roi du monde! ne vous couvrez point du ſang de votre fils; ayez égard aux remontrances de vos viſirs, ce ſont des pêcheurs qui pêchent les meilleures perles de la mer de l'éloquence, pour les venir préſenter à vos piés.

L'ange qui conduit les sept planètes (1), admireroit leur sagesse. Ils ne s'opposeroient pas au dessein que vous avez de faire mourir le prince, si un prophète n'avoit dit que celui qui voit son roi prêt à commettre une mauvaise action, & qui ne tâche pas de l'en empêcher, doit être rayé de la liste des fidèles. Les anciens ont dit qu'il faut se défier d'une femme & d'un homme nouvellement fait esclave, parce que l'un & l'autre sont des flatteurs, qui mettent en usage le mensonge & la perfidie, pour parvenir à leurs fins. Si votre majesté veut bien me le permettre, je lui raconterai une histoire qui confirmera ce que j'ai l'honneur de lui représenter. Contez-la-moi, j'y consens, dit Hasikin. Le visir en fit ainsi le récit :

---

(1) Les cabalistes mahométans prétendent que chaque planète a un ange qui la conduit, & que les anges ont un autre ange pour chef, appellé Coryayl.

HISTOIRE

D'un Tailleur & de sa femme.

IL y avoit du tems du prophète Aysa, un tailleur qui possédoit une très-belle femme. Elle se nommoit Ghulendam (1). Ils s'aimoient tous deux passionnément. Un jour qu'ils se donnoient des marques réciproques de leur tendresse, le mari transporté d'amour, promit à sa femme, que si elle mouroit la première, il passeroit vingt-quatre heures à pleurer sur son tombeau; & la femme encore plus passionnée que son mari, lui jura que s'il mouroit le premier, elle se laisseroit mourir de faim pour n'avoir pas le chagrin de lui survivre.

Par la toute-puissance de dieu, la femme mourut la première. Le tailleur fut vivement affligé de cet accident; & pour s'acquitter de sa promesse, après avoir enseveli sa femme, qui fut mise parmi les morts, il se coucha près de son cercueil en pleurant & lamentant d'une étrange sorte. Pendant qu'il étoit dans cet état, le prophète Aysa, sur qui soit le salut, passa

(1) C'est-à-dire, Taille de rose.

par cet endroit, s'arrêta pour considérer le tailleur, & lui dit : O bon homme ! pourquoi t'abandonnes-tu sans modération à ta douleur ? Le tailleur lui répondit qu'il étoit inconsolable d'avoir perdu une femme qu'il aimoit, & dont il étoit tendrement aimé. De sorte donc, reprit le prophète, que ce seroit te causer une grande joie que de faire revivre cette épouse si chérie ? Le ciel, repartit le tailleur, combleroit tous mes vœux, s'il vouloit faire ce miracle en ma faveur. Hé bien, dit Aysa, console-toi, ta vive & sincère affliction me touche, je vais te rendre ta femme avec la permission de celui qui l'a créée & qui l'a fait mourir. En même-tems il dit une oraison, & aussitôt Ghulendam se leva & sortit du tombeau avec son suaire. Le tailleur charmé de cet effet de la puissance divine, voulut remercier Aysa; mais ce prophète lui dit que c'étoit à dieu qu'il falloit rendre grâces de ce miracle, & sans s'arrêter davantage, il continua son chemin.

Ghulendam se voyant rappelée à la vie, demanda de quelle manière une chose si merveilleuse s'étoit faite ? & après que son mari l'en eut informée : Hé quoi ! lui dit-elle, c'est vous qui m'arrachez à la mort ! c'est votre amour qui me fait revoir la lumière ! ah que mon cœur est pénétré de cette marque de votre affection ! je

je n'en perdrai jamais la mémoire. Je suis moins sensible au plaisir de revivre, qu'à la bonté de votre cœur qui en est la cause. Je veux vous consacrer tous les momens de la vie nouvelle que vous me procurez, je n'en puis faire un meilleur usage. Le tailleur fut charmé d'entendre parler sa femme dans des termes qui marquoient tant de tendresse & de reconnoissance ? Angle de mon fóie, lui dit-il, lumière de mes yeux, matière de ma vie, le ciel en vous rendant à mes souhaits, a voulu sans doute me causer la plus grande joie qu'un homme puisse jamais sentir. Regagnons notre maison, allons recommencer à jouir des douceurs de notre union, de ces plaisirs touchans que la mort nous avoit ravis, & qu'elle a été forcée de nous restituer. Mais je ne fais pas réflexion, ajouta-t-il, que vous n'êtes point en état de paroître, vous n'avez ni chemise, ni caftan (1). Je vais vous en chercher, je vous laisse ici seule, je serai de retour dans un moment.

Il n'eut pas plutôt quitté sa femme, que le fils du roi du pays passa par hasard près du tombeau. Ce jeune prince fut assez surpris de voir une femme enveloppée d'un suaire, & qui n'étoit pas couchée comme les autres morts. Il s'ap-

(1) Robe.

procha d'elle par curiofité, fuivi de tous fes officiers; & remarquant que c'étoit une très-belle perfonne, & qui paroiffoit fort vivante, il la regarda avec beaucoup d'attention, il fentit même à fa vue naître en fon cœur des mouvemens de tendreffe. Un des officiers s'en douta bien, & lui dit: Prince, voilà une aimable femme, fi vous fouhaitez, nous la menerons au férail. Très-volontiers, répondit le prince, je n'en ai pas une fi jolie; mais demandez-lui auparavant fi elle eft mariée, parce que je ne veux point enlever de femme à fon mari. L'officier qui venoit de parler au prince, adreffa la parole à la femme du tailleur: Belle dame, lui dit-il, fi vous n'êtes point mariée, il ne tiendra qu'à vous d'être au fils du roi. Auffitôt Ghulendam répondit fans héfiter: Je fuis étrangère; je n'appartiens à perfonne. Alors un des officiers du prince fe dépouilla de fa robe, en couvrit Ghulendam, qui fut conduite au férail, où on lui ôta la robe de l'officier pour lui donner des habits de la dernière magnificence.

Cependant le tailleur revint au tombeau avec un caftan & une chemife. Peu s'en fallut qu'il ne perdît l'efprit, lorfqu'il vit que fa femme n'y étoit plus; il fe remit à pleurer avec plus de violence qu'auparavant. O ciel! s'écria-t-il, qu'eft-elle devenue? le prophète qui l'a reffuf-

citée, ne l'auroit-il fait revivre que pour la livrer aux désirs d'un autre ? Ah ! si cela étoit ainsi, je me trouverois plus malheureux que je n'étois lorsque je pleurois sa mort. Mais que dis-je, si cela étoit ? en puis-je douter ? sa beauté aura charmé quelque passant, qui ne se sera pas fait un scrupule de me la ravir. Ghulendam, ajouta-t-il, ma chère Ghulendam, je te rens justice, je suis bien persuadé que tant qu'il t'est resté des forces, tu as résisté courageusement à la violence que l'on t'a faite. En quelqu'endroit que tu sois, je suis assuré que tu gémis, que tu te désespères, que tu m'appelles à ton secours. Hélas ! je crois entendre tes cris, j'en suis pénétré, je ne t'abandonnerai point, je vais te chercher par-tout, & quand tu serois sous la terre, je te découvrirai.

Il n'y manqua point; il fit tant de perquisitions, qu'il apprit qu'elle étoit dans le sérail du fils du roi. Il court, il vole chez ce prince, se jete à ses piés & lui dit : O prince ! vous aimez trop la justice, pour vouloir garder par force ce qui ne vous appartient pas. Vous retenez ici ma femme depuis trois jours; je vous conjure de me la rendre. Prens garde à ce que tu dis, répondit le fils du roi, je n'ai point de femme qui soit malgré elle dans mon sérail, ni même qui soit mariée. Prince, reprit le tail-

leur, je n'avance rien dont je ne sois pleinement convaincu. Ecoute, répliqua le fils du roi, je veux bien te faire voir toutes mes femmes; mais je t'avertis que si la tienne n'est point parmi elles, il t'en coûtera la vie. N'importe, repartit le tailleur, vous me ferez mourir si vous voulez, j'y consens. Je ne risque rien, je sais qu'elle est en ce palais, & vous verrez dès qu'elle m'appercevra, comme elle viendra me sauter au cou & m'embrasser; c'est la femme du monde la plus fidèle & la plus tendre. Il faut donc te satisfaire, dit le fils du roi, que l'on amène ici toutes mes femmes, & que l'on n'en oublie pas une.

On les fit toutes passer l'une après l'autre devant le tailleur, à qui le prince demandoit, Est-ce celle-là? Le tailleur répondoit que non; mais quand Ghulendam parut, il ne manqua pas de s'écrier: Ah, la voilà! cette charmante femme dont j'ai tant pleuré la perte. Belle dame, dit le prince à Ghulendam, connoissez-vous cet homme là? Et oui vraiment, répondit-elle, je le reconnois bien; c'est un voleur, c'est lui qui m'a dépouillée & mise dans l'état où vous m'avez trouvée. Ce misérable, que dieu confonde, après m'avoir pris ce que j'avois, alloit m'enterrer toute vive, afin que je ne pusse pas l'accuser devant le cadi. Je vous en demande

justice, prince, faites-le punir suivant les loix, je ne serai pas contente qu'il n'ait été pendu.

Le tailleur fut si étourdi de la réponse de sa chère Ghulendam, qu'il n'eut pas la force de prononcer une parole. Son silence & sa confusion, firent croire au fils du roi qu'il étoit coupable. Ah, traître! s'écria ce prince, il faut que tu sois bien hardi pour oser venir réclamer une femme, qui non-seulement n'est point à toi, mais que tu as même voulu enterrer toute vive: tu mériterois que l'on inventât de nouveaux supplices pour te punir; je me contenterai pourtant de te faire pendre. Qu'on le mène au gibet tout-à-l'heure, ajouta-t-il, & qu'on l'expédie. Le tailleur voulut ouvrir la bouche pour se justifier: Non, non, interrompit le fils du roi, en lui imposant silence, je ne veux point t'entendre, tu n'es qu'un méchant, qu'un imposteur, je ne prête point l'oreille à des mensonges. Encore une fois, dit-il à ses officiers, qu'on aille le pendre dans le moment; que l'on m'obéisse, ou bien vous serez tous pendus pour lui.

Les officiers voyant le prince en colère, & aimant mieux que le tailleur fût pendu qu'eux, se saisirent de ce malheureux mari, lui lièrent les mains derrière le dos & le conduisirent au gibet. Dans le tems que l'exécuteur alloit le jeter, le prophète Aysa parut dans la place

publique & se mit à crier au bourreau de ne point passer outre, attendu que le tailleur étoit innocent. Le respect que l'on avoit pour le prophète, suspendit le supplice : cependant, les officiers du roi vouloient qu'on fît mourir le tailleur ; à cause, disoient-ils, que leur maître l'avoit ordonné ; mais Aysa leur dit qu'il se chargeoit d'obtenir la grâce du tailleur. Effectivement ; il se rendit chez le fils du roi, où il ne lui eut pas plutôt conté toute l'aventure, que ce jeune prince révoqua l'ordre qu'il avoit donné. Il envoya même sur le champ Ghulendam à la place publique où elle fut pendue au lieu de son mari.

Vous voyez par cette histoire, sire, dit le troisième visir, que les femmes sont bien fourbes, & qu'un homme sage doit se défier même de celles qui paroissent les plus raisonnables ; commandez que l'on fasse de nouvelles recherches d'Aboumaschar. Je le veux bien, dit l'empereur ; mais si on ne le trouve pas aujourd'hui, je ferai demain couper la tête à Nourgehan.

En disant ces paroles, le roi sortit du conseil & s'en alla à la chasse. Lorsqu'il fut de retour, il soupa avec la sultane, qui lui demanda pourquoi il n'avoit pas fait mourir le prince ? Madame, lui répondit Hasikin, je n'ai pu me défendre encore de prolonger sa vie jusqu'à

demain. Quand je vous écoute, je le condamne; mais je ne puis aussi m'empêcher de lui faire grâce, lorsque mes visirs me parlent en sa faveur. Je suis dans une cruelle incertitude; & vous devez pardonner à un père de ne pouvoir se déterminer si promptement à faire périr son fils unique. Seigneur, reprit la sultane, vous devez plutôt me croire que vos visirs; ils vous séduisent par leurs discours, parce que vous les écoutez en père & non en roi. Vous vous repentirez, mais trop tard, d'avoir trop aimé votre fils. Il faut que je vous conte une histoire qui vous donnera lieu de faire des réflexions.

HISTOIRE

Des oiseaux de Salomon.

J'AI oui dire, seigneur, à une vieille gouvernante qui m'a élevée, que Salomon, entre plusieurs choses merveilleuses, avoit des oiseaux qui parloient la langue du pays avec tout le bon sens imaginable.

Un de ces oiseaux, qu'un plumage gris de lin & mille gentillesses d'esprit distinguoient infiniment des autres, quitta Salomon pour

aller voir sa femelle qui couvoit dans un bois voisin. Il l'aborda d'un air fort tendre : il déplia, étendit ses aîles, ouvrit le bec, & lui présenta le baiser du monde le plus gracieux.

La femelle refusa ses caresses & lui dit : Va perfide, retourne chez Salomon, tu l'aimes plus que moi, puisque tu m'abandonnes pour lui. Mais quels charmes te rappellent si souvent à la cour ? ce n'est pas l'or dans lequel tu manges ; ce ne sont point les lambris dorés sous lesquels tu couches : ces plaisirs extravagans ne peuvent tenter que l'homme. L'amour est l'unique passion des oiseaux, lui seul fait leur peine ou leur félicité, lui seul t'a retenu chez le prophète. Car enfin, si je n'ai point de rivale, pourquoi sachant l'état où tes dernières caresses m'ont laissée, n'es-tu pas venu m'aider à faire le nid de nos enfans ? il a fallu pour l'achever que je me sois dépouillée de mes propres plumes. Ah, ton infidélité n'est que trop certaine ! vois ce que peut le désespoir dans le cœur d'une tendre épouse méprisée. En achevant ces mots, la femelle se rua sur ses œufs avec tant de fureur, que le mâle n'en put sauver qu'un. Il le couvrit de ses aîles, il donna même quelques coups de bec à la femelle qui s'avançoit toujours sur lui ; mais venant à considérer que la colère des femmes est un torrent que la résistance ne fait

que grossir, il s'humilia, & regardant sa femelle avec des yeux pleins d'une langueur intéressante : Aimable épouse, lui dit-il, épouse trop chérie, avant que de sacrifier à tes soupçons jaloux ce reste infortuné de notre famille, tue moi ; je ne résiste plus.

La femelle, que ces paroles flattoient extrêmement, s'attendrit : dépouillée de toute sa fureur, elle se vit dans un état déplorable. Le mâle en eut pitié, il étouffa son ressentiment, & trouva même ses enfans trop vengés par les remords de leur mère. L'œuf qui lui restoit, le consola de ceux qu'il avoit perdus. Un petit oiseau d'une beauté singulière, sortit de sa coque le jour même, comme impatient de rallumer dans le cœur de son père ses premiers feux, ces feux ardens qui mouroient, & de rendre à sa mère toute sa tranquillité.

Ce petit oiseau avoit la tête jaune, le cou bleu, le corps blanc, les aîles violettes, & la queue rouge. Le père & la mère s'applaudirent d'avoir fait un enfant si beau. Ce gage naissant de leur première tendresse, acheva de les reconcilier ; ils vêcurent depuis dans une parfaite intelligence, toujours amoureux, toujours contens l'un de l'autre.

Cependant Salomon qui ne voyoit plus près de lui son cher oiseau gris de lin, étoit fort

en peine de ce qu'il pouvoit être devenu. Il le fit chercher dans toutes les forêts : mais comme on ne le trouvoit point, il s'avisa d'y envoyer deux oiseaux rouges de la même espèce. Je vous ai dit, seigneur, qu'il en avoit plusieurs. Ceux-ci étoient moins beaux que Grisdelin; en récompense, ils avoient beaucoup d'esprit. Il en falloit pour bien s'acquitter de la commission du prophète, qui vouloit qu'ils ramenassent son oiseau gris de lin; il n'étoit pas possible de le faire par force, il falloit donc de l'éloquence pour lui persuader de revenir.

Les oiseaux rouges, après avoir volé quinze jours durant, trouvèrent enfin Grisdelin avec sa femme & l'oiseau violet leur fils. Les oiseaux rouges feignirent d'avoir été chassés de la cour, parce que, disoient-ils, Salomon au désespoir d'avoir perdu son favori, ne vouloit plus s'attacher à personne de leur espèce. Ils ajoutèrent qu'ils étoient bien à plaindre, qu'après avoir été élevés à la cour & nourris dans les délices, ils ne pourroient jamais vivre dans les bois.

En vérité, mes frères, leur dit l'oiseau gris de lin, les jours que je passe ici sont fort agréables. J'aime ma femme, ma femme m'aime, nous aimons notre fils qui nous aime. Nous ne dépendons de personne. Cela n'est-il pas pré-

férable aux fausses félicités de la cour dont vous êtes si fort entêtés, & Salomon tout puissant qu'il est, pourroit-il me payer une seule de ces choses? Ah! s'il pouvoit être un moment à ma place, il conviendroit qu'avec sa sagesse & ses biens, il est fort malheureux. Croyez-moi, mes frères, demeurez ici; pour moi, j'ai fait vœu d'y mourir.

Ce discours affligea les oiseaux rouges, qui désespérant de résoudre l'oiseau gris de lin par leur mensonge ingénieux, avouèrent de bonne foi qu'ils venoient de la part du prophète. L'oiseau gris de lin fut fâché de cette circonstance. Comme il avoit reçu de Salomon mille preuves d'une véritable tendresse, il ne pouvoit se résoudre à lui marquer de l'ingratitude par un refus, moins encore à quitter sa femme & son fils.

Grisdelin occupé de ces tristes réflexions, ne répondoit rien aux oiseaux rouges; mais la femelle prit la parole: Allez, leur dit-elle, allez dire au prophète que Grisdelin ne retournera point à la cour, & que c'est moi qui l'en empêche. Salomon connoît trop bien les femmes pour ne pas excuser mon mari d'avoir fait ce que je voulois. Grisdelin, qui parmi les courtisans avoit appris l'art de faire les choses avec politesse, dit à sa femme qu'il falloit du

moins envoyer leur fils avec les oiſeaux rouges porter ſes excuſes à Salomon : que l'on devoit accompagner un refus de cette nature de quelques civilités. La femelle cria, pleura, querella; mais le mâle voulut être obéi. L'oiſeau violet partit après que ſon père l'eût inſtruit de la manière dont il devoit ſe conduire à la cour. Il réduiſit toutes ſes inſtructions à trois points principaux, afin que ſon fils les retînt mieux. Evitez les malheureux, lui dit-il, careſſez les favoris, & ne vous fiez à perſonne.

L'oiſeau violet fut reçu fort agréablement du prophète. Cependant Salomon ne pouvoit oublier Griſdelin, dont les gentilleſſes l'avoient tant diverti. Violet à la vérité avoit un plumage plus beau, mais il avoit moins d'eſprit, & toutes les careſſes que lui faiſoit le prophète, n'étoient que pour rappeler ſon père. Les oiſeaux rouges dirent que l'on ne viendroit jamais à bout de le faire revenir, ſi le fils n'étoit de concert. On en parla à l'oiſeau violet, & on le menaça d'une éternelle priſon, s'il ne livroit ſon père. Violet épouvanté de cette menace, conſentit à ce qu'on vouloit.

Il retourna chez Griſdelin, & feignant d'être fort mal ſatisfait de Salomon : O mon père ! ô ma mère ! leur dit-il, que j'ai de joie de vous revoir ! j'échappe heureuſement d'une

étroite prison où j'étois retenu. Le prophète m'avoit fait mettre en cage & se proposoit de m'y laisser toute ma vie. Grâces au ciel, j'ai trouvé moyen de me sauver, & ce qui achève de combler mes vœux, c'est que j'arrive assez tôt ici pour vous avertir que le prophète irrité contre vous envoie des chasseurs pour vous tuer l'un & l'autre. Fuyons, suivez-moi, je vais vous conduire dans un asyle que j'ai découvert en passant; les chasseurs ne sont pas loin. Hâtons-nous, le tems nous presse. Le père & la mère troublés & par la joie de revoir leur fils & par la crainte qu'il leur inspire, ne répondent rien & le suivent. Ce fils dénaturé, les guida & les fit tomber lui-même dans les filets que les chasseurs avoient tendus.

Cette histoire, seigneur, continua la sultane de Perse, vous fait connoître que les enfans n'ont point d'amitié pour leurs pères, & qu'ils sont capables même de les sacrifier à leur ambition ou à leur avarice. Vous l'éprouverez bientôt par votre propre expérience, & vous direz alors : Que n'ai-je cru la reine quand elle m'armoit contre mon fils ! Hélas ! je me défiois d'elle, & c'étoit de moi qu'il falloit me défier. Enfin la sultane eut encore le pouvoir de persuader à l'empereur qu'il devoit faire mourir Nourgehan. En effet, le lendemain,

dès qu'il eut reglé au conseil les affaires de son royaume, il fit appeler l'exécuteur & lui ordonna d'amener le prince; mais le quatrième visir prit alors la parole & dit :

HISTOIRE

Du vieux Roi d'Ethiopie, & de ses trois fils.

SIRE, le propre de la sagesse est d'examiner avec une extrême attention tout ce qui s'offre à faire ou à éviter. Un roi d'Ethiopie suivit cette belle maxime dans une conjoncture aussi délicate que celle où votre majesté se trouve.

Ce roi âgé de six-vingts ans, voulut se démettre de l'empire & finir un règne glorieux par le choix d'un digne successeur. Il avoit trois fils de trois femmes différentes, qui vivoient toutes trois. Chacune d'elles parla pour le sien, de sorte que le roi qui étoit aussi bon mari que bon père, flottoit dans une incertitude la plus cruelle que l'on puisse imaginer. Que resoudrai-je ? disoit-il en lui-même. Les loix parlent pour l'aîné, ma sultane favorite pour le second, j'ai du penchant pour le plus jeune. O sultane trop aimable! j'ai senti les effets

de vos regards doux & flatteurs ! O nature imbécille ! vous cédez à mon amour ; mais ni l'un ni l'autre ne triompherez des loix : je veux mourir sur le trône, afin qu'après ma mort les loix décident..... Les loix ne décideront rien, la guerre s'allumera entre mes enfans, mes peuples seront la victime de leur ambition, & je dois tout à mes peuples. Belle sultane, je dois commencer par vous à me sacrifier au bien de mes sujets. Je les laisse maîtres de se choisir un souverain.

Ensuite de ces réflexions, il assembla ses visirs, les grands & le peuple. J'ai, leur dit-il, un pié sur le trône & l'autre dans le tombeau ; mais je voudrois, s'il étoit possible, ne point descendre dans l'abîme de l'éternité la couronne sur la tête : son poids m'accable & m'humilie ; je vous la remets, choisissez-vous un maître. Il parut alors sur les visages une tristesse profonde. Le peuple cria tout d'une voix : *Vive, vive le roi, notre père & notre ami.* Soyez moins sensibles, interrompit le roi, vous êtes mes entrailles ; vous ne pouvez rien souffrir que je ne ressente. Tant de douleur abrégeroit ma vie. Les cris redoublent ; le roi ne peut retenir ses larmes. Pour ne plus penser, dit-il, à ce que vous allez perdre, voyez ce qui vous reste. Les princes mes enfans ont toutes les qualités qui

font les grands hommes ; proclamez celui des trois qui vous semble le plus digne d'occuper le trône que je quitte.

Un profond silence succède aux plaintes & aux soupirs. Tout le monde lève les yeux vers le trône ; on voit les trois princes assis sur les gradins, chacun les admire, on ne peut aimer l'un plus que l'autre. Personne ne se détermine. Le grand-visir approche, & parle enfin de cette sorte : Roi sage, roi vaillant, que celui qui tire la lumière des ténèbres, qui des horreurs de la nuit fait un beau & agréable matin, vous tienne en sa sainte garde & perpétue votre postérité : recevez avec votre bonté ordinaire un conseil de votre fidèle esclave. Faites régner chacun de vos trois fils trois jours seulement, & nous déciderons ensuite, puisque votre haute majesté le permet ; notre choix sera judicieux, car on connoît les hommes dans la fortune & dans le vin. Celui-là est vraiment sage que ni l'un ni l'autre n'ont pu corrompre.

Le conseil du grand-visir fut suivi & prévalut dans l'esprit du roi sur les plus subtiles adresses de ses trois femmes, qui virent par-là leurs sollicitations vaines, leurs projets confondus. Le prince aîné fut revêtu de la pourpre & prit en main le sceptre. Sa mère lui recommanda d'être affable & libéral, de ne point

toucher

toucher à la forme du gouvernement, de pardonner aux coupables : Par-là, lui dit-elle, vous aurez tout le monde pour vous, le roi, les grands & le peuple.

Des instructions qui roulent sur de tels principes, sembloient promettre une fin heureuse. Le prince les suivit exactement ; mais on se défia d'une conduite qui paroissoit étudiée. Les trois jours de son règne expirés, le second prince monta sur le trône. Sa mère lui donna des leçons toutes différentes : Dépose les visirs, lui dit-elle, chasse les docteurs, élève aux grandes dignités des gens ambitieux, qui pour se conserver leurs emplois, t'adjugent l'empire; & quand tu seras bien affermi sur le trône, nous rappellerons les visirs & les docteurs, & les richesses qu'auront amassé tes ministres ambitieux, serviront à regagner la confiance & ranimer le zèle de ceux-ci.

Ce plan fut suivi ; mais le peuple craignit tout d'un prince qui vouloit la couronne, & s'embarrassoit si peu de la mériter. Le troisième fils du roi prit à son tour l'autorité souveraine, il ne voulut point de conseil de sa mère. Un derviche arabe, dit-il à ceux qui s'en étonnoient, a fort sagement écrit, parlant des femmes, que dieu leur a fait un paradis à part, parce que si elles entroient dans celui des hommes,

elles en feroient un enfer. Je respecte infiniment ma mère, je crois même ses avis fort bons; mais il est des loix que je veux suivre, & ce qu'il y aura d'obscur, nos sages visirs & nos savans docteurs, que je rétablis dans leurs charges, m'aideront à l'interpréter.

Après qu'il eut employé le premier jour & une partie du second à donner aux peuples de bons juges, aux soldats de vieux & sages capitaines, le roi son père lui envoya des docteurs pour l'interroger en public, & pour savoir s'il entendoit les loix & l'art de régner. Les docteurs commencèrent à lui faire des questions. L'un lui demanda : De quels gens un roi a-t-il absolument besoin près de sa personne? De huit sortes, répondit le prince : d'un sage visir, d'un grand général d'armée, d'un habile secrétaire, qui sache parfaitement écrire en arabe, en turc & en éthiopien, d'un médecin consommé dans la physique & dans la connoissance des remèdes, de savans docteurs pour l'instruire des loix à fond, des derviches éclairés pour lui expliquer les points obscurs de sa religion, & des musiciens pour rappeler par la douceur de leurs voix & par l'harmonie de leurs instrumens, ses esprits dissipés dans l'application qu'il aura donnée aux affaires de son état. Un autre docteur lui dit : Prince, à quoi comparez

vous un empereur, ses béys (1), ses sujets, son empire & ses ennemis? Un empire, repartit le prince, ressemble à un pâturage, l'empereur au berger, ses sujets aux moutons, ses béys aux chiens du berger, & ses ennemis aux loups.

Le vieux roi d'Ethiopie charmé des réponses de ce jeune prince, se mit à pleurer de joie, & dit en lui-même : Mon troisième fils est le plus savant & le plus digne du trône. Mais avant que de déclarer ma pensée, je veux connoître celle de mes peuples.

Il fit publier un ordre à tous les habitans de la ville, de se trouver le lendemain matin dans la campagne. Il parut monté sur un beau cheval, accompagné de ses trois fils & de ses courtisans ; & lorsqu'il fut au milieu de son peuple, il parla dans ces termes : O mes concitoyens ! mes parens ! mes fidèles sujets ! ne regardez point ce que je suis aujourd'hui, personne n'est plus petit que moi devant dieu. Demain, c'est-à-dire, au jour du jugement, auquel nous ajoutons tous foi, combien y en aura-t-il parmi vous, qui possédant de hautes dignités dans le ciel, me diront en me déchirant mes habits : Ah, tyran ! que tu nous as fait souffrir pendant ton long & odieux

(1) Seigneurs, barons, comtes, &c.

règne. Au lieu de répondre à vos reproches, je demeurerai dans un honteux silence & n'oserai soutenir vos regards irrités. A ces mots, ce bon monarque tira son mouchoir & s'en couvrit le visage en pleurant à chaudes larmes. Ses fils & ses courtisans pleurèrent à son exemple, & tout le peuple touché de douleur & de pitié, poussa dans les airs des cris & des hurlemens.

Enfin le vieux roi essuya ses pleurs, & reprit ainsi la parole : O mes amis ! je suis prêt à sortir de ce monde pour entrer dans le palais de l'éternité. Je vous conjure de me décharger la conscience des choses que vous pourriez me reprocher, afin que je ne sois point maltraité des anges Munker & Nekir (1) dans mon tombeau ; & qu'ils laissent auprès de moi en s'en retournant, une houri jusqu'au jour du jugement. Outre cela, choisissez celui de mes trois fils qu'il vous plaira pour me succéder. Tous les habitans s'écrièrent : Que les jours

(1) Ce sont deux anges qui, selon les mahométans, interrogent les morts sur leur dieu, leur prophète, leur religion & leurs mœurs. Si les morts répondent bien, & s'ils ont bien fait, les anges laissent en leur compagnie une houri, c'est-à-dire, une fille du paradis, qui demeure avec eux jusqu'au jour du jugement.

du roi durent autant que l'univers ! nous n'avons nul reproche à lui faire ; que dieu soit content de lui ! Quant aux princes ses fils, que sa majesté mette elle-même sur le trône celui qu'elle voudra, nous y donnons les mains ; mais si elle nous ordonne absolument de dire lequel nous croyons le plus digne de remplir sa place, nous avouerons que c'est le plus jeune des trois.

Après cette déclaration, le roi reprit le chemin de la ville, rentra dans son palais, & donna tous les ordres nécessaires pour le couronnement du troisième prince. Néanmoins, voulant encore une fois éprouver sa capacité, il fit venir trois criminels, & lui dit : Prince, jugez ces trois hommes & les condamnez suivant les loix. Il y avoit un voleur, un meurtrier & un adultère.

Le prince écouta les dépositions des accusateurs & dit : Le crime a différens degrés qui demandent plus ou moins de rigueur ; une circonstance omise ou ajoutée, l'aggrave ou le diminue. Ce voleur a pris chez un trésorier une cassette pleine d'or, & toutefois il ne mérite pas d'avoir le poing coupé comme celui qui n'auroit dérobé que dix drachmes ; la raison de cela est que la cassette n'est pas marquée au coin du roi, de même que les drachmes le sont. Mais s'il avoit ouvert le coffre, qu'il

en eût tiré de l'argent, il faudroit lui couper le poing. Cette décision est du grand prophète Mahomet.

Le jeune prince jugea le meurtrier avec la même sagesse. Il y a, dit-il, beaucoup de différence entre un crime commencé & un crime consommé. L'homme que voici, a attendu la nuit son père dans un bois pour l'assassiner; mais il s'est repenti & n'a pas tué son père, quoiqu'il en fût maître. Je l'absous, car un crime commencé & qui n'a point été consommé parce qu'on ne l'as pas voulu, est digne de pardon. Les accusateurs ne devoient point m'amener cet homme-là comme un meurtrier; ils devoient dire qu'il avoit eu une mauvaise intention, & non qu'il avoit fait une mauvaise action.

Ensuite, il examina l'affaire du troisième prisonnier, & parla de cette sorte : Il faut contre des adultères quatre témoins qui disent avoir vu, & que ces témoins aient vu par hasard; parce que s'ils ont épié le moment de surprendre deux personnes ensemble, ils sont eux-mêmes criminels, suivant ces paroles du prophète : *Dieu maudira celui qui voit & celui qui se laisse voir.* Vous êtes quatre accusateurs qui méritez par une curiosité criminelle, le supplice ordonné contre les adultères que vous avez surpris. Prononcez leur sentence & la

vôtre. Chacun demanda grâce. Je vous pardonne, ajouta le prince. Concevez combien il eſt difficile de prouver l'adultère.

Alors le vieux roi d'Ethiopie prit le jeune prince par la main, & le faiſant monter ſur le trône : O mon fils, lui dit-il, occupez une place que je vous cède avec joie, vous êtes digne de régner. Auſſitôt tout le peuple proclama roi ce prince qui méritoit ſi bien de l'être, & tous les grands le félicitèrent ſur ſon avènement à la couronne, en priant dieu de bénir ſon règne.

Vous voyez par cette hiſtoire, ſire, pourſuivit le quatrième viſir de l'empereur Haſikin, combien il eſt difficile de juger l'adultère ; cependant votre majeſté veut ſur une ſimple accuſation, ôter la vie au prince Nourgehan, qui eſt la vivante image de ce jeune prince éthiopien. Au lieu de le faire mourir ſur la frivole dépoſition d'une femme, vous devriez lui pardonner, quand vous auriez même des preuves inconteſtables de ſon crime, puiſque ſuivant un verſet de l'alcoran, qui ſelon nous eſt la parole de dieu, ceux qui modèrent leurs emportemens lorſqu'ils ſont en pouvoir de ſe venger, méritent eux-mêmes d'appaiſer le courroux de dieu à leur égard. Bienheureux l'homme, dit Mahomet, qui met un frein à ſa colère, & qui

pardonne à ſon ennemi qu'il peut opprimer. Au jour du jugement, il entendra au milieu des créatures, une voix qui lui dira : *O mon ſerviteur ! puiſque tu as ſi bien ſu réprimer tes paſſions, tu n'as qu'à choiſir parmi toutes les houris* (1) *celle qui te ſera la plus agréable, & je te la donnerai pour ton partage.* On dit encore, ſire, ajouta le viſir, que ce même jour un héraut criera : *Que perſonne ne ſe lève, hors ceux qui ont pardonné à leurs ennemis.*

L'empereur de Perſe fut vivement frappé de ce diſcours, & réſolut de ſuſpendre la mort du prince ſon fils, juſqu'à ce qu'il fût aſſuré de ſon crime. Après le conſeil, il alla prendre le plaiſir de la chaſſe, & le ſoir à ſon retour, il ſoupa avec la reine ſa femme, qui lui reprocha de n'avoir point encore fait couper la tête à Nour-gehan. Madame, lui dit Haſikin, un de mes viſirs m'a conté une hiſtoire qui me fait craindre d'irriter le ciel contre moi, ſi je fais mourir mon fils. Seigneur, répondit la ſultane, vous croyez vos viſirs de grands perſonnages, vous vous laiſſez éblouir par leur fauſſe éloquence. Vous êtes à leur égard, dans la même erreur où étoit un roi muſulman au ſujet d'un docteur de ſa cour. En voici l'hiſtoire :

---

(1) Ce ſont les filles du paradis.

HISTOIRE

Du roi Togrul-Béy, & de ses enfans.

LE roi Togrul-Béy étant malade à l'extrêmité, fit venir ses trois fils & leur dit : Mes enfans, je vois Azrail (1) qui s'approche de mon lit; avant qu'il mette la tête sur mon chevet, il faut que je vous donne à chacun un bon conseil ; mais ne manquez pas de le suivre si vous voulez vivre heureux. Les trois princes couverts de larmes ayant répondu qu'ils étoient disposés à le recevoir, le roi dit à l'aîné : Il faut que vous fassiez bâtir un palais dans chaque ville de mon royaume. Il dit au second : Vous, épousez tous les jours une vierge. Et vous, dit-il au troisième, mettez du miel & du beurre dans tout ce que vous mangerez.

Togrul-Béy mourut. Le prince aîné commença de faire bâtir un palais dans chaque ville. Le second fils épousoit chaque jour une fille & la répudioit le lendemain. Et le troisième

(1) L'ange de la mort. Les mahométans croyent que cet Azrail vient chercher les ames, & qu'il les enlève

prince ne mangeoit rien où il n'y eût du miel & du beurre. Un jour, un ſavant homme leur parla de cette manière : Princes, lorſque le roi votre père en mourant vous donna ces conſeils que vous ſuivez ſi exactement, ſon intention n'étoit pas que vous fiſſiez au pié de la lettre, ce qu'il vous recommandoit de faire ; vous n'avez point compris le ſens de ſes paroles énigmatiques. Je veux vous les expliquer ; mais il faut auparavant que je vous raconte une aventure qui a quelque rapport avec la vôtre.

Un roi muſulman envoya demander le caraje, c'eſt-à-dire, le tribut aux chrétiens d'une province. Les chrétiens aſſemblèrent auſſitôt leurs moines pour les conſulter ſur ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture. Il ſe trouva parmi eux un grand prélat qui leur parla de cette ſorte : Envoyez-moi à la cour du roi muſulman, & je lui propoſerai une choſe ; je lui dirai que nous ſommes prêts à payer le tribut, pourvu que lui ou ſes viſirs répondent à une queſtion que je leur ferai. Tous les chrétiens applaudirent à ce ſentiment ; le prélat partit chargé d'une groſſe bourſe où étoit le tribut, & de quelques préſens que les chrétiens envoyoient au roi muſulman.

Lorſqu'il fut devant ce monarque, il lui préſenta fort reſpectueuſement les préſens des

sa province; & lui dit : Sire, nous consentons de payer le caraje à votre majesté, à condition qu'elle, ses visirs ou ses docteurs, répondront à une question que je ferai; mais si personne n'y répond, vous ne trouverez pas mauvais que je m'en retourne sans rien payer. Je le veux, dit le roi, j'ai de très-savans hommes en ma cour, & il faut que ta question soit bien difficile, si nul n'y peut répondre.

Le roi appela tous ses visirs & ses docteurs, & dit au moine : Chrétien, quelle est ta question? Alors le prélat ouvrant les cinq doigts de sa main droite, leur présenta la paume en face, puis baissant ses mêmes doigts vers la terre : Devinez, leur dit-il, ce que cela signifie, voilà ma question. Pour moi, dit le roi j'y renonce, j'avoue que je n'y comprens rien, & franchement cela ne me paroît pas aisé à deviner. Tous les visirs & les docteurs se mirent alors à rêver; mais ils avoient beau rappeler dans leur mémoire les commentaires de l'alcoran, aussi-bien que la sounna (1) de Mahomet, ils ne savoient quelle réponse faire au moine.

Ils gardoient tous un honteux silence, lorsqu'un d'entr'eux indigné de voir tant de grands

(1) Ce sont les paroles de Mahomet sues par tradition.

perſonnages jetés dans la confuſion par un infidèle, s'avança & dit au roi : Sire, il n'étoit pas beſoin d'aſſembler ici tant de monde pour ſi peu de choſe. Que le moine me faſſe ſa queſtion à moi & je lui répondrai. En même-tems le prélat préſenta ſa main ouverte, les doigts en haut, au docteur mahométan, qui de ſon côté lui montra ſa main droite fermée. Le moine enſuite ayant baiſſé ſes doigts vers la terre, le docteur ouvrit ſa main, & leva les doigts en haut. Le prélat ſatisfait des geſtes du docteur muſulman, tira de deſſous ſa robe la bourſe où étoit le tribut, la donna au roi, & ſe retira.

Le monarque eut la curioſité de demander à ſon docteur ce que ſignifioient toutes ces actions de main. O roi, lui répondit le docteur, quand le moine m'a préſenté la main ouverte, cela vouloit dire : Je vais t'appliquer un ſoufflet ſur la joue; j'ai fermé auſſitôt la main pour lui faire entendre que s'il me donnoit un ſoufflet, il recevroit de moi un coup de poing. Puis, quand il a baiſſé la main & tourné le bout de ſes doigts contre terre, cela ſignifioit mot pour mot : Oh bien ! ſi tu me donnes un coup de poing, je te mettrai à mes piés & t'écraſerai comme un vermiſſeau. Auſſitôt j'ai relevé mes doigts pour lui répondre

que s'il en usoit ainsi, je le jeterois si haut, que les oiseaux le mangeroient avant qu'il pût arriver à terre. De sorte, sire, ajouta-t-il, que le chrétien & moi, nous nous sommes fort bien entendus par signes.

A peine le docteur eut-il achevé de parler, qu'il s'éleva dans l'assemblée un bruit fort avantageux pour lui : tous les visirs admirèrent sa pénétration, & tous les docteurs, malgré le dépit qu'ils avoient de n'avoir point entendu les gestes du moine, avouèrent hautement que leur confrère étoit plus habile qu'eux. Pour le roi, il en étoit encore plus charmé ; il ne pouvoit revenir de sa surprise, il regardoit le docteur comme un personnage incomparable. Il ne se contenta pas de lui donner de grandes louanges, il ouvrit la bourse que le prélat lui avoit présentée, il en tira cinq cens sequins, & les lui mit entre les mains, en disant : Tenez, docteur, puisque vous êtes cause que ces chrétiens m'ont payé le caraje, il est juste que je vous en témoigne ma reconnoissance. Enfin, le roi musulman encore tout occupé de cette aventure, alla trouver la reine sa femme & la lui conta. Cette princesse qui avoit beaucoup d'esprit & de jugement, écouta le roi son mari avec beaucoup d'attention ; d'abord qu'elle eut achevé son récit, elle se laissa tomber sur un

sofa à force de rire en se tenant les côtés. Je savois bien, madame, lui dit le roi, que vous trouveriez cela fort plaisant. Ce qu'il y a de plus plaisant, repartit la reine, c'est que vous avez été la dupe de votre docteur. Ce que vous me dites n'est pas possible, madame, reprit le roi. Seigneur, répliqua la princesse, envoyez tout-à-l'heure chercher le moine, je ne veux pas vous en dire davantage.

Le roi ordonna sur le champ à un de ses officiers d'aller s'informer dans la ville si le prélat y étoit encore; on le trouva prêt à s'en retourner dans sa province. On l'amena devant le roi & la reine. Chrétien, lui dit cette princesse, notre docteur a compris le sens de votre énigme; mais nous souhaiterions que vous voulussiez nous l'expliquer vous-même. O reine! dit le prélat, quand j'ai montré mes cinq doigts ouverts, cela signifioit: Ces cinq prières que vous faites, vous autres musulmans, sont-elles de l'ordre de dieu? Alors, votre docteur m'a présenté le poing, en voulant dire; Oui, elles le sont, je suis prêt à le soutenir. Lorsque j'ai ensuite baissé mes doigts, je lui ai demandé: D'où vient que la pluie tombe du ciel en terre? Il m'a répondu fort spirituellement en levant ses doigts en haut, qu'il pleuvoit pour faire pousser l'herbe & faire profiter tous

les biens de la terre. Aussi cette réponse se trouve-t-elle dans vos livres. Le moine étant sorti après cette explication, la reine renouvela ses éclats de rire, & le roi persuadé qu'elle ne rioit pas sans raison, protesta que dans la suite il se défieroit de ses docteurs, & ne seroit plus la dupe de leur faux mérite.

Ainsi donc, messeigneurs les princes, continua le savant homme qui parloit aux trois fils du roi Togrul-Béy, vous n'avez pas entendu non plus les paroles mystérieuses du roi votre père. Les princes le prièrent de leur en donner l'intelligence. La voici, leur répondit le docteur : Lorsque le grand Togrul-Béy a dit à son fils aîné : Faites bâtir un palais dans chaque ville de mon royaume, il a voulu par-là lui faire comprendre qu'il devoit acquérir dans chaque ville, l'amitié d'un homme riche, dont la maison pût lui servir d'asyle si la fortune lui devenoit contraire. Quand il a dit au second prince d'épouser toutes les nuits une vierge, cela signifie : Ne vous couchez jamais la nuit qu'avec le plaisir d'avoir fait le jour une bonne action, parce qu'un de nos poëtes a comparé le plaisir de faire une bonne action, à celui d'épouser une vierge. Enfin, quand le roi a dit au troisième prince : Mettez du miel & du beurre dans tout ce que vous mangerez, cela vouloit

dire : Soyez affable & débonnaire ; parlez à tout le monde avec tant de douceur, que l'on puisse par-tout vanter votre bonté.

Cette histoire, seigneur, poursuivit la sultane Canzade, doit vous mettre en garde contre la trompeuse éloquence de vos visirs. Que leurs fables ne retiennent plus désormais le bras vengeur que ma prudence & le fort intérêt que je prens à vos jours, m'ont fait armer contre un fils trop coupable. Cette méchante princesse ajouta à ces paroles tant d'autres pleines d'artifice, que l'empereur se laissa surprendre. Il promit encore que le jour suivant seroit le dernier de la vie du prince. Mais le lendemain, lorsqu'après avoir parlé au conseil de son état, il ordonna au bourreau de faire venir en sa présence Nourgehan, & de lui couper la tête : le cinquième visir s'avança jusqu'au pié du trône, & supplia l'empereur de lui accorder la vie du prince pour ce jour-là. Mais, si je cède à vos prières, visir, lui dit Hasikin, la sultane me fera tantôt de nouveaux reproches. Ah, sire ! repartit ce ministre, est-il possible que vous ne soupçonniez point la bonne foi de cette princesse ? Dieu veuille que son amour pour vous soit aussi sincère que vous vous l'imaginez ; mais les femmes sont bien dissimulées. Il n'est fait mention que de leurs perfidies dans nos auteurs.

auteurs. Si votre majesté veut me le permettre, je lui raconterai une histoire qui lui fera voir que les hommes qui comptent sur leur amitié sont bien imprudens. Je suis disposé à vous entendre, dit Hafikin. En même-tems le visir commença de cette manière :

HISTOIRE

Du prince Maliknasir.

CALAOUN, sultan d'Egypte, avoit deux fils. Un jour qu'il faisoit des réflexions sur l'inconstance de la fortune, qui se joue des princes comme des autres hommes, il résolut de faire apprendre au prince Maliknasir, son second fils, un métier qui pût lui servir de ressource en cas de besoin. Il le mit chez un fameux tailleur de la ville du Caire, qui lui montra en peu de tems à coudre & à tailler des habits dans la dernière perfection.

D'abord, on s'étoit fort étonné que l'empereur eût pris cette résolution. On traita sa prévoyance de crainte ridicule; on ne croyoit point que le fils d'un sultan d'Egypte pût un jour se trouver réduit à travailler pour vivre. Il arriva néanmoins bientôt dans l'empire un

changement qui fit connoître à ceux qui n'avoient point approuvé en cela la conduite de Calaoun, qu'ils avoient eu grand tort. Cet empereur mourut, & le prince Melikaſchraf, ſon fils aîné, monta ſur le trône.

La première choſe que fit le nouveau ſultan, fut d'ordonner à ſes officiers d'aller chercher ſon frère qui étoit encore chez le tailleur ſon maître, & de le lui amener, afin de prévenir par ſa mort toutes les révoltes & les guerres qu'il pouvoit exciter en Egypte; mais heureuſement, Maliknaſir fut averti des cruelles intentions du roi ſon frère. Il ſe déguiſa, ſortit de la ville ſecrètement, ſe mêla parmi des pélerins, & ſe rendit avec eux au kiaba, (c'eſt-à-dire au temple de la Mecque.)

Pendant que les pélerins & lui faiſoient la proceſſion, il ſentit ſous ſes piés quelque choſe de dur; il regarda auſſitôt ce que c'étoit: il vit une bourſe fort enflée; il la ramaſſa, la mit dans ſa poche, ſans qu'aucun des pélerins s'en apperçût, & continua la proceſſion. Il étoit aſſez en peine de ſavoir ce qu'il y avoit dedans; mais il n'oſoit contenter ſa curioſité devant tant de monde, & il attendoit impatiemment la fin de la proceſſion pour ſe retirer dans un lieu écarté, lorſqu'il entendit un coja, qui tenant dans ſes mains deux gros cailloux dont

il ſe frappoit rudement la poitrine, diſoit à haute voix : Que je ſuis malheureux d'avoir perdu ma bourſe ! tout ce que j'ai gagné par mes travaux, tout le fruit de mes peines, & toute ma fortune eſt dedans ! O muſulmans, mes chers frères ! ayez pitié de moi. Si quelqu'un l'a trouvée, qu'il me la rende pour l'amour de dieu & par reſpect pour le temple ſacré de la Mecque. La moitié ſera pour lui, & je déclare que cette moitié lui ſera auſſi légitimement acquiſe que le lait de ſa mère.

Le malheureux docteur prononçoit ces paroles avec de ſi vives marques de douleur & de déſeſpoir, que tous les pélerins en étoient touchés. Maliknaſir ſurtout en eut tant de compaſſion, qu'il dit en lui-même : Je ruine ce coja & toute ſa famille, ſi je retiens cette bourſe. Il n'eſt pas juſte que pour me rendre heureux, je faſſe des miſérables. Quand je ne ſerois pas fils de roi ; quand je ſerois le dernier des hommes, je ne voudrois pas avoir le bien d'autrui.

Après ces réflexions, il appela le coja, & lui montrant la bourſe : O docteur ! lui dit-il, eſt-ce-là ce que vous avez perdu ? Le coja tranſporté de joie à cette vue, porta bruſquement la main ſur la bourſe, s'en ſaiſit & la mit dans ſa poche. Et pourquoi, lui dit le

prince, la prenez-vous avec tant de violence? craignez-vous qu'elle ne vous échappe, ou n'avez-vous pas dessein de me donner la moitié de ce qu'il y a dedans, comme vous l'avez promis? Pardonnez-moi, répondit le coja, pardonnez un transport dont je n'ai point été maître. Vous n'avez qu'à me suivre, je vais accomplir ma promesse. A ces mots, il le mena sous sa tente, où il tira sa bourse, la baisa, en rompit le cachet, & la vida sur une table.

Maliknasir, qui s'attendoit à voir des pièces d'or, fut assez surpris d'appercevoir des diamans, des rubis & des émeraudes. Oh, oh, docteur! s'écria-t-il, vous n'aviez pas tort de faire tant de bruit. Ce que vous aviez perdu en valoit bien la peine. Le coja assembla d'abord toutes ces pierreries en un monceau, qu'il partagea en deux. Il fit ensuite de l'un de ces tas deux lots égaux, & les présentant au prince: O jeune homme! lui dit-il, si vous voulez prendre ces deux lots, ils sont à vous selon ma promesse; mais pour vous dire franchement ma pensée, ce ne sera pas sans peine que je vous les verrai emporter. Au contraire, si vous êtes assez généreux pour vous contenter de l'un de ces lots, je vous jure que je ne serai point fâché que vous l'ayez.

Maliknasir qui avoit tous les sentimens d'un

grand prince, lui répondit : Puisque cela est ainsi, docteur, je n'en demande qu'un. Le coja charmé de ce désintéressement, fit du monceau pareil à celui du prince, deux autres petits, & dit à Maliknasir : Choisissez encore un de ces deux lots. Je proteste que je vous le donne aussi sans regret. Non, répondit le prince, je suis satisfait de ce que j'ai. O jeune homme! répliqua le docteur, vous avez trop de modération. Il faut que vous le preniez, ou bien que vous veniez avec moi sous la goutière d'or, j'y ferai pour vous à dieu une prière qui vous sera très-avantageuse. Le prince alors, comme s'il eut été inspiré du ciel, rendit au coja le lot qu'il avoit pris, en lui disant : Docteur, puisque vous voulez faire une prière pour moi dans le sacré temple de la Mecque, j'aime mieux cela que toutes vos pierreries. Je vous les abandonne, pourvu que vous fassiez cette prière avec toute la ferveur d'un bon docteur musulman.

A ces paroles, le coja étonné de l'excessive générosité du prince, le mena sous la goutière d'or, leva les mains au ciel sans parler, & ensuite il dit à Maliknasir : Dites *amen*; le prince dit *amen*. Après cela, le docteur remua quelque tems les lèvres, & puis ayant passé ses mains deux ou trois fois sur son visage, il se

tourna vers le prince & lui dit : O jeune homme ! je viens de faire pour vous une oraiſon, vous pouvez vous en aller à la garde de dieu.

Le prince Maliknaſir prit congé du docteur ; mais à peine l'eut-il quitté, qu'il dit en lui-même : Que vais-je devenir préſentement ? où faut-il que je porte mes pas ? Si je retourne au Caire, mon barbare frère Melikaſchraf me fera mourir. Il vaut mieux que j'aille avec ce coja dans ſon pays ; mais je ne dois découvrir ma condition à perſonne, de peur que quelque traître ne m'aſſaſſine dans l'eſpérance d'en être récompenſé ; car je ne doute pas que le nouveau ſultan d'Egypte n'ait mis ma tête à prix. Après avoir fait cette réflexion, & d'autres ſemblables ſur l'état préſent de ſes affaires, il alla retrouver le docteur. O coja, lui dit-il, je viens vous demander de quel pays vous êtes. Je ſuis de Bagdad, répondit le docteur, & je me nomme Abounaoüas. Je ſerois bien aiſe de voir cette fameuſe ville, reprit Maliknaſir ; voulez-vous bien m'y mener avec vous ? j'aurai ſoin de vos chameaux pendant le voyage. Le docteur y conſentit ; & rien ne les arrêtant plus à la Mecque, ils prirent tous deux la route de Bagdad.

D'abord qu'ils y furent arrivés, le prince dit au coja : Docteur, je ne veux point vous être

à charge : je sais faire des habits en perfection; recommandez-moi, s'il vous plaît, à quelque tailleur de vos amis. Le coja le mit chez le plus fameux tailleur de la ville, qui pour éprouver son nouveau garçon, lui donna un habit à tailler & à coudre. Maliknasir qui avoit excité l'admiration des maîtres tailleurs du Caire, ne pouvoit manquer de réussir à Bagdad. Il fit un habit dont son maître fut tellement charmé, qu'il le voulut montrer à tous les autres tailleurs de la ville, qui lui donnèrent mille applaudissemens, & qui avouèrent que tant pour la coupe que pour la coûture, c'étoit un chef-d'œuvre admirable. Le maître étoit si content d'avoir un garçon si habile, qu'il lui donnoit douze sols par jour (1). Ainsi le prince avoit de quoi passer agréablement la vie à Bagdad.

Sa fortune étoit dans cette situation, lorsqu'un jour le docteur Abounaoüas, qui avoit naturellement l'humeur violente, querella sa femme, & dans sa colère lui dit : *Va, une fois, deux fois, trois fois, je te répudie.* Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'il s'en repentit, parce qu'il aimoit sa femme. Il voulut même la garder dans sa maison & vivre avec

(1) Avec douze sols, on peut faire à Bagdad aussi bonne chère qu'à Paris pour douze francs.

elle comme à l'ordinaire; mais le cadi s'y opposa, disant qu'il falloit qu'un hulla (1) ou licitateur, couchât avec elle auparavant, c'est-à-dire, qu'un autre homme l'épousât & la répudiât; que le docteur ensuite l'épouseroit de nouveau s'il vouloit. Le coja se voyant obligé de se soumettre aux loix, résolut de prendre pour hulla le prince Maliknasir. Il faut, dit-il en lui-même, que je choisisse pour licitateur ce jeune homme que j'ai amené de la Mecque à Bagdad; il est étranger & bon enfant, je lui ferai faire tout ce que je voudrai : je veux qu'il épouse cette nuit ma femme, & demain matin je la lui ferai répudier. Ayant pris cette résolution, il fit venir le prince chez lui, l'enferma dans une chambre avec sa femme, & puis sortit.

La dame n'eut pas sitôt vu Maliknasir, qu'elle en devint amoureuse. Le prince de son côté la trouva fort aimable. Ils se découvrirent leurs sentimens, & ne manquèrent pas de se donner toutes les marques d'inclination que la conjoncture & le lieu leur permettoient. Après bien des caresses mutuelles, la dame montra au prince des cassettes pleines d'or, d'argent & de pierreries. Savez-vous bien, jeune homme, lui

(1) On appelle ainsi un homme qui épouse une femme qu'un autre a répudiée.

dit-elle, que toutes ces richesses m'appartiennent? Voilà le kabin, c'est-à-dire, la dot que j'avois apportée au coja, & qu'il a été obligé de me restituer en me répudiant. Si vous voulez déclarer demain que vous prétendez me garder comme votre femme légitime, vous serez maître de tous ces biens & de ma personne. Mais, madame, dit le prince, le docteur ne peut-il me forcer à vous rendre à lui. Non vraiment, répondit-elle, il dépend de vous de me répudier ou non. Cela étant, répliqua Maliknasir, je vous promets de vous retenir; vous êtes jeune, belle & riche : je pourrois faire un plus mauvais choix. Laissez venir le docteur, vous verrez de quelle manière je le recevrai.

Le lendemain, le coja vint de grand matin ouvrir la porte. Il entra dans la chambre. Le prince alla au-devant de lui d'un air riant : O docteur! lui dit-il, que je vous ai d'obligation de m'avoir donné une si charmante femme! O jeune homme! lui répondit le coja, dis plutôt en la regardant : *Va, une fois, deux fois, trois fois, je te répudie.* J'en serois bien fâché, répliqua Maliknasir; c'est un grand crime en mon pays que de répudier sa femme; c'est une action ignominieuse que l'on reproche sans cesse aux maris qui sont assez lâches pour la commettre : puisque j'ai épousé cette dame,

je veux la garder. Ah ! ah ! jeune homme, s'écria le docteur, que signifie ce discours ? te moques-tu de moi ? Non, docteur, répondit le prince, je vous parle fort sérieusement ; je trouve la dame à mon gré, & franchement je lui conviens mieux que vous qui êtes chargé d'années. Croyez-moi, ne pensez plus à elle ; aussi-bien y penseriez-vous inutilement. O ciel ! reprit le docteur, quel hulla me suis-je avisé de choisir ! que les hommes sont sujets à faire de faux jugemens ! J'aurois juré que ce jeune garçon eût fait ce que j'aurois voulu. Hélas ! j'aimerois mieux qu'il eût gardé ma bourse, que de retenir ma femme.

Le docteur conjura le prince de la lui rendre, il se jeta à ses piés ; mais quelques prières qu'il fît, quelque chose qu'il pût dire, le prince fut inexorable. Le coja s'imaginant que sa femme auroit plus de pouvoir que lui sur l'esprit de Maliknasir, & qu'elle ne demandoit pas mieux que d'être répudiée par ce prince, s'adressa à elle : O matière de ma vie, lui dit-il, puisque ce jeune homme n'a nul égard à mes prières, emploie auprès de lui tout le crédit de ton visage de lune pour obtenir qu'il te rende à mon amour. O mon cher docteur, mon ancien mari, lui répondit la dame, en feignant d'être fort affligée, il est inutile d'attendre de

lui cette grâce ; c'eſt un petit obſtiné qui n'en démordra point. Ah ! que j'ai de douleur de ne pouvoir redevenir votre femme !

Ces paroles que le coja croyoit fort ſincères, redoublèrent ſon chagrin. Il pria de nouveau Maliknaſir de répudier la dame ; il en pleura même ; mais ſes larmes ne furent pas moins inutiles que ſes diſcours. Le prince demeura ferme : de ſorte que le docteur perdant toute eſpérance de le fléchir, s'en alla chez le cadi ſe plaindre de l'hulla. Le juge ſe moqua de ſes plaintes, & déclara que la dame n'étoit plus à lui, qu'elle appartenoit légitimement au jeune tailleur, & qu'on ne pouvoit le forcer à la répudier. Le coja fut au déſeſpoir de cette aventure ; il en penſa devenir fou. Il tomba malade, & les plus habiles médecins de Bagdad ne purent le guérir.

Lorſqu'il fut à l'extrêmité, il demanda à parler au prince : O jeune homme ! lui dit-il, je vous pardonne de m'avoir enlevé ma femme ; je ne dois point vous en ſavoir mauvais gré : cette choſe s'eſt accomplie par l'ordre de dieu. Vous ſouvient-il que je fis pour vous une prière à la Mecque ſous la goutière d'or ? Oui, répondit le prince, je me reſſouviens même que je n'entendis pas un mot de toute votre oraiſon, & que je ne laiſſai pas de dire pieu-

ſement *amen* ſans ſavoir de quoi il s'agiſſoit. Voici, répliqua le docteur, quels furent les termes de ma prière : *O mon dieu ! faites que tous mes biens & tout ce que je chéris, deviennent un jour le partage légitime de ce jeune homme.*

Il eſt vrai, pourſuivit le coja, que vous ne m'avez pas tant d'obligation que vous pourriez penſer, puiſque je ne fis point cette prière de ma propre volonté. Je vous avoue que j'avois deſſein d'en faire une autre ; mais je ne ſais quel pouvoir, quel mouvement divin m'entraîna & me fit malgré moi prononcer cette oraiſon. Elle a été exaucée comme vous voyez, car preſque tous les biens que je poſſédois, appartenoient à ma femme qui vous les donne avec ſa foi. Je prens tous les aſſiſtans à témoin, que j'entens & veux qu'après ma mort tout ce qui ſe trouvera de bien à moi appartenant, ſoit à vous comme votre bien légitime. Il fit écrire ce teſtament, & le fit ſigner par les témoins. Il le ſigna auſſi & mourut trois jours après.

Maliknaſir alla demeurer avec ſa femme dans la maiſon du docteur, & ſe mit en poſſeſſion de tous ſes biens. Il ceſſa d'exercer le métier de tailleur, prit un aſſez grand nombre de domeſtiques, & ne ſongea plus qu'à vivre délicieuſement à Bagdad. Il étoit charmé de ſa

condition, & ſe croyoit plus heureux que le ſultan Melikaſchraf, ſon frère. Il ne ſongeoit qu'à ſe divertir tous les jours avec les jeunes gens de la ville; mais la fortune qui ſe plaiſoit à le perſécuter, ne le laiſſa pas mener longtems une vie ſi agréable.

Un ſoir qu'il s'en retournoit au logis, après avoir paſſé la journée à ſe réjouir, il frappa rudement à ſa porte. Perſonne ne lui venant ouvrir, il redoubla ſes coups & appela ſes domeſtiques. Aucun ne répondit. Oh! oh! dit le prince, il faut que tous mes gens ſoient morts, ou qu'ils ſoient bien endormis. Enfin il frappa tant, qu'il enfonça la porte. Il entra, monta à l'appartement de ſa femme, où il fut fort étonné de ne la point trouver. Et ce qui augmenta ſa ſurpriſe, c'eſt qu'il eut beau chercher par toute la maiſon, il ne vit pas même un de ſes gens. Il ne ſavoit ce qu'il devoit penſer, lorſqu'étant retourné dans l'appartement de ſa femme, il s'apperçut que les caſſettes où étoient l'or & les pierreries, avoient été emportées. Il paſſa la nuit à faire les plus triſtes réflexions.

Le lendemain matin, il s'informa dans le voiſinage ſi le jour précédent, pendant qu'il ſe réjouiſſoit en ville, on n'avoit point remarqué qu'il ſe paſsât dans ſa maiſon quelque choſe d'extraordinaire. Tous ſes voiſins lui dirent que

rion, & il ne put tirer d'eux aucune lumière ſur cette étrange aventure. Il fit toutes les perquiſitions qu'elle demandoit ; mais elles furent fort inutiles. Pour comble de malheur, le cadi s'imaginant que Maliknaſir avoit peut-être tué ſa femme, & qu'il ne faiſoit ſemblant d'en être fort en peine, que pour éloigner de lui le ſoupçon de cet aſſaſſinat, fit arrêter ce prince, qui malgré ſon innocence, fut fort heureux de ſortir de cette affaire aux dépens de tout ſon bien.

Voilà donc le prince Maliknaſir dans le même état où il étoit avant qu'il eût épouſé la femme du docteur Abounaoüas. Il ſe remit chez ſon maître, & recommença d'exercer le métier de tailleur. Comme il étoit d'humeur à ſe conſoler de tout, il oublia ſes dernières diſgraces ainſi que les premières. Un jour qu'il travailloit dans la boutique de ſon maître, un homme qui paſſoit s'arrêta tout-à-coup, & après l'avoir regardé avec attention : Je ne me trompe point, s'écria-t-il, c'eſt le prince Maliknaſir, c'eſt lui-même que je vois. Le prince à ſon tour enviſagea cet homme, & le reconnoiſſant pour le tailleur du Caire où il avoit fait ſon apprentiſſage, il ſe leva pour aller l'embraſſer ; mais le tailleur au lieu de lui tendre les bras pour le recevoir, ſe jeta à ſes piés & baiſa la terre

devant lui, en disant : O prince, je ne suis pas digne de vos embrassemens ; il y a trop de distance entre vous & un homme tel que moi : votre sort est changé, & la fortune qui vous a jusqu'ici persécuté, veut vous combler de ses plus précieuses faveurs. Le sultan Melikaschraf est mort, son trépas a excité des troubles dans l'Egypte ; la plupart des grands vouloient faire monter sur le trône un prince de votre race ; mais je soulevai tout le peuple contr'eux en votre faveur, & je parus à la tête de ma faction. Pourquoi, dis-je à ces grands, faut-il ôter la couronne à celui qui en est le légitime héritier ? Le prince Maliknasir doit être notre sultan ; vous n'ignorez pas pour quelle raison il est sorti d'Egypte : vous savez que pour dérober sa vie à la cruelle politique de son frère, il fut obligé d'abandonner sa patrie. Je suis témoin qu'il se déguisa & se joignit à des pélerins qui alloient à la Mecque. Je n'en ai point oui parler depuis ce tems-là ; mais je suis persuadé qu'il vit encore ; c'est un prince vertueux, dieu l'aura conservé. Donnez-moi deux ans pour le chercher ; pendant ce tems-là que l'on confie la conduite de l'état à nos sages visirs ; & si mes recherches sont vaines, vous pourrez alors choisir pour sultan le prince que vous souhaitez de couronner. A ce dis-

cours, pourſuivit-il, que le peuple appuya de ſon ſuffrage, les grands conſentirent que je vous rechercháſſe. Ils me donnèrent deux ans pour vous trouver; il y en a déjà un que je vous cherche de ville en ville chez tous les tailleurs du monde, & le ciel m'a ſans doute conduit ici, puiſque j'ai le bonheur de vous y rencontrer. Allons, prince, venez ſans tarder davantage vous montrer à des peuples qui vous attendent pour vous élever au rang de vos ayeux. Maliknaſir remercia le tailleur de ſon zèle, & lui promit de s'en ſouvenir en tems & lieu, & dès le même jour ils prirent enſemble la route du Caire.

Dès qu'ils y furent arrivés, le prince Maliknaſir ſe fit reconnoître, & les grands qui avoient été les plus ardens à l'écarter du trône, ſe montrèrent les plus empreſſés à le couronner. Enfin, il fut proclamé ſultan, & il reçut les complimens de ſes béys ſur ſon avènement à la couronne.

Une de premières choſes à quoi ſongea ce prince, ce fut à s'acquitter envers le tailleur. Il l'envoya querir & lui dit : O mon père, car je ne puis vous appeler d'un autre nom, après le ſervice qne vous m'avez rendu; je ne vous dois pas moins qu'au roi Calaoün. S'il m'a donné avec la vie le droit de lui ſuccéder, mes malheurs

heurs m'avoient fait perdre ce droit, & sans vous je n'en aurois jamais joui. Il est juste que ma reconnoissance éclate ; je vous fais grand-visir. Sire, lui répondit le tailleur, je remercie votre majesté de l'honneur qu'elle me veut faire, & je la supplie très-humblement de me dispenser de l'accepter : je ne suis point né pour être grand-visir. Cet emploi demande des talens que je n'ai point. Vous ne consultez que la bonté que vous avez pour moi ; vous ne songez pas que je ne suis guère propre au ministère. Si par malheur les affaires de votre royaume alloient mal, tous les peuples me maudiroient & vous blâmeroient en même-tems d'avoir fait d'un bon tailleur un mauvais visir. Je ne suis point assez ambitieux pour vouloir remplir un grand poste que je ne dois point occuper. Si votre majesté veut me faire du bien, qu'elle le fasse sans intéresser le repos & le bonheur de ses sujets ; qu'elle ordonne que j'aie seul le privilège de faire des habits pour elle & pour toute sa cour. J'aime mieux, sire, être votre tailleur que votre premier ministre, parce qu'il faut que chacun sache le métier dont il se mêle. Le sultan étoit trop judicieux pour ne pas voir que le tailleur avoit raison de refuser d'être son visir ; il le combla de bienfaits : il ordonna que lui seul auroit la

qualité de tailleur de la cour, & il défendit ſous des peines très-rigoureuſes, à tous les autres tailleurs du Caire de travailler pour ſes courtiſans.

Le ſultan Maliknaſir s'appliqua de tout ſon pouvoir à faire obſerver les loix dont le roi Melikaſchraf, ſon frère, s'étoit peu mis en peine. Il ſe faiſoit aimer de tous ſes béys, & ſignaloit chaque moment de ſon règne par quelque action utile ou agréable au peuple. Un jour le cadi de la ville vint trouver ce jeune monarque : Sire, lui dit-il, j'ai fait arrêter trois eſclaves accuſés d'avoir aſſaſſiné un marchand chrétien. Deux ont confeſſé leur crime & en ont déjà reçu le châtiment; mais le troiſième m'embarraſſe, car il dit qu'il eſt innocent; mais qu'il mérite la mort. Je viens demander à votre majeſté ce qu'elle veut que l'on faſſe de cet homme-là. Je veux le voir, répondit le roi, & l'interroger moi-même. Ces paroles qui ſe contrediſent ont beſoin d'un éclairciſſement. Qu'on me l'amène ici tout-à-l'heure.

Le cadi ſortit à l'inſtant & revint peu de tems après avec l'eſclave & le bourreau. D'abord que le roi eut jeté les yeux ſur l'accuſé, il le reconnut pour un eſclave qui l'avoit ſervi à Bagdad. Il ne fit pas ſemblant de le connoître, & il lui dit : O malheureux! on t'accuſe d'avoir

tué un homme. Sire, répondit l'esclave, je suis innocent, mais je mérite la mort. Comment accordes-tu ce que tu dis, reprit le sultan? si tu es innocent, tu ne mérites point la mort; ou si tu mérites la mort, tu n'es point innocent. Je suis innocent, repartit l'esclave, & toutefois je mérite la mort. Votre majesté en sera persuadée, si elle veut me permettre de lui raconter mon histoire. Parle, répliqua le roi, je suis prêt à t'écouter.

Sire, dit l'esclave, je suis natif de Bagdad. J'y servois un jeune homme qui avoit été tailleur & avoit hérité d'un coja. Ce jeune homme étoit de fort belle taille, & pour son visage, je vous avouerai, sire, qu'il étoit si semblable à celui de votre majesté, que je n'ai vu de ma vie une si parfaite ressemblance. Je crois le voir en vous voyant. Il possédoit une femme d'une rare beauté; il l'aimoit & il auroit fait son bonheur si elle eût été raisonnable; mais elle ne l'étoit pas. Un jour elle me dit en particulier qu'elle avoit du penchant pour moi; & que si je voulois l'enlever, nous prendrions tous deux le chemin de Basra (1). Nous y vivrons fort agréablement, ajouta-t-elle, parce que nous emporterons tout mon or & mes

(1) Par corruption Balsora.

pierreries. Je rejetai la proposition. Non, madame, m'écriai-je, je ne puis me résoudre à blesser mon devoir & l'honneur de mon maître; elle se moqua de ma résistance & détruisit mes scrupules à force de caresses. Il ne fut plus question que d'exécuter notre dessein sans que personne s'en apperçût, & de manière que le mari ne pût apprendre dans la suite ce que nous serions devenus.

Pour cet effet, un jour qu'il se réjouissoit en ville, & que nous savions qu'il ne devoit revenir au logis que fort tard, la dame tira tous les domestiques à part, & leur mettant à chacun une grosse poignée d'or entre les mains: Allez-vous-en à Damas en Syrie, dit-elle à un, me chercher du cna & du surmé, parce que c'est-là qu'on en trouve d'excellent. Vous, dit-elle à l'autre, allez-vous-en à la Mecque accomplir un vœu que j'ai fait d'y envoyer de ma part faire un pélerinage. Enfin, elle leur donna à tous des commissions qui demandoient des années entières, & elle les fit partir sur le champ. Quand nous fûmes tous deux seuls, nous nous chargeâmes de tout ce qu'il y avoit de plus précieux, nous sortîmes à l'entrée de la nuit, nous fermâmes la porte à la clef, & nous prîmes la route de Basra.

Nous marchâmes toute la nuit & la moitié

du jour ſuivant ſans nous arrêter. La dame commençoit à ſe trouver accablée de laſſitude. Nous nous aſsîmes au bord d'un étang, d'où nous avions en face un palais magnifique. Nous le conſidérions avec attention, & nous jugions qu'il devoit appartenir à quelque grand prince, lorſque nous en vîmes ſortir un jeune homme ſuivi de pluſieurs valets, dont deux portoient des filets ſur leurs épaules. Comme ils venoient droit à l'étang, nous nous levâmes pour nous retirer; mais le jeune homme dont la dame avoit déjà attiré les regards, ſe hâta de nous joindre. Il la ſalua; elle lui rendit ſon ſalut. Il connut bien à ſon air qu'elle avoit beſoin de repos; il lui offrit ſon palais, en lui diſant qu'il s'appeloit le prince Guayas-addin-Mahmoud, neveu du roi de Baſra. Elle ôta auſſitôt le voile qui lui couvroit le viſage pour faire voir au prince qu'elle méritoit aſſez le compliment qu'il lui faiſoit. Elle accepta ſon offre, & il me parut qu'elle le regardoit avec plaiſir. Je remarquai en même-tems qu'elle produiſoit ſur lui un puiſſant effet; je conçus de cette rencontre un préſage funeſte, & je n'avois pas tort d'en craindre la ſuite. Mahmoud oublia qu'il étoit venu pour prendre le divertiſſement de la pêche; il ne ſongea plus qu'à la dame. Il la conduiſit au palais. Il la fit entrer dans

un appartement ſuperbe ; elle s'aſſit ſur un ſofa, & le prince s'étant mis auprès d'elle, ils commencèrent à s'entretenir tout bas, & leur converſation dura juſqu'à ce qu'un des domeſtiques vint dire que l'on avoit ſervi. Alors Mahmoud prit la dame par la main & la mena dans une chambre où il y avoit une table à trois couverts & un buffet garni de taſſes & de pots d'or maſſif remplis d'un excellent vin. Ils s'aſſirent tous deux & me firent occuper la troiſième place. Un eſclave avoit ſoin de me verſer à boire, & il s'en acquittoit de ſorte que je n'avois pas vidé ma taſſe, qu'il la rempliſſoit juſqu'aux bords. Les fumées du vin me montèrent à la tête, & bientôt je m'endormis.

Le lendemain à mon réveil, je fus fort étonné de me trouver au bord de l'étang. Il faut, dis-je en moi-même, que les domeſtiques du prince Mahmoud m'ayent porté en cet endroit pour ſe réjouir. Je me levai & marchai vers le palais. Je frappai à la porte, un homme m'ouvrit & me demanda ce que je voulois. Je viens, lui répondis-je, voir la dame étrangère qui eſt dans ce palais. Il n'y a point de dame ici, reprit-il en me fermant bruſquement la porte au nez. Peu ſatisfait de cette réponſe, je frappai une ſeconde fois. Le même homme

se présenta, & me dit : Que souhaitez-vous? Ne me reconnoissez-vous pas, lui dis-je? c'est moi qui accompagnois cette belle dame qui entra hier ici. Je ne vous ai jamais vu, me repartit cet homme, il n'est entré aucune dame en ce palais, passez votre chemin, & ne frappez plus de peur de vous en repentir. A ces mots, il referma la porte avec précipitation. Que dois-je penser de tout ceci, dis-je alors? est-ce que je suis encore endormi? non, & certainement je n'ai point rêvé ce qui se passa hier dans ce palais. Il n'y a rien de plus réel. Ah! je devine ce que c'est : les gens du prince qui m'ont transporté dans mon ivresse sur le bord de l'étang, veulent se donner le plaisir de voir comme je prendrai la chose. Je frappai pour la troisième fois. L'homme qui m'avoit parlé, ouvrit ; mais en même tems il en sortit trois ou quatre autres armés de bâtons, qui se jetèrent sur moi & m'appliquèrent tant de coups, qu'ils me laissèrent sur la place sans sentiment.

Je repris pourtant mes esprits. Je me relevai, & rappelant dans ma mémoire tout ce qui s'étoit passé à table le jour précédent entre le prince & la dame, je jugeai que l'on avoit voulu se défaire de moi, & que j'en étois même quitte à bon marché. Je commençai à me plaindre de

ma mauvaiſe fortune ; je fis mille imprécations contre la dame ; mais je vous jure que j'étois moins affligé de me voir réduit à l'état où je me trouvois, que pénétré de douleur & de repentir d'avoir trahi mon maître. Déchiré par mes remords, je m'éloignai de ce maudit palais ; & ſans tenir de route certaine, errant de ville en ville, je ſuis venu juſqu'au Caire où j'arrivai hier au ſoir.

Comme la nuit s'approchoit, & que j'étois en peine de ſavoir où j'irois loger, je vis deux hommes qui en aſſaſſinoient un autre dans une rue détournée. Celui-ci qui eſt, à ce que l'on dit, un marchand chrétien, pouſſa de grands cris ; les aſſaſſins craignant les caraouls (1), prirent la fuite de mon côté ; & juſtement dans le tems qu'ils paſſoient auprès de moi, les caraouls les rencontrèrent. Ils crurent que j'étois de la compagnie de ces voleurs ; & ils me conduiſirent en priſon avec eux.

Voilà, ſire, ajouta l'eſclave de Bagdad, ce que je voulois raconter à votre majeſté. Je ſuis innocent de l'aſſaſſinat dont on me croit complice ; mais je mérite la mort, pour avoir été capable d'offenſer mon maître, & de me fier aux paroles perfides d'une femme.

(1) Caraoul, archer du guet.

Le sultan Maliknafir, après avoir entendu ce récit, fit mettre en liberté l'esclave : Va, lui dit-il, je te fais grâce, puisque tu te repens de t'être écarté de ton devoir; une autre fois sois plus en garde contre les tentations de tes maîtresses, ne t'avises plus de les enlever. Aussi-bien ces sortes d'enlèvemens ne te réussissent pas. Le roi pleinement informé de la mauvaise conduite de sa femme, rendit grâces à dieu d'en être délivré. Il épousa une princesse pourvue d'une extrême beauté, & qui lui donna un fils après dix mois de mariage. Tous les habitans du Caire célébrèrent la naissance de ce jeune prince par des réjouissances qui durèrent quarante jours. Jamais sultan d'Egypte ne fut tant aimé de ses sujets que Maliknafir. Il est vrai qu'il justifioit parfaitement leur amour par le soin qu'il apportoit à leur rendre son empire doux & agréable. La ville du Caire, quoique d'une étendue immense, étoit si bien policée, le sousbachi (1) & les magistrats chargés de maintenir la tranquillité publique, y veilloient de si près, qu'il ne se commettoit pas le moindre désordre sans qu'ils en fussent avertis. Le sultan même, pour être plus assuré de la bonne police qui s'y observoit, alloit de

(1) Lieutenant de police.

tems en tems la nuit dans les rues avec son premier visir & quelques-uns de ses gardes.

Une nuit qu'il passoit près d'une grande maison, il entendit des cris & des plaintes, comme d'une femme que l'on maltraitoit. Il fit frapper à la porte par un de ses gardes, qui ordonna d'ouvrir de la part du sultan. L'on ouvrit, & le roi entra suivi de son visir & des autres personnes qui l'accompagnoient. Ils ouirent alors plus distinctement les cris, & s'avançant vers le lieu d'où ils partoient, ils passèrent dans une salle basse, où ils apperçurent avec autant d'horreur que de surprise, une femme nue & toute en sang, que deux esclaves nerveux frappoient impitoyablement de verges, devant un jeune homme qui sembloit prendre plaisir à ce barbare spectacle. A la vue du sultan, les esclaves cessèrent de tourmenter cette misérable, qui, malgré l'état où elle étoit, fut reconnue par le roi pour la femme qu'il avoit épousée à Bagdad. Il dissimula, & demanda pourquoi l'on maltraitoit ainsi cette dame. Le jeune homme ayant appris par ses gens que c'étoit le sultan d'Egypte qui lui parloit, alla se jeter à ses piés & lui dit : Sire, je suis le mari de cette malheureuse que vous voyez. Si vous saviez les raisons que j'ai de me plaindre d'elle, je ne doute point que

votre majesté n'approuvât ma conduite. Dites-moi ces raisons, répliqua le sultan, & j'en jugerai.

Sire, reprit le jeune homme, je suis le neveu du roi de Basra, & je me nomme le prince Guayas-addin-Mahmoud. J'étois dans un palais que j'ai à quelques lieues de Bagdad : j'en sortois un soir avec une partie de mes gens pour aller prendre le plaisir de la pêche, lorsque je rencontrai cette dame accompagnée d'un homme qui avoit l'air d'un esclave. Je la saluai & la priai de venir se reposer chez moi. Elle y consentit. Je lui demandai qui elle étoit & où elle alloit. Elle me répondit qu'elle étoit fille d'un officier du sultan de Bagdad; qu'elle s'étoit échappée la nuit de chez son père pour se dérober aux transports languissans d'un vieux béys avec qui son mariage étoit arrêté; & j'ai dessein, ajouta-t-elle, de me rendre à Basra sous la conduite de cet esclave dont je me suis fait accompagner. L'or & les pierreries dont elle étoit chargée, me firent aisément ajouter foi à ses discours. Madame, lui dis-je, si vous voulez demeurer ici, vous y serez en sûreté. Je le veux bien, répondit-elle, mais il faut que vous fassiez tuer mon esclave, afin que s'il lui prend envie de s'en retourner à Bagdad, il n'aille pas découvrir le lieu de ma

retraite. Quoique la politique voulût que je fisse ce que la dame souhaitoit, je ne pus m'y résoudre. Je me contentai d'ordonner à mes gens d'enivrer l'esclave, de mêler dans son vin d'une poudre qui l'assoupît de manière qu'on pût le porter hors du palais sans qu'il se réveillât; & je commandai que quand il se présenteroit à la porte, l'on ne fît pas semblant de le connoître, & qu'on lui donnât, s'il le falloit, quelques coups pour l'écarter. Cela fut exécuté. L'esclave disparut. Je fis accroire à la dame qu'on l'avoit jeté dans un précipice, & toutefois en cas que cet esclave allât à Bagdad déclarer aux parens de sa maîtresse qu'elle étoit dans mon palais, j'en partis avec elle peu de jours après, & nous nous rendîmes à Basra.

Nous y vivions charmés l'un de l'autre, quand j'appris que le sultan de Bagdad, pour des raisons que l'on ne disoit point, avoit résolu de déposséder le roi de Basra, & de faire mourir avec lui tous les princes de son sang. Sur cet avis, je pris tout ce que j'avois de plus précieux, je sortis la nuit de Basra, & je suis venu avec cette dame m'établir ici. Je ne l'ai jamais aimée avec plus d'ardeur. Je ne songe qu'à lui plaire. Je l'ai même épousée pour l'attacher à moi par un lien plus honorable &

plus fort. Et cependant l'ingrate, pour prix de tant d'amour, a proposé à un de mes domestiques aujourd'hui, que s'il vouloit m'assassiner, elle étoit prête à se donner à lui & à le suivre par-tout où il voudroit la conduire. Ce valet m'est fidèle; il ne m'a point fait un mystère de cette horrible proposition. J'en ai frémi, & pour punir cette méchante femme, j'ai résolu de la faire fouetter tous les jours jusqu'au sang. Non, non, interrompit le sultan d'Egypte, sans dire l'intérêt qu'il prenoit à la chose, une créature d'un si détestable caractère, demande un autre supplice. Elle est indigne de vivre; c'est un monstre dont on ne sauroit trop tôt purger la terre. J'ordonne qu'elle soit noyée tout-à-l'heure. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ses gardes se saisirent de la dame qu'ils allèrent jeter dans le Nil. Telle fut la fin de cette misérable femme, dont le corps suivant le cours du fleuve, s'arrêta dans les roseaux près d'une ville assez peuplée. Ce cadavre que l'on ne voyoit point, infecta peu-à-peu l'air; & enfin excita une puanteur qui mit la peste dans la ville, & fit périr trente mille habitans.

Après que le cinquième visir eut ainsi raconté l'histoire du prince Maliknasir, l'empereur de Perse se leva de dessus son trône &

ſortit du conſeil ſans ordonner la mort du prince. Il alla l'après-dîné à la chaſſe, & le ſoir à ſon retour, il ſoupa avec la ſultane, qui lui dit après le ſoupé : Vous n'avez point encore fait mourir Nourgehan. Vous écoutez trop l'indiſcrète tendreſſe qui vous parle pour lui. Le ciel veuille détourner le malheur qui vous menace. Je vous vois, ſeigneur, ſur le bord du précipice ; hélas ! vous y allez tomber. J'ai eu cette nuit un ſonge affreux, je le crois trop myſtérieux pour vous le cacher. Quel eſt donc ce ſonge, madame, dit le roi ? Le voici, ſeigneur, répondit la ſultane : J'ai rêvé que vous teniez dans vos mains une boule d'or enrichie de diamans, dont l'éclat illuminoit tout le monde. Vous vous divertiſſiez à jeter cette boule en l'air & à la recevoir en tombant. Le prince votre fils étoit auprès de vous ; il vous regardoit avec beaucoup d'attention, & vous demandoit de tems en tems la boule. Vous la lui refuſiez ; mais tout d'un coup, il s'en eſt ſaiſi ſubtilement, & alors avec un caillou il l'a briſée, de ſorte que tous les diamans ſe ſont diſperſés par terre. Je les ai ramaſſés auſſitôt avec empreſſement, je vous les ai mis entre les mains & je me ſuis réveillée.

Et que penſez-vous, madame, que ce ſonge

ſignifie, dit l'empereur ? Seigneur, répondit la ſultane, ſi l'on s'en rapporte au livre qui traite de l'explication des ſonges, & qui eſt le meilleur ouvrage qu'ait jamais compoſé aucun auteur perſien, voici de quelle manière il faut expliquer mon ſonge. La boule que vous teniez dans vos mains, n'eſt autre choſe que votre royaume. Quand le prince Nourgehan l'a priſe ſubtilement & l'a briſée, cette action ſignifie, que ſi vous n'y donnez pas ordre, il s'emparera de votre royaume, & qu'il le ruinera. Et lorſque j'ai ramaſſé tous les diamans de la boule, cela veut dire clairement, que n'ayant pas répondu à l'infâme amour du prince, je vous en ai averti, & que j'ai remis par-là ſur votre tête la couronne qu'il en avoit ôtée. Faites attention à ce ſonge, & tirez-en autant d'avantage que le ſultan Mahmoud Subuktekin, roi de Perſe, en tira d'une fable que ſon viſir Khaſayas lui conta un jour. La voici. Vous ſerez peut-être bien aiſe de l'entendre.

HISTOIRE

Des deux Hiboux.

LE visir Khasayas n'osant dire ouvertement au roi son maître ce qu'il pensoit de son règne, eut recours à une fable. Un jour qu'il accompagnoit le sultan à la chasse, il lui dit : Sire, je sais la langue des oiseaux ; j'ai le plaisir d'entendre tout ce que disent les rossignols, les moineaux, les pies & les autres habitans de l'air. Mahmoud en parut étonné. Seroit-il possible, répondit-il, que vous eussiez appris le langage des oiseaux ? Oui, sire, répliqua Khasayas ; un savant derviche cabaliste me l'a enseigné. Quand il vous plaira, vous en ferez l'épreuve.

Comme ils revenoient de la chasse sur la fin du jour, ils apperçurent deux hiboux sur un arbre. Alors le sultan dit à Khasayas : Visir, je suis curieux de savoir ce que ces deux hiboux se disent l'un à l'autre, écoutez-les & me rendez compte de leur entretien. Le visir s'approcha de l'arbre, & feignit pendant quelque tems de prêter une oreille attentive aux hiboux ; après quoi il rejoignit son maître, & lui dit :

Sire, j'ai entendu une partie de leur conversation ; mais dispensez-moi de vous en instruire. Et pourquoi n'osez-vous m'en parler, visir, s'écria le sultan ? Sire, dit Khasayas, c'est que ces deux oiseaux s'entretiennent de votre majesté. Et quelle part puis-je avoir à leurs discours ? repartit Mahmoud ; ne me cachez rien. Je vous ordonne de me répéter mot pour mot tout ce que vous avez oui. Je vais donc vous obéir, sire, reprit le visir. L'un de ces hiboux a un fils, & l'autre une fille. Ils veulent les marier ensemble. Le père du mâle a dit au père de la femelle : Frère, je consens à ce mariage, pourvu que vous donniez à mon fils pour la dot de votre fille, cinquante villages ruinés. O frère, a répondu aussitôt le père de la fille, au lieu de cinquante, je vous en laisserai cinq cens si vous voulez ; dieu donne bonne & longue vie au sultan Mahmoud, tant qu'il sera roi de Perse, nous ne manquerons pas de villages ruinés.

Le sultan Mahmoud, qui avoit de l'esprit, profita du mensonge ingénieux de son visir ; il fit rebâtir les villes & les villages ruinés ; il ne songea plus qu'à faire le bonheur de ses peuples, & il y travailla avec tant de succès, que sa domination devint la plus douce du monde.

Après que la reine Canzade eut achevé de conter cette fable, elle pressa de nouveau l'empereur de faire mourir le prince. Hé bien! madame, lui dit Hafikin, vaincu par ses discours, vous serez bientôt satisfaite. Demain, dès que le soleil aura montré sa tête au-dessus de la montagne, & fait voir sa beauté aux sept climats, je ferai trancher la tête à Nourgehan. En disant ces paroles, il se retira dans son appartement pour se reposer. Le lendemain matin, il alla s'asseoir sur son trône, devant lequel il ordonna que l'on amenât le prince. Mais le sixième visir s'étant avancé, parla dans ces termes : O roi du monde, prenez bien garde à ce que vous voulez faire. Si votre majesté souhaite de vivre long-tems, & de rendre son règne heureux, qu'elle ne rejète point la voix de ses fidèles visirs. Ne faites pas périr le prince, qui est l'angle de votre foie, de peur de vous exposer à des regrets superflus. Il pourroit même vous en coûter la vie. La personne qui vous donne un si barbare conseil, ne se contentera pas du sang que vous allez répandre, il lui faudra tout le vôtre encore, pour assouvir sa fureur. Elle vous perdra tôt ou tard, comme le diable perdit un santon dont je vais vous conter l'histoire, si vous me le permettez. L'empereur en accorda

la permission au visir, qui la commença de cette manière :

HISTOIRE

Du Santon Barsisa.

Il y avoit autrefois un santon appelé Barsisa, qui depuis cent ans s'appliquoit avec ferveur à l'oraison. Il ne sortoit presque jamais de la grotte où il faisoit sa demeure, de peur de s'exposer au péril d'offenser dieu. Il jeûnoit le jour, veilloit la nuit ; & tous les gens du pays avoient pour lui une si grande vénération, & faisoient tant de fond sur ses prières, qu'ils s'adressoient ordinairement à lui quand ils avoient quelque grâce à demander au ciel. Dès qu'il faisoit des vœux pour la santé d'un malade, le malade étoit aussitôt guéri. La sainteté de sa vie avoit même été confirmée par plusieurs miracles.

Il arriva que la fille du roi du pays tomba dans une maladie dont les médecins ne purent découvrir la cause. Ils ne laissèrent pas toutefois d'ordonner des remèdes à tout hasard ; mais au lieu de soulager la princesse, ils ne firent qu'augmenter son mal. Cependant le roi

en étoit inconſolable, il aimoit paſſionnément ſa fille. Un jour, voyant que tous les ſecours humains étoient inutiles, il s'aviſa de dire qu'il falloit envoyer la princeſſe au ſanton Barſiſa.

Tous les béys applaudirent à ce ſentiment. Les officiers du roi la menèrent au ſanton, qui malgré le froid des années, ne put voir ſans émotion une ſi belle perſonne. Il la regarda avec plaiſir, & le diable profitant de l'occaſion, dit à l'oreille du ſolitaire : O ſanton, ne laiſſe pas échapper une ſi bonne fortune. Dis aux officiers du roi qu'il faut que la princeſſe paſſe la nuit dans ta grotte : que s'il plaît à dieu, tu la guériras, que tu feras une oraiſon pour elle, & que demain ils n'ont qu'à la venir reprendre.

Que l'homme eſt foible ! le ſanton ſuivit le conſeil du diable, & fit ce qu'il lui inſpiroit. Mais les officiers, avant que de laiſſer la princeſſe dans la grotte, détachèrent un d'entr'eux pour aller demander au roi ce qu'il ſouhaitoit que l'on fît. Ce monarque qui avoit une entière confiance en Barſiſa, ne balança point à lui confier ſa fille. Je conſens, dit-il, qu'elle demeure avec ce ſaint perſonnage ; qu'il la retienne tant qu'il lui plaira, je ſuis ſans inquiétude là-deſſus.

Quand les officiers eurent reçu la réponſe.

du roi, ils se retirèrent tous, & la princesse demeura seule avec le solitaire. La nuit étant venue, le diable se présenta au santon & lui dit : Hé bien! insensé, qu'attens-tu pour te donner du bon tems? Entre les mains de qui tombera jamais une si charmante personne? Ne crains pas qu'elle aille parler de la violence que tu lui auras faite; quand même elle seroit assez indiscrète pour la révéler, qui la croira? La cour & la ville, tout le monde est trop prévenu en ta faveur, pour ajouter foi à un pareil rapport. Dans la haute réputation de sagesse où tu es parvenu, tu peux tout faire impunément. Le malheureux Barsisa eut la foiblesse d'écouter l'ennemi du genre-humain. La chair l'emporta sur l'esprit; il s'approcha de la princesse, la prit entre ses bras, & démentit en un moment une vertu de cent années.

Il n'eut pas consommé son crime, qu'il s'éleva dans son ame mille remords vengeurs qui la déchirèrent. Il apostropha le démon : Ah, méchant! lui dit-il, c'est toi qui m'as perdu; il y a un siècle que tu m'environnes, & que tu cherches à me séduire. Tu en es enfin venu à bout. O santon, lui répondit le diable, ne me reproche point le plaisir que tu as pris, tu en peux faire pénitence; mais ce qu'il y a de fâcheux pour toi, c'est que la princesse est

grosse. Ton péché paroîtra aux yeux des hommes. Tu deviendras la fable de ceux qui te respectent & t'admirent aujourd'hui ; & le roi te fera mourir avec ignominie.

Barsisa fut effrayé de ce discours. Que ferai-je, dit-il au diable, pour prévenir l'éclat de cette aventure ? Pour dérober la connoissance de ton crime, lui répondit le démon, il en faut commettre un nouveau. Tue la princesse, enterre-la dans un coin de ta grotte, & demain, quand les officiers du roi viendront te la demander, tu leur diras que tu l'as guérie, & qu'elle est sortie de ta grotte de grand matin ; ils ajouteront foi à tes paroles, ils la chercheront par toute la campagne & dans la ville ; le roi son père en sera fort en peine, mais après plusieurs recherches inutiles, il cessera d'y penser.

Le solitaire, que dieu avoit abandonné, se rendit à cet avis, il tua la princesse, l'enterra dans un coin de sa grotte, & le jour suivant, il dit aux officiers ce que le diable lui avoit conseillé de leur dire. Les officiers ne manquèrent pas de chercher par-tout la fille du roi, & ils furent au désespoir de n'en apprendre aucune nouvelle. Mais le diable vint à eux & leur dit qu'ils cherchoient inutilement la princesse. Il leur raconta ce qui s'étoit passé entre

elle & le santon, & leur indiqua l'endroit où elle étoit enterrée. Les officiers reprirent aussitôt le chemin de la grotte. Ils y entrèrent, se saisirent de Barsisa, & trouvèrent le corps de la princesse dans l'endroit que le diable leur avoit enseigné. Ils le déterrèrent, l'emportèrent, & conduisirent le santon au palais.

Quand le roi vit sa fille morte, & qu'il fut informé de tout, il se prit à pleurer & à pousser des cris pitoyables. Ensuite il assembla ses docteurs, leur apprit le crime du santon, & leur demanda de quelle manière ils jugeoient à propos qu'on le punît. Tous les docteurs opinèrent à la mort, de sorte que le roi ordonna qu'il fût pendu. On dressa une potence, le solitaire y monta, & lorsqu'on fut prêt à le jeter, le diable s'approcha & lui dit tout bas: O santon, si tu veux m'adorer, je te tirerai de-là, & te transporterai à deux mille lieues d'ici, dans un pays où tu seras honoré des hommes comme tu l'étois dans celui-ci avant cette aventure. Je le veux bien, lui dit Barsisa; délivre-moi & je t'adorerai. Fais-moi auparavant un signe d'adoration, reprit le diable. Le santon baissa la tête & lui dit: Je me donne à toi. Alors le demon élevant la voix, lui dit: O Barsisa, je suis content. Tu meurs infidèle, j'ai obtenu ce que je désirois: en achevant

ces mots, il lui cracha au visage & disparut; & le misérable santon fut pendu.

Sire, poursuivit le sixième visir de l'empereur Hasikin, la reine Canzade ressemble au démon, ou plutôt c'est le démon lui-même qui agite cette princesse. Il se sert d'elle pour vous faire commettre une action injuste, & vous causer ensuite des remords qui troubleront le repos de vos jours. Le roi, après avoir rêvé quelques momens, accorda au sixième visir la vie du prince pour ce jour-là.

Le soir à son retour de la chasse, la sultane irritée contre les visirs, lui parla dans ces termes : Vous avez encore fait grâce à Nour-gehan par complaisance pour vos visirs. O les traîtres ! je suis bien informée de leur dessein. Jaloux de la confiance que vous avez en votre femme, seigneur, ils n'épargnent rien pour vous prévenir contr'elle. Je suis, si on les en veut croire, un esprit cruel & artificieux, & eux, des gens de probité, des serviteurs zélés & fidèles, que vous ne sauriez trop estimer. Je sais toutefois, qu'ils ne s'opposent à la mort du prince, que parce que je la demande. Ce n'est point par pitié pour lui, c'est seulement pour me faire sentir que leur pouvoir est au-dessus du mien. Il leur sied bien, certes, de vouloir balancer mon autorité. Ce ne sont pour la

plupart que des misérables que vous avez tirés du néant : si vous recherchiez leur origine, vous seriez dans le même étonnement où se trouva un jour Haroun Alraschid, calife de Bagdad. Il faut que je vous raconte cette histoire.

HISTOIRE

D'un sofi de Bagdad.

Sous le règne du célèbre calife Haroun Alraschid, il y avoit à Bagdad un sofi (1) qui aimoit le plaisir & la bonne chère ; mais comme les aumônes qu'il recevoit des fidèles, suffisoient à peine à le faire subsister, il avoit souvent recours à des expédiens qui lui réussissoient.

Un jour entr'autres, il se présenta devant le palais du calife. Un portier lui demanda ce qu'il vouloit. Je vous prie, lui répondit le sofi, de dire à Haroun Alraschid qu'il ne manque pas de m'envoyer aujourd'hui mille sequins. Le portier se mit à rire de cette réponse, & prenant le sofi pour un fou, il lui dit d'un air

(1) C'est un moine contemplatif quiétiste.

railleur : Frère, je m'acquitterai très-exactement de la commiſſion dont vous me chargez ; mais apprenez-moi, s'il vous plaît, en quel lieu de la ville vous demeurez, afin que l'on porte chez vous ladite ſomme. Le ſofi lui enſeigna ſa demeure, & puis ſe retira avec beaucoup de gravité.

Le portier le conduiſit de l'œil juſqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue ; enſuite il conta la choſe à quelques perſonnes du palais. Ils s'en divertirent enſemble, & jugèrent qu'elle méritoit d'être rapportée au calife. On en parla à ce prince. Il en rit, & il ordonna à ſes officiers de chercher cet homme & de le lui amener.

Les officiers trouvèrent le ſofi dans l'endroit qu'il avoit marqué au portier. Ils lui dirent que le calife ſouhaitoit de le voir. Il ſe rendit avec eux au palais, & parut hardiment devant Haroun Alraſchid, qui lui dit : Qui es tu ? & pourquoi veux-tu que je te donne mille ſequins ? Commandeur des croyans, répondit le ſofi, je ſuis un malheureux à qui manquent toutes les choſes néceſſaires à la vie. Cette nuit, l'eſprit aigri de ma misère & révolté contre mon mauvais ſort, j'adreſſois à dieu cette plainte : O mon dieu ! d'où vient que vous me refuſez tout, pendant que vous comblez de biens

l'heureux Haroun Alraſchid. Qu'a-t-il fait pour mériter vos faveurs? qu'ai-je fait pour être accablé de votre courroux? Je ſuis honnête homme, & lui peut-être indigne de poſſéder tant de richeſſes.

Dans le tems que je me plaignois ainſi, j'ai entendu une voix céleſte qui m'a dit: Arrête, téméraire, arrête. En murmurant contre ton deſtin, ne mêle point dans tes diſcours Haroun Alraſchid; tu as grand tort de douter que ce prince ſoit digne du bonheur dont il jouit. C'eſt un roi vertueux, & qui te ſoulageroit, s'il étoit inſtruit de ta misère. Eprouve ſa générofité, & tu verras qu'il eſt encore plus au-deſſus des hommes par ſa vertu, que par ſon rang.

A ces mots, ſire, ajouta le ſofi, j'ai ceſſé de me plaindre, & ce matin, je me ſuis préſenté à la porte de votre palais, pour éprouver votre générofité en vous faiſant demander mille ſequins. Le calife fit un éclat de rire à ce diſcours, admira l'adreſſe du ſofi, & lui fit donner deux mille ſequins.

Le ſofi ſe retira avec ſon argent; il commença de faire bonne chère; & quoique la ſomme fût conſidérable, il ne laiſſa pas de la dépenſer en peu de tems. Se voyant réduit à vivre avec frugalité, il employa de nouveau

ſon induſtrie. Il apprit que le calife déſiroit paſſionnément de voir le prophète Elie, & qu'il offroit de grandes récompenſes à quiconque le lui montreroit.

Il n'en fallut pas davantage pour engager le ſofi à faire un tour de ſon métier. Il alla trouver Haroun, & lui dit : Commandeur des croyans, je vous ferai voir dans trois ans le prophète Elie, ſi votre majeſté veut m'aſſigner un fonds pour vivre pendant ce tems-là. Je demande une table bien ſervie, & quatre des plus belles eſclaves de vôtre ſérail. Je t'accorde toutes ces choſes, lui répondit le calife; mais prens garde à ce que tu me promets. Je t'avertis que ſi dans trois ans je n'ai pas vu le prophète, je te ferai couper la tête. Le ſofi ſe ſoumit à cette condition, en diſant en lui-même : Le roi me pardonnera ma faute, ou bien il arrivera quelqu'évènement qui ſera cauſe qu'on l'oubliera. Cependant j'aurai paſſé trois années dans l'abondance & les plaiſirs. Haroun lui fit donner un appartement dans le palais, & ordonna que l'on ne lui refusât rien de tout ce qu'il pourroit demander.

Enfin, les trois ans s'écoulèrent, & le calife n'ayant pas vu Elie, dit au ſofi : Nous ſommes convenus que ſi je ne voyois point le prophète au bout de trois ans, je te ferois couper la

tête. Les trois ans sont expirés, tu ne m'as point fait voir Elie; il faut que tu meures. Le sofi n'ayant rien à répondre à cela, fut mis en prison, & l'on étoit sur le point de lui ôter la vie, lorsqu'il trouva moyen de tromper la vigilance de ses gardes & de s'échapper. Il se cacha derrière des tombeaux, dans un souterrain dont l'entrée lui étoit connue.

Il s'abandonnoit là aux réflexions les plus cruelles, quand tout-à-coup un jeune homme vêtu de blanc & pourvu d'une excellente beauté, s'offrit à ses tristes regards, & lui demanda ce qui l'avoit obligé à se venir cacher en cet endroit. Le sofi ne répondit à cela que par un soupir. Ne craignez rien, poursuivit le jeune homme; je ne viens point ici pour vous faire de la peine. Au contraire, je suis disposé à vous servir. Apprenez-moi le sujet de l'inquiétude & de l'effroi que je vois dans vos yeux; peut-être vous serai-je plus utile que vous ne pensez.

Quelque raison qu'eût le sofi de se défier de tout, il sentit naître en lui-même je ne sais quelle confiance qui dissipa toutes ses craintes; il conta au jeune homme tout ce qui s'étoit passé entre Haroun Alraschid & lui; & ensuite le jeune homme prenant la parole, lui dit: J'ai oui parler de cette affaire; je vous avouerai

franchement que je ne puis m'empêcher de vous blâmer : il ne faut point se jouer des rois. Ce ne sont à la vérité que des hommes ; mais dieu les a mis au-dessus des autres ; il veut qu'on les respecte sur la terre comme les plus parfaites images de sa divinité ; & les tromper, c'est un crime digne du plus grand châtiment. Je veux toutefois m'intéresser pour vous ; suivez-moi, je vais demander votre grâce au calife ; je suis persuadé que je l'obtiendrai.

A ce discours, le sofi se sentit tout rassuré ; il suivit le jeune homme, qui l'ayant conduit devant Haroun, dit à ce prince : Commandeur des croyans, je vous amène le sofi qui vous a trompé. Je l'ai tiré de l'asyle où il s'étoit caché, & je viens le livrer à votre justice ; punissez-le puisqu'il l'a mérité. Le sofi fut bien étonné d'entendre parler ainsi son conducteur. O ciel ! dit-il tout éperdu, que les apparences sont trompeuses ! qui ne se seroit pas fié à la physionomie d'un jeune homme si beau ? qui l'auroit cru capable d'une si noire trahison ?

Le calife étoit assis sur un sofa. Dès qu'il apperçut le sofi, il ne put retenir un transport de colère dont il se sentit agité. Ah, fourbe ! s'écria-t-il, méchant, qui par ta fuite t'es rendu coupable une seconde fois, tu mourras

dans les tourmens les plus horribles. Il prononça ces mots d'un ton furieux, & avec une si grande agitation de corps, que son sofa qui avoit un pié plus court que les autres, venant à se renverser, l'entraîna dans sa chûte. *Bon*, dit alors le jeune homme qui accompagnoit le sofi, *chaque chose tient de son origine*. Un officier s'empressant aussitôt à relever le calife, le prit si rudement par le bras, qu'il lui fit faire un cri. *Bon*, dit le même jeune homme qui avoit déjà parlé, *chaque chose tient de son origine*.

Haroun Alraschid s'étant relevé, se tourna vers trois de ses visirs qui étoient présens : Visirs, leur dit-il, que faut-il faire à ce sofi? Le premier visir répondit : Sire, il faut mettre en pièces cet imposteur, & l'accrocher à un ganche pour apprendre aux autres hommes à ne point mentir aux rois. En cet endroit, le jeune conducteur du sofi prit la parole, & dit : Ce visir a raison, *chaque chose tient de son origine*. Le second visir ne fut point de l'avis du premier. Je voudrois, dit-il, qu'on le fît bouillir tout vivant dans une chaudière, & ensuite qu'on le donnât à manger aux chiens. Le jeune homme entendant cela, dit : Ce visir a raison, *chaque chose tient de son origine*. Le calife consulta le troisième visir, qui fut d'un autre

sentiment. Sire, dit-il, il vaut mieux que votre majesté lui pardonne & le fasse mettre en liberté. *Fort bien*, dit encore le jeune homme, *chaque chose tient de son origine.*

O jeune homme, dit alors Haroun en regardant fixement le conducteur du sofi, pourquoi avez-vous si souvent répété ces paroles? mes trois visirs ont été d'un avis différent, & néanmoins après que chacun a parlé, vous avez dit : Ce visir a raison, chaque chose tient de son origine. Vous n'avez point dit cela sans mystère, expliquez-moi votre pensée. O roi, répondit le jeune homme, votre majesté est tombée, parce que le sofa sur quoi elle étoit assise, a un pié plus court que les autres, & comme il a été fait par un boiteux, j'ai dit aussitôt : Bon, chaque chose tient de son origine. L'officier qui vous a relevé & vous a pris si rudement par le bras, étant fils d'un renoueur, j'ai dit : Bon, chaque chose tient de son origine. Quand le premier visir a jugé qu'il falloit accrocher le sofi à un ganche, j'ai dit : Chaque chose tient de son origine, parce que ce visir est fils d'un boucher. J'ai répété les mêmes paroles quand le second a opiné autrement, car étant sorti d'un cuisinier, il ne pouvoit juger d'une manière plus conforme à sa race. Enfin, le troisième qui vous a conseillé de pardonner, est

d'une

d'une naissance noble, ce qui m'a fait dire que chaque chose tenoit de son origine.

Sire, poursuivit le jeune homme, après vous avoir donné cet éclaircissement, il faut que je vous en donne un autre. Apprenez que je suis le prophète Elie. Il y a si long-tems que vous souhaitez de me voir, que je n'ai pas voulu vous refuser cette satisfaction. Mais songez que par-là j'accomplis la promesse que le sofi a eu la témérité de vous faire. En achevant ces paroles, il disparut. Le calife ravi d'avoir vu Elie, pardonna au coupable & lui fit même une pension, afin que la nécessité ne l'obligeât plus d'user de fourberie pour subsister commodément.

J'ai rapporté cette histoire, seigneur, ajouta la sultane de Perse, pour vous persuader que vos visirs sont tous des gens d'une naissance basse. Ne me dites point que demandant la grâce du prince, ils font voir qu'ils sont formés d'un sang noble, de même que le troisième visir qui conseilloit au calife de Bagdad de pardonner au sofi. Le cas est bien différent. Le malheureux sofi n'avoit trompé Haroun que pour se procurer une vie aisée, & le tort qu'il lui faisoit étoit peu considérable; son crime n'étoit pas indigne de pardon; mais celui de Nourgehan fait horreur. S'il y a de

la générosité à pardonner des fautes quand l'impunité ne sauroit avoir de dangereuses suites, c'est une foiblesse de laisser impunis des crimes qui en présagent de plus grands. Si vos visirs vous parlent si fortement en faveur du prince, c'est qu'ils sont d'intelligence avec lui. Les perfides veulent favoriser ses détestables projets.

Hasikin voyant que la reine parloit avec emportement, lui promit de faire mourir Nourgehan le lendemain. Le jour suivant, le septième visir s'étant jeté au pié du trône, demanda la vie du prince, & raconta cette histoire :

HISTOIRE

Du roi Quoutbeddin & de la belle Ghulroukh.

UN roi de Syrie appelé Quoutbeddin, avoit un visir qui épousa une cachemirienne, dont il eut une fille d'une beauté ravissante. On la nomma Ghulroukh (1). Le roi en ayant oui parler, la voulut voir par curiosité, & il en fut si charmé, qu'il la fit élever avec soin dans son palais. A mesure qu'elle grandissoit, il

(1) C'est-à-dire; joue de rose.



Je suis content de toi, que l'on te donne une robbe d'honneur pour avoir si bien exécuté mes ordres.

Marillier inv. — Vinc.t Langlois jeune Sculp.

prenoit de l'amour dans ses yeux, & insensiblement, cet amour devint très-violent. Dès que ce prince étoit un moment éloigné d'elle, il soupiroit d'ennui. Enfin il ne pouvoit vivre sans Ghulroukh. Le père & la mère de cette charmante fille avoient aussi pour elle une tendresse extrême. Ils auroient fort souhaité de l'avoir auprès d'eux; mais la crainte de déplaire au roi les empêchoit de le prier d'y consentir.

Il arriva un jour que Quoutbeddin fit la débauche avec quelques-uns de ses béys; il s'enivra; & dans son ivresse, il apperçut la jeune Ghulroukh qui badinoit innocemment avec un page. A cette vue, saisi d'une fureur jalouse, il fit venir le bourreau: Va couper la tête à Ghulroukh, lui dit-il, & me l'apporte dans mon appartement.

L'exécuteur emmena cette innocente victime hors du palais pour la décoler. Il revint quelques heures après chargé d'une tête pâle & sanglante; & dans cet état, il se présenta devant le roi, qui lui dit: Remporte cette tête, je suis content de toi; que l'on te donne une robe d'honneur pour avoir si bien exécuté mes ordres.

Le lendemain matin, ce prince, quand son ivresse fut passée, demanda où étoit Ghulroukh. On lui répondit: Sire, la nuit dernière

vous avez ordonné au bourreau de lui trancher la tête. Il vous a obéi, & ensuite il l'a jetée avec le cadavre dans un fleuve. A cette réponse, le roi se mit à déchirer le colet de sa robe en poussant des cris & des hurlemens. Il se repentit d'avoir cédé au premier mouvement de sa colère, & il se retira dans un lieu écarté pour se livrer en liberté à sa douleur.

Le visir, père de Ghulroukh, alla le trouver. Le roi sentit redoubler son affliction en le voyant. Ah, visir, s'écria-t-il, qu'ai-je fait! votre fille, votre malheureuse fille!..... Il ne put achever, ses soupirs & ses larmes l'en empêchèrent. Le visir soupira aussi & répandit des pleurs, après quoi il se retira.

Quoutbeddin ne fit que gémir & s'affliger durant deux mois. Il passoit les nuits sans fermer la paupière, & disoit sans cesse : O mon dieu, faites-moi mourir; la vie m'est insupportable, puisque j'ai perdu ma chère Ghulroukh. Il abandonna le soin du gouvernement, & devint plus sec qu'un chardon du désert. Enfin il commençoit à perdre l'esprit, lorsque le père de Ghulroukh entrant dans le cabinet écarté où il étoit, lui dit : O roi du monde, jusqu'à quand serez-vous possédé d'un si funeste désespoir? Je suis père, & le tems m'a déjà consolé.

Ah, visir! répondit Quoutbeddin, que vous êtes peu sensible! pour moi, je ne puis recevoir aucune consolation. Ce même tems qui a dissipé votre douleur, ne sert qu'à irriter la mienne; il est inutile de me venir donner des conseils, je ne veux point les écouter. Gouvernez mes états à votre gré; choisissez-vous un autre maître, je ne prens plus de part à rien, je renonce à mon empire; je déteste la lumière, puisque Ghulroukh ne la partage point avec moi. O Ghulroukh! matière de ma vie, qu'êtes-vous devenue? je ne vous tiendrai plus sur mes genoux. Je n'aurai plus le plaisir d'admirer votre beauté qui n'avoit point d'égale, & qui seule pouvoit me charmer.

A ces mots, le roi se jeta par terre, & fit mille actions insensées. Sire, lui dit le visir, votre majesté est dans une situation bien déplorable. Si dieu touché de vos peines, vous rendoit ma fille, de quel œil la verriez-vous? lui pardonneriez-vous sa faute? O ciel! répondit Quoutbeddin, quelle seroit ma joie, s'il faisoit pour moi ce miracle! je jure que j'épouserois Ghulroukh, s'il la rendoit à ma tendresse. Hé bien, consolez vous, sire, répliqua le visir, vous la reverrez. En même-tems il éleva la voix, appela Ghulroukh, & aussitôt cette belle personne entra dans le cabinet revêtue

de ses plus riches habits & plus vermeille que la fleur dont elle portoit le nom.

D'abord que le roi l'apperçut, il s'évanouit, & l'excès de sa joie pensa lui ôter une vie qui avoit résisté à la plus violente affliction. Le visir courut querir de l'eau de rose ; il en frotta le visage de Quoutbeddin, qui reprit peu-à-peu ses esprits. Ce prince embrassa Ghulroukh avec transport. Il rafraîchit & désaltéra par sa vue, son foie que la privation de cet objet aimé avoit brûlé. Ensuite il demanda au visir par quelle heureuse adresse il avoit pu dérober Ghulroukh à l'injuste supplice auquel il l'avoit condamnée dans son ivresse.

Sire, répondit le visir, instruit du cruel ordre que vous aviez donné, je courus au bourreau ; je lui représentai que cet ordre vous étoit échappé dans le premier mouvement de votre colère, & que vous vous en repentiriez infailliblement dans la suite. Va, lui dis-je, dans les prisons de la ville, coupe la tête à quelque femme condamnée à perdre la vie, & tu la porteras au roi, qui dans l'état où il est, ne s'appercevra point de la tromperie. L'exécuteur a fait ce que je lui ai dit ; j'ai caché ma fille, vous l'avez cru morte ; & avant que de vous la rendre, j'ai voulu éprouver votre tendresse pour elle. Voilà ;

ſire, par quelle innocente ruſe j'ai ſervi votre amour.

Le roi Quoutbeddin loua la prudence de ſon viſir, le combla de bienfaits, épouſa ſolemnellement ſa fille, la fit couronner reine de Syrie, & vécut avec elle le reſte de ſes jours, toujours amoureux & content.

Après que le ſeptième viſir de l'empereur de Perſe eut raconté cette hiſtoire, il en fit l'application, & parla ſi bien en faveur de Nourgehan, que le roi Haſikin ſortit du conſeil ſans rien dire au bourreau. Le ſoir, la ſultane prit un air fier. Seigneur, dit-elle, je ne vous preſſerai plus de faire mourir le prince, je vois bien que vous mépriſez les conſeils d'une femme : ils ne ſont pas toutefois à rejeter. Craignez que je ne vous faſſe quelque jour le même reproche que le prophète Mouſa fit aux iſraëlites dans une conjoncture que je vais vous dire.

HISTOIRE

Du roi d'Aad.

AOUDGE-IBN-ANAQ, roi d'Aad, ayant appris que le prophète Mousa, à la tête de six cens mille israëlites, venoit lui prêcher le judaïsme, mit une armée en campagne. Le prophète fut étrangement surpris, lorsqu'appercevant les troupes du roi d'Aad, il vit qu'il auroit à combattre des hommes dont les enfans avoient plus de cent piés de haut. Son zèle se ralentit un peu. Avant que d'en venir aux voies de fait, il voulut tenter la voie de la négociation. Il envoya douze docteurs haranguer Aoudge & lui dire que c'étoit grand dommage que des hommes si bien faits ne connussent point dieu. Le compliment n'étoit pas difficile à retenir; néanmoins les docteurs ne laissèrent pas de l'oublier en abordant Aoudge qui se rognoit les ongles avec une hache épouvantable.

Ce monstrueux roi voyant les douze docteurs du prophète si effrayés, qu'ils ne pouvoient proférer une parole, se prit à rire d'une si grande force, que les échos en retentirent de cinquante lieues à la ronde, il les mit ensuite

dans le creux de ſa main gauche & les retournant comme des fourmis avec le petit doigt de ſa main droite : Si ces chétifs animaux-là parloient, dit-il, nous les donnerions à nos enfans pour ſe jouer. Il les mit dans ſa poche & marcha avec toutes ſes troupes pour combattre les iſraëlites. Quand il fut en leur préſence, il tira de ſa poche les douze docteurs qui ne furent pas plutôt à terre, qu'ils s'enfuirent bien vîte & ſans tourner la tête.

Les juifs épouvantés de l'énorme grandeur de leurs ennemis, abandonnèrent le prophète. Leurs femmes voulurent envain les raſſurer & les animer au combat. Les timides maris les entraînèrent dans leur fuite, en leur diſant : Fuyons, laiſſons faire le prophète, le ſeigneur n'a beſoin que de lui-même pour opérer un miracle.

Mouſa reſta donc ſeul, & ſeul marcha contre le peuple d'Aad. Le terrible Aoudge l'attendit ſans s'émouvoir, ou plutôt s'avança au-devant de lui ; puis le voyant à ſa portée, il lui lança une roche dont le prophète eût été écraſé, ſi dieu n'avoit envoyé un ange ſous la figure d'un oiſeau, qui d'un coup de bec fendit la roche en deux, de ſorte que le prophète n'en fut pas bleſſé. Alors Mouſa, pour atteindre au géant, par un effet prodigieux de la toute-

puissance, devint de soixante-dix coudées plus haut qu'il n'étoit naturellement. Il se lança en l'air de soixante-dix coudées, & de sa baguette qui avoit soixante-dix coudées, il toucha le genou d'Aoudge, qui en mourut subitement. Le peuple d'Aad prit aussitôt la fuite, & les israëlites revinrent offrir leurs services au prophète qui leur dit : Puisque vous êtes des lâches, qui n'avez pas eu le courage de suivre les généreux conseils de vos femmes, dieu vous fera errer dans les terres du Teyhyazousy pendant quarante ans.

Vous n'avez pas plus de fermeté que les israëlites, seigneur, continua la reine Canzade; vous me promettez tous les soirs que vous ferez mourir le prince, & tous les matins vous avez la foiblesse de vous rendre aux discours étudiés de vos ministres : vous êtes comme un roseau que les vents agitent, vous penchez tantôt d'un côté & tantôt d'un autre. Ne soyez plus irrésolu, seigneur, je vous ai suffisamment fait voir la nécessité où vous êtes d'immoler Nourgehan à votre sûreté. Montrez que vous êtes maître ; & désormais soyez sourd aux prières de vos visirs. Ne m'en dites pas davantage, madame, interrompit l'empereur, c'en est fait, demain Nourgehan périra.

Le jour suivant, Hasikin entra au conseil d'un

air furieux : Que l'on amène ici mon fils, dit-il au bourreau, & que sans plus différer on lui abatte la tête. O roi du monde ! s'écria le huitième visir, en venant se jeter au pié du trône, tous vos visirs, vos fidèles esclaves, vous conjurent de suspendre encore le supplice du prince jusqu'à ce que vous ayez entendu l'histoire du bracmane Padmanaba ; votre majesté pourra bien rentrer en elle-même, si elle l'écoute avec attention. Je consens que vous me la racontiez, répondit le roi, mais après cela, je ferai mourir mon fils.

HISTOIRE

Du brachmane Padmanaba & du jeune Fyquaï.

SIRE, reprit le huitième visir, il y avoit autrefois dans la ville de Damas un vendeur de fiquàa (1). Il avoit un fils de quinze à seize ans, qui se nommoit Hassan, & qui pouvoit passer pour un prodige. C'étoit un garçon à visage de lune, de taille de cyprès, d'une

---

(1) C'est une boisson composée d'orge, d'eau & de raisins de passe.

humeur enjouée & d'un esprit très-agréable. S'il chantoit, il ravissoit tout le monde par la douceur de sa voix, & s'il touchoit un luth, il étoit capable de ressusciter un mort. Ces talens n'étoient pas inutiles à son père, qui pour vendre en quelque façon le plaisir que donnoit son fils, vendoit fort cher son fiquàa. Le pot qui n'en valoit ailleurs qu'un manghir (1), se vendoit chez lui un aqtcha; mais il avoit beau renchérir cette boisson, comme on alloit dans sa boutique plus pour voir son fils que pour boire, la foule n'en étoit pas moins grande. L'on appeloit même sa maison : *Tcheschméy Aby Hhayat*; c'est-à dire, la fontaine de Jouvence, à cause du plaisir que les vieillards y prenoient.

Un jour que le jeune Fiquaï chantoit & jouoit du luth, au grand contentement de tous ceux qui se trouvoient dans la boutique, le fameux brachmane Padmanaba entra pour se rafraîchir. Il ne manqua pas d'admirer Hassan; & après l'avoir entretenu, il fut charmé de sa conversation. Il retourna dans la boutique non-seulement le lendemain, il quittoit même ses affaires pour y aller tous les jours, & au lieu que les autres ne donnoient qu'un aqtcha, il donnoit un sequin.

(1) Un manghir vaut un liard.

Il y avoit déjà long-tems que cela duroit, lorſque le jeune Fyquaï dit à ſon père : Il vient ici chaque jour un homme qui a l'air d'un grand perſonnage ; il prend tant de plaiſir à me parler, qu'il m'appelle à tous momens pour me faire quelque queſtion, & quand il ſort il me laiſſe un ſequin. Oh ! oh ! répondit le père, il y a du myſtère là-deſſous, les intentions de ce grand perſonnage ne ſont peut-être pas fort bonnes. Souvent ces philoſophes, malgré leur mine grave, ſont très-vicieux. Demain, lorſque tu le verras, dis-lui que je ſouhaite de le connoître, fais-le monter dans ma chambre, je veux l'étudier ; j'ai de l'expérience, je démêlerai au travers de tous ſes diſcours, s'il eſt auſſi ſage qu'il affecte de le paroître.

Dès le lendemain, Haſſan fit ce que ſon père déſiroit : il engagea Padmanaba à monter dans ſa chambre où l'on avoit préparé une collation magnifique. Le vendeur de ſiquàa fit tous les honneurs imaginables au bracmane, qui les reçut d'un air ſi poli, & qui montra tant de ſageſſe dans ſon entretien, que l'on ne douta plus qu'il ne fût un homme très-vertueux. Après la collation, le père du jeune Haſſan lui demanda de quel pays il étoit, où il logeoit ; & ſitôt qu'il eut appris qu'il étoit

étranger, il lui dit : Si vous voulez demeurer avec nous, je vous donnerai un logement dans ma maison. J'accepte l'offre que vous me faites, répondit Padmanaba, parce que c'est un paradis en ce monde que de loger avec de bons amis.

Le brachmane établit donc sa demeure chez le vendeur de fiquàa. Il lui fit des présens considérables, & conçut enfin pour Hassan une si forte amitié, qu'il lui dit un jour : O mon fils ! il faut que je vous ouvre mon cœur ; je vous trouve l'esprit propre aux sciences secrètes : il est vrai que votre humeur est un peu trop enjouée ; mais je suis persuadé que vous changerez, & que vous aurez dans la suite toute la gravité ou plutôt toute la mélancolie qui convient aux sages, aux mystères desquels je veux vous initier. J'ai dessein de faire votre fortune, & si vous voulez m'accompagner hors de la ville, je vous ferai voir dès aujourd'hui les trésors dont je prétens vous mettre en possession. Seigneur, lui répondit Hassan, vous savez que je dépens d'un père ; je ne puis sans sa permission aller avec vous. Le brachmane en parla au père, qui persuadé de la sagesse du philosophe, lui permit d'emmener son fils où il lui plairoit.

Padmanaba sortit de la ville de Damas avec

Haſſan ; ils marchèrent vers une maſure, où étant arrivés, ils trouvèrent un puits rempli d'eau juſqu'aux bords. Remarquez bien ce puits, dit le brachmane, les richeſſes que je vous deſtine ſont là-dedans. Tant pis, répondit le jeune homme en ſouriant. Hé comment les pourrai-je tirer de cet abîme ? O mon fils ! reprit Padmanaba, je ne ſuis point étonné que cela vous ſemble difficile, tous les hommes n'ont pas le privilège que j'ai ; il n'y a que ceux que dieu veut faire participans des merveilles de ſa toute-puiſſance, qui aient le pouvoir de renverſer les élémens & de troubler l'ordre de la nature.

En même-tems il écrivit ſur un papier quelques lettres en langage hanſcrit, qui eſt la langue des mages des Indes, de Siam & de la Chine. Il ne fit enſuite que jeter le papier dans le puits, & tout auſſitôt l'eau s'abaiſſa & ſe retira, de ſorte que l'on n'en vit plus. Ils entrèrent tous deux dans le puits où parut un eſcalier par où ils deſcendirent juſqu'au fond. Ils trouvèrent une porte de cuivre rouge fermée d'un gros cadenas d'acier. Le brachmane écrivit une oraiſon & la fit toucher au cadenas qui s'ouvrit à l'inſtant. Ils pouſsèrent la porte & entrèrent dans une cave où ils apperçurent un éthiopien des plus noirs. Il étoit debout, & avoit une main poſée

ſur une grande pierre de marbre blanc. Si nous nous approchons de lui, dit le jeune Fyquaï, il nous jetera cette pierre à la tête. En effet, dès que l'éthiopien vit qu'ils s'avançoient, il leva de terre ſa pierre énorme, comme pour la leur jeter; Padmanaba récita vîte une courte oraiſon, & ſouffla; & l'éthiopien ne pouvant réſiſter à la force des paroles & du ſouffle, tomba à la renverſe.

Ils traversèrent la cave ſans obſtacle, & paſsèrent dans une cour d'une vaſte étendue, au milieu de laquelle étoit un dôme de criſtal dont l'entrée étoit défendue par deux dragons placés vis-à-vis l'un de l'autre, & dont les gueules ouvertes vomiſſoient des tourbillons de feu. Haſſan en fut épouvanté. N'allons pas plus avant, s'écria-t-il, ces horribles dragons nous brûleroient. Ne craignez rien, mon fils, dit le brachmane; ayez plus de confiance en moi & ſoyez plus hardi. La ſuprême ſageſſe où je veux vous faire parvenir, demande de la fermeté; ces monſtres qui vous effrayent, vont diſparoître à ma voix. J'ai le pouvoir de commander aux démons & de diſſiper tous les enchantemens. En diſant cela, il ne fit que prononcer quelques mots cabaliſtiques, & les dragons ſe retirèrent dans deux trous. Alors la porte du dôme s'ouvrit d'elle-même tout-à-coup.

à-coup. Padmanaba & le jeune Fyquaï entrèrent, & les yeux de celui-ci furent agréablement ſurpris d'appercevoir dans une autre cour un nouveau dôme tout de rubis, au haut duquel étoit une eſcarboucle de ſix piés de diamètre, qui par la grande lumière qu'elle répandoit par-tout, ſervoit de ſoleil à ce lieu ſouterrain.

Ce dôme n'étoit pas comme le premier, gardé par d'effroyables monſtres. Au contraire, ſix charmantes ſtatues faites chacune d'un ſeul diamant paroiſſoient à l'entrée, & repréſentoient ſix belles femmes qui jouoient du tambour de baſque. La porte compoſée d'une ſeule émeraude, étoit ouverte & laiſſoit voir un ſallon magnifique. Haſſan ne pouvoit ſe laſſer de conſidérer tout ce qui s'offroit à ſa vue.

Après qu'il eut bien examiné les ſtatues & le dôme par dehors, Padmanaba le fit entrer dans le ſallon dont le plancher étoit d'or maſſif, & le plafond de porphyre tout parſemé de perles. Là, mille différentes choſes toutes plus curieuſes les unes que les autres, occupèrent les avides regards du jeune homme. Le philoſophe le fit paſſer enſuite dans une grande chambre quarrée; il y avoit dans un coin un gros monceau d'or; dans un autre, un monceau de rubis d'une extrême beauté; dans le

troisième, un pot d'argent ; & dans le quatrième, un monceau de terre noire.

Au milieu de la chambre s'élevoit un trône superbe, & il y avoit dessus un cercueil d'argent dans lequel reposoit un prince qui avoit sur la tête une couronne d'or enrichie de grosses perles. On voyoit au-devant du cercueil une large plaque d'or sur laquelle on lisoit ces paroles écrites en caractères hieroglyfiques cabalistiques, dont se servoient les anciens prêtres égyptiens : *Les hommes dorment tant qu'ils vivent. Ils ne se réveillent qu'à l'heure de leur mort. Que m'importe à présent d'avoir possédé un grand empire avec tous les trésors qui sont ici ; il n'y a rien qui dure si peu que la prospérité, & toute la puissance humaine n'est que foiblesse. O mortel insensé, tandis que tu es dans le berceau branlant de ta vie, ne te glorifie point de ta fortune, souviens-toi du tems que florissoient les Pharaons. Ils ne sont plus, & bientôt tu cesseras d'être aussi-bien qu'eux.*

Quel prince est dans ce cercueil, dit Hassan ? C'est un de vos anciens rois d'Egypte, répondit le brachmane ; c'est lui qui a fait creuser ce souterrain & bâtir ce riche dôme de rubis. Ce que vous m'apprenez me surprend, reprit le jeune homme. Et par quel bisarrerie ce roi a-t-il fait construire sous terre un ouvrage qui semble

avoir épuisé toutes les richesses du monde? Tous les autres monarques qui veulent laisser à la postérité des monumens de leur grandeur, les étalent au lieu de les cacher aux yeux des hommes. Vous avez raison, répliqua le brachmane, mais ce roi étoit un grand cabaliste; il se déroboit souvent à toute sa cour pour venir dans ce lieu faire des découvertes dans la nature. Il possédoit plusieurs secrets, & entr'autres celui de la pierre philosophale, comme on le peut voir par toutes ces richesses qui sont ici, & qui ont été produites par ce monceau de terre noire que vous appercevez dans ce coin. Seroit-il possible, s'écria le jeune Fyquaï, que cette terre noire eût fait tout cela? N'en doutez nullement, répondit le brachmane, & pour vous le prouver, je vais vous citer deux vers turcs qui renferment tout le secret de la pierre philosophale. Les voici :

Wirghil Arous gharby Schahzadey Khitaya
Bir Tifl ola boulardan sultan Khob rouyan.

C'est-à-dire, à la lettre : Donne à l'épousée d'occident le fils du roi d'orient; un enfant naîtra d'eux, qui sera le sultan des beaux visages. Je vais vous en dire le sens mystique : Fais corrompre par l'humide la terre sèche adamique qui vient d'orient; de cette corrup-

tion, s'engendrera le mercure philosophique, qui est tout-puissant dans la nature, & qui engendrera le soleil & la lune, c'est-à-dire, l'or & l'argent; & lorsqu'il montera sur son trône, il changera les cailloux en diamans & autres pierres précieuses. Le pot d'argent qui est dans un coin de cette chambre, contenoit l'eau, c'est-à-dire, l'humide dont on s'est servi pour corrompre la terre sèche & la mettre en l'état où elle est. Si vous preniez de ce monceau une poignée seulement, vous pourriez transmuer en argent ou en or, si vous vouliez, tous les métaux qui sont en Egypte & toutes les pierres des maisons, en diamans & en rubis.

Il faut avouer, dit Hassan, que voilà une merveilleuse terre; je ne m'étonne plus de voir ici tant de richesses. Elle est encore plus admirable que je ne vous le dis, répliqua le brachmane; elle guérit de toutes sortes de maladies: qu'un malade exténué & tout prêt à rendre l'ame, en avale un seul grain, il va sentir tout-à-coup revenir ses forces, & il se levera sur le champ plein de vigueur & de santé. Elle a encore une vertu que je préfère à toutes les autres. Quiconque se frotte les yeux de son suc, voit les esprits de l'air & les génies, & a le pouvoir de leur commander.

Après tout ce que je viens de vous dire,

mon fils, continua-t-il, jugez des trésors qui vous sont réservés. Ils sont sans doute inestimables, dit le jeune homme; mais en attendant que vous me les fassiez posséder, ne puis-je pas en emporter une partie, afin de faire voir à mon père combien nous sommes heureux d'avoir un ami tel que vous? Oui, vous le pouvez, repartit Padmanaba, prenez tout ce que vous voudrez. Hassan profitant de l'occasion, se chargea d'or & de rubis, & suivit le brachmane, qui sortit de la chambre où étoit le roi d'Egypte.

Ils traversèrent le beau sallon, les deux cours, la cave, où ils trouvèrent l'éthiopien encore renversé; ils tirèrent la porte de cuivre rouge après eux, & le cadenas d'acier à l'instant même se ferma tout seul. Ils montèrent ensuite par l'escalier; & le puits, dès qu'ils furent dehors, se remplit d'eau & parut comme auparavant.

Le brachmane remarquant que le jeune homme étoit étonné de voir l'eau revenue tout-à-coup, lui dit: D'où naît cette surprise que vous faites paroître? N'avez-vous jamais oui parler de talismans? Non, répondit le jeune Fyquaï, & vous me ferez plaisir de m'apprendre ce que c'est. Je ne me contenterai pas de vous le dire, reprit Padmanaba; je vous enseignerai même quelque jour à en composer. Cependant je vais vous expliquer ce que vous souhaitez de savoir.

Il y a deux sortes de talismans, le cabalistique & l'astrologique. Le premier qui est de la plus sublime espèce, produit ses effets merveilleux par le moyen des lettres, des paroles & des oraisons; & le second découvre les siens par le rapport que les planètes ont avec les métaux. C'est de la première sorte de talismans dont je me sers; elle m'a été révélée en songe par le grand-dieu Wistnou, chef de tous les pagodes du monde.

Sachez, mon fils, poursuivit-il, que les lettres ont rapport aux anges; qu'il n'y a point de lettre qui ne soit gouvernée par un ange, & si vous me demandez ce que c'est qu'un ange, je vous dirai que c'est un rayon ou une émanation des vertus de la toute-puissance & des attributs de dieu. Les anges qui résident dans le monde intelligible, commandent à ceux qui habitent le monde céleste, & ces derniers, à ceux du monde sublunaire. Les lettres forment les mots, les mots composent les oraisons, & ce ne sont que les anges représentés par les lettres & assemblés dans les oraisons écrites ou proférées, qui font ces prodiges qui étonnent les hommes ordinaires.

Tandis que Padmanaba parloit ainsi au jeune homme, ils s'en retournoient tous deux vers la ville. Ils arrivèrent chez le vendeur de syquàa,

qui fut charmé lorſque ſon fils lui montra l'or & les pierreries dont il étoit chargé. Ils ceſsèrent de vendre du ſyquàa, & commencèrent à vivre dans l'abondance & dans les plaiſirs.

Or, Haſſan avoit une belle-mère d'une húmeur avare & ambitieuſe. Quoiqu'il eût apporté des rubis pour des ſommes immenſes, elle craignit de manquer d'argent, & elle lui dit un jour : O mon fils, ſi nous continuons de vivre comme nous vivons, nous ſerons bientôt ruinés. N'ayez point d'inquiétude là-deſſus, ma mère, lui répondit-il, la ſource de nos biens n'eſt pas tarie. Si vous aviez vu tous les tréſors que le généreux Padmanaba me deſtine, vous n'auriez point cette crainte vaine. La première fois qu'il me menera au puits, je vous apporterai une pincée de terre noire qui vous mettra l'eſprit en repos pour long-tems. Charge-toi plutôt d'or & de rubis, reprit la belle-mère, j'aime mieux cela que toutes les terres du monde. Mais Haſſan, ajouta-t-elle, il m'eſt venu une penſée; puiſque Padmanaba veut te donner tous ces tréſors, que ne t'apprend-il toutes les oraiſons néceſſaires pour deſcendre dans l'endroit où ils ſont ? S'il alloit à mourir ſubitement, voilà toutes nos eſpérances évanouies. D'ailleurs, nous ne ſavons pas s'il ne s'ennuiera point de vivre avec nous. Peut-être eſt-il ſur le point

de nous quitter & d'aller faire part à quelqu'autre de ces richesses. Pour moi, mon enfant, je suis d'avis que tu presses Padmanaba de t'apprendre les oraisons, & quand tu les sauras, nous le tuerons, afin qu'il ne découvre à nulle autre personne le mystère du puits.

Le jeune Fyquaï fut effrayé de ce discours: O ma mère! s'écria-t-il, qu'osez-vous proposer? pouvez-vous former un si noir attentat? Le brachmane nous aime, il nous accable de bienfaits; il me promet des trésors capables d'assouvir l'avarice des plus grands monarques de la terre; & pour prix de toutes ses bontés, vous voulez lui ôter la vie! Non, quand je devrois retomber dans mon premier état & vendre du fyquàa toute ma vie, je ne puis contribuer à la mort d'un homme à qui j'ai tant d'obligation. Vous avez de fort beaux sentimens, mon fils, répliqua la belle-mère; mais il ne faut consulter que nos seuls intérêts. La fortune nous présente une occasion de nous enrichir pour jamais, ne la laissons point échapper. Votre père, qui a plus d'expérience que vous, applaudit à mon dessein, & vous devez aussi l'approuver. Hassan continua de témoigner beaucoup de répugnance à entrer dans cette cruelle résolution; néanmoins comme il étoit jeune & facile, sa belle-mère lui représenta

tant de choſes, qu'il fut aſſez foible pour ſe rendre. Hé bien! dit-il, je vais trouver Padmanaba & l'engager à m'apprendre les oraiſons. Effectivement, il alla ſur le champ le chercher, & il le preſſa tellement de lui enſeigner tout ce qu'il falloit faire pour deſcendre dans le ſouterrain, que le brachmane qui avoit une extrême tendreſſe pour cet enfant, ne put s'en défendre. Il écrivit chaque oraiſon ſur un papier, en marquant préciſément l'endroit où il la falloit prononcer avec toutes les autres circonſtances cabaliſtiques, & puis il les donna au jeune homme.

Auſſitôt que celui-ci ſut les oraiſons, il en avertit ſon père & ſa belle-mère, qui prirent jour pour aller tous trois viſiter les tréſors. A notre retour, dit la belle-mère, nous tuerons Padmanaba. Le jour venu, ils ſortirent de leur maiſon ſans dire au brachmane où ils alloient. Ils marchèrent vers la maſure. Dès qu'ils y furent arrivés, Haſſan tira de ſa poche le papier où étoit écrite la première oraiſon; il ne l'eut pas jetée dans le puits, que l'eau diſparut. Ils deſcendirent par l'eſcalier juſqu'à la porte de cuivre rouge. Le jeune homme fit toucher une autre oraiſon au cadenas d'acier qui s'ouvrit, & ils pouſsèrent la porte. L'éthiopien qui parut debout & prêt à jeter ſa pierre de marbre

blanc, causa quelqu'effroi au vendeur de syquàa & à sa femme; mais Hassan récita vîte la troisième oraison & souffla, & l'éthiopien tomba par terre. Enfin ils traversent la cave, pénètrent dans la cour où est le dôme de cristal, le jeune homme oblige les dragons à se retirer dans leurs trous. Ils s'avancent ensuite dans la seconde cour; ils passent par le sallon, & entrent dans la chambre où sont les rubis, l'or, le pot d'argent & la terre noire. La belle-mère fit peu d'attention au cercueil du roi d'Egypte, & ne s'amusa point à lire l'inscription morale qui étoit sur la plaque d'or. Elle ne daigna pas non plus regarder le monceau de terre noire dont son beau-fils lui avoit dit tant de bien. Elle se jeta avidement sur les rubis, & en prit une si grande quantité, qu'à peine pouvoit-elle marcher. Son mari se chargea d'or, & Hassan se contenta de mettre dans ses poches deux poignées de terre noire, résolu d'en faire l'essai à son retour.

Ils sortirent après cela tous trois de la chambre du roi d'Egypte. Accablés sous le poids des richesses qu'ils emportoient, ils traversoient gaiement la première cour, lorsqu'ils virent paroître trois épouvantables monstres qui venoient droit à eux. Le vendeur de syquàa & sa femme, saisis d'une mortelle crainte, se tour-

nèrent vers Haſſan, qui n'ayant pas d'oraiſon pour chaſſer ces monſtres, ne fut pas moins effrayé qu'eux. Ah! belle-mère injuſte & méchante, s'écria-t il, vous êtes cauſe que nous allons périr. Padmanaba ſans doute a ſu que nous ſommes venus ici; peut-être même a-t-il découvert par ſa ſcience, que nous avons conſpiré ſa mort; & pour nous punir de notre ingratitude, il nous envoie ces monſtres pour nous dévorer. A peine eut-il achevé ces paroles, qu'ils entendirent en l'air la voix du brachmane qui leur dit: Vous êtes tous trois des miſérables indignes de mon amitié; vous m'auriez ôté la vie, ſi le grand dieu Wiſtnou ne m'eût pas averti de votre mauvaiſe intention. Vous allez éprouver mon juſte reſſentiment, vous, femme, pour avoir conçu le deſſein de m'aſſaſſiner; & vous autres, pour avoir été capables de ſuivre le conſeil d'une femme dont vous auriez dû déteſter la méchanceté. A ces mots, la voix ceſſa de ſe faire entendre, & les trois monſtres mirent en pièces le malheureux Haſſan, ſon père & ſa coupable belle-mère.

Cette hiſtoire vous apprend, ſire, ajouta le huitième viſir, que vous ne devez point écouter la reine qui vous porte à faire mourir Nourgehan, parce que s'il n'eſt pas criminel, le ciel vous punira comme complice du deſſein de la

ſultane, de même que Padmanaba punit Haſſan & ſon père, quoiqu'ils n'euſſent fait qu'acquieſcer au ſentiment de la belle-mère. L'empereur fut touché du récit de cette hiſtoire & dit : Mon fils ne mourra point que je n'aie des preuves évidentes de ſon crime.

Hafikin alla prendre le plaiſir de la chaſſe, & le ſoir à ſon retour, la ſultane lui dit : Vous avez donc encore pardonné à Nourgehan? Madame, répondit le roi, avant que de le faire mourir, je veux être aſſuré qu'il mérite la mort. Hé, ſeigneur, reprit la princeſſe, ſi vous ne voulez point ajouter foi à mes paroles, ſi mon témoignage vous eſt ſuſpect, croyez-en le ſilence de votre fils & la fuite de ſon précepteur. Pourquoi Aboumaſchar s'eſt-il retiré de la cour? Il a ſans doute découvert la paſſion & le mauvais caractère du prince, & il a craint qu'on ne lui reprochât de l'avoir mal élevé. Quelle autre preuve pouvez-vous avoir d'un attentat commis en ſecret? Quand il n'y a pas de témoins qui dépoſent contre un criminel, doit-il pour cela échapper à la rigueur de la juſtice? Non, ſeigneur, au défaut des témoins il faut le condamner ſur des indices & même ſur des ſoupçons. Les préjugés alors tiennent lieu de preuves. C'eſt ce que je vais vous perſuader ſi vous me permettez de vous raconter

l'histoire du ſultan Aqſchid. Je ſuis prêt à vous écouter, madame, dit le roi; en même-tems elle la conta de cette manière :

HISTOIRE

Du ſultan Aqſchid.

AQSCHID, ſultan d'Egypte, ſe voyant parvenu à une extrême vieilleſſe, & ſentant approcher le dernier jour de ſa vie, aſſembla ſes trois fils & leur dit : Mes enfans, je paroîtrai bientôt avec mes œuvres devant le tribunal de dieu ; mais avant que l'ange de la mort vienne mettre la tête ſur mon chevet, je vous ordonne de faire mes funérailles. Je veux voir de quelle manière vous vous en acquitterez quand j'aurai ceſſé de vivre. Contentez ma curioſité ; allez tout-à-l'heure commander de ma part à tous mes viſirs, qu'ils envoient en diligence avertir tous les cans & les rois mes voiſins, ou mes tributaires, de ſe trouver à cette cérémonie. Enfin, que rien n'y manque, & qu'elle ſe faſſe avec la même pompe que ſi je n'étois plus au monde. Les trois princes à ce diſcours, ſe prirent à pleurer & ſe diſposèrent toutefois à obéir au roi leur père.

Les visirs ne manquèrent pas de donner tous les ordres nécessaires pour cette triste fête dont le jour fut arrêté. Les béys firent tous les préparatifs que l'on attendoit d'eux; de sorte que tout étoit prêt lorsque ce jour arriva. Le palais fut tendu de deuil. On rangea en bataille dans la place tous les soldats de la garde qui étoient au nombre de cinquante mille hommes; & on leur distribua la paie dans des bourses d'or. Puis tous les béys entrèrent dans la chambre du sultan qui étoit couché sur son lit, ils le prirent & le portèrent sur le trône devant lequel quatre visirs posèrent un cercueil sous un dais magnifique & soutenu en l'air par quatre princes fils de rois. D'abord, six béys commencèrent à répandre par-tout des poignées de terre prise dans le palais & entremêlée d'une infinité de petits morceaux de taffetas de toutes sortes de couleurs. Ensuite les trois fils du sultan vinrent parer le cercueil d'une prodigieuse quantité de pierreries, & mirent dessus la couronne d'Aqschid enrichie de gros diamans qui éblouissoient.

Après cela, quatre grands cans, c'est-à-dire, quatre princes souverains tartares, prirent chacun un pié du cercueil, & l'appuyèrent sur leurs bras. Les chécs ou docteurs & les derviches marchoient au-devant du cercueil en

chantant des pseaumes Les zahides ou solitaires les suivoient, & l'un d'entre ceux-çi monté sur un chameau femelle sellé, portoit l'alcoran avec beaucoup de respect. Les princes, enfans de rois, les grands cans & leurs fils marchoient à côté du cercueil, & immédiatement après, deux cens joueurs de tambours de basque qui frappant sur leurs tambours d'une manière pitoyable, chantoient des vers à la gloire du roi; puis interrompant tout-à-coup leurs chants, ils crioient tous ensemble à gorge déployée: O destin cruel! ô malheureux jour! le roi le plus juste des rois, le conquérant des empires, l'exterminateur des ennemis, & le nourricier des amis, est mort. Après ce cri, ils jetoient à pleines mains sur le cercueil des amandes teintes en noir.

Ensuite de ces joueurs de tambours paroissoient cinquante visirs avec de longues robes de deuil noires & bleues, & derrière eux venoient les béys qui avoient tous à la main des arcs rompus. Ils étoient suivis de dix mille chevaux à selle & bride d'or qui avoient tous la queue coupée, & que menoient en lesse dix mille esclaves noirs tous revêtus de sacs bleus. On voyoit enfin toutes les filles du sérail, le visage barbouillé de noir & de bleu, & les cheveux épars, terminer la marche du convoi en

faisant des cris & des hurlemens épouvantables.

A ce spectacle, le vieil Aqschid poussa un profond soupir & s'écria : J'ai vu mes obsèques avant ma mort ! Il ordonna ensuite qu'on l'aidât à descendre du trône, & lorsqu'il en fut descendu, il ramassa une poignée de cette terre que les béys avoient répandue, & il s'en frotta la tête & la barbe en disant : Que la terre soit sur un homme comme moi, qui pendant un si long règne n'ai rien fait dont la postérité puisse conserver le souvenir. Puis il se tourna vers ses visirs : Je veux, leur dit-il, faire des fondations. Ecrivez. Le grand-visir se disposa à écrire, & le sultan lui dicta les paroles suivantes : Premièrement, je laisse un million deux cent vingt mille aspres (1) pour faire bâtir un hôpital pour les musulmans affligés de la grosse galle. Secondement, je donne la même somme pour fonder un collège où l'on apprenne à tirer de l'arc & à jouer au mail. Troisième fondation, j'ordonne que l'on établisse un nouveau caravansérail rempli de femmes noires pour le service des voyageurs blancs, & pour cet effet, je veux que l'on prenne chaque jour dans mon trésor cinq cens dinares (2). En quatrième & dernier

(1) Ou un aqtscha, c'est-à-dire, un sol.

(2) Dinare, est un ducat d'or de sept francs.

dernier lieu, je commande que l'on faſſe des bains pour ſervir de retraite aux femmes répudiées, juſqu'à ce qu'elles aient trouvé des hullas ou licitateurs; & pour cela je laiſſe neuf cens mille aſpres.

Quand le roi eut fait ces pieuſes & charitables fondations, il ſe fit apporter & lire les cahiers de l'alcoran; il donna mille dinares au lecteur, cinq cens à chaque zahide & derviche, & les aveugles & les boiteux en eurent chacun cent. On préſenta enſuite le feſtin mortuaire. On ſervit les viandes dans des vaſes d'or, & l'on diſoit à tous ceux à qui ils étoient offerts : Le vaſe eſt auſſi pour vous, il vous eſt permis de l'emporter. Après le banquet, Aqſchid mit en liberté toutes les filles eſclaves qui ſe trouvèrent en ſon palais.

Telle fut la cérémonie que fit faire ce ſultan, & qu'il fallut recommencer le lendemain; car il tomba malade le même jour. Il ſe coucha, & ſentant approcher ſon dernier moment, il appela les trois princes ſes enfans : O mes fils! leur dit il, j'ai caché dans le coin de mon cabinet, en entrant à main gauche, une boëte où il y a les plus belles pierreries du monde, je vous ordonne de les partager également entre vous lorſque je ſerai mort, & que vous aurez rendu à mon tombeau les ſoins que vous lui devez.

Le roi mourut; mais le plus jeune de ses fils impatient de voir la boëte dont il avoit entendu parler, alla seul dans le cabinet, la trouva, & fut tellement charmé de la beauté des pierreries, qu'il résolut de les garder & de soutenir qu'il ne les avoit pas prises. Cependant, les deux autres princes après les funérailles d'Aqschid, touchés de la même curiosité que leur frère, coururent au cabinet. Ils ne se contentèrent pas de visiter le coin en entrant à main gauche, ils cherchèrent par-tout, & ils étoient fort surpris de voir leurs recherches vaines, quand le troisième prince arriva : Hé bien, mes frères, leur dit-il, les pierreries sont-elles belles? Vous le savez mieux que nous, répondit l'aîné, je suis fort trompé si vous ne les avez pas dérobées. Ah vraiment, reprit le plus jeune prince, vous me faites un plaisant conte; vous les avez enlevées vous-même, & vous venez m'accuser. Ecoutez, mes frères, interrompit le second prince, il faut absolument que l'un de nous trois les ait volées, parce que nulle autre personne que nous n'a la liberté d'entrer dans ce cabinet. Si vous voulez m'en croire, nous envoyerons chercher le cadi, qui passe pour l'homme du grand Caire le plus fin & le plus pénétrant, il nous interrogera & découvrira peut-être le voleur. Les deux autres

princes y consentirent ; ils firent venir le cadi qui leur dit après avoir entendu de quoi il s'agissoit : Messeigneurs mes princes, avant que je dise lequel de vous trois a pris les pierreries, je vous supplie d'écouter avec attention l'histoire que je vais vous raconter.

Il y avoit autrefois un jeune homme qui aimoit passionnément une jeune fille dont il étoit aimé. Ils souhaitoient tous deux qu'un heureux mariage les unît ; mais les parens de la fille avoient d'autres vues sur elle ; ils l'accordèrent à un autre homme, & ils étoient prêts à la lui livrer, lorsqu'elle rencontra celui qu'elle chérissoit : Vous ne savez pas ce qui se passe, lui dit-elle en pleurant ; ma famille me donne à un homme que je n'ai jamais vu ; il faut que je renonce à la douce espérance d'être à vous, quelle dure nécessité ! Ah ! ma reine, s'écria l'amant déséspéré, ma sultane, que m'apprenez-vous ? Est-il bien possible que l'on vous enlève à mes vœux ? O ciel ! que vais-je devenir ? En achevant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux. Ils commencèrent à se plaindre de leur malheur, ils s'attendrissoient l'un & l'autre ; mais tandis que l'amant ne songeoit qu'à s'affliger, l'amante avoit la bonté de songer à soulager son affliction. Modérez cette vive douleur, lui dit-elle, je vous promets que la première

nuit de mes noces, avant que je couche avec mon mari, je vous irai trouver chez vous. Cette promesse consola un peu l'amant qui attendit cette nuit avec beaucoup d'impatience.

Cependant les parens de la fille faisoient les préparatifs des noces; & enfin ils la marièrent avec l'homme qu'ils lui avoient destiné. Il étoit nuit, & déjà les époux retirés dans la chambre nuptiale, se disposoient à se coucher, lorsque le mari s'apperçut que sa femme pleuroit amèrement. Qu'avez-vous, madame, lui dit-il, quelle est la cause de vos larmes? Si vous aviez de la répugnance à vous donner à moi, que ne me l'avez-vous déclaré plutôt? je ne vous aurois point épousée par force. La dame lui répondit qu'elle n'avoit nulle aversion pour lui. Si cela est, madame, reprit-il, pourquoi donc vous affliger? dites-le-moi, je vous en conjure. Enfin il la pressa si fort, qu'elle lui avoua qu'elle avoit un amant; mais que l'amour qu'elle avoit pour lui étoit moins le sujet de son chagrin & de ses pleurs, que l'impossibilité où elle se trouvoit de tenir la parole qu'elle lui avoit donnée.

Le mari étoit un homme de bon esprit & d'une humeur fort agréable. Il admira la simplicité de sa femme, & lui dit : Madame, je vous fais si bon gré de votre franchise, qu'au lieu de vous reprocher d'avoir fait cette pro-

messe indiscrète, je veux vous permettre de l'accomplir. Quoi, seigneur! interrompit-elle, fort surprise, vous pourriez consentir que j'allasse chercher mon amant? Oui, j'y consens, repartit le mari, à condition que vous serez revenue ici avant le jour, & que vous promettrez que jamais vous ne ferez de pareilles promesses à personne. Comme vous êtes femme de parole, j'en serai quitte à bon marché. Elle lui jura que s'il étoit assez complaisant pour lui passer cette sortie, elle lui seroit toujours fidèle, & que ce seroit la dernière fois qu'elle parleroit à son amant. Sur la foi de ce serment, le mari alla lui-même sans bruit ouvrir la porte de la rue, ne voulant pas qu'aucun domestique sût cette aventure, & la dame sortit avec ses habits de noces couverts d'une assez grande quantité de perles & de diamans.

A peine eut-elle fait vingt pas, qu'elle rencontra un voleur, qui voyant briller au clair de la lune les pierreries dont elle étoit parée, s'écria tout transporté de joie : Ah, quel bonheur! ô fortune, que ne te dois-je point, de m'offrir en un moment de quoi m'enrichir! A ces mots, il s'approche de la femme, l'arrête & se prépare à la dépouiller; mais venant à l'envisager tout-à-coup, elle lui parut si belle, qu'il en demeura tout interdit : Que vois-je!

dit-il, ce n'est point une illusion qui me séduit; ô ciel! peut-on trouver à la fois tant de richesses & de beauté? Quels trésors! quels charmes! je ne sais par où commencer. Mais, madame, ajouta-t-il, faut-il que je me fie au rapport de mes yeux enchantés? Par quel caprice du destin une dame si charmante & si richement habillée, marche-t-elle seule & à ces heures dans la rue? La femme lui conta la chose ingénûment; le voleur l'écouta avec surprise: Hé quoi! madame, lui dit-il, votre mari a eu pour vous cette complaisance, & pour essuyer vos pleurs, il a bien voulu céder à un autre la plus délicieuse de ses nuits. Oui, seigneur, répondit-elle. En vérité, madame, répliqua le voleur, le trait est singulier. J'en suis charmé; & comme j'aime à faire aussi des actions singulières, je ne veux toucher ni à vos pierreries ni à votre honneur; je vous laisse continuer votre chemin: je veux être un aussi extraordinaire voleur que votre mari est un mari extraordinaire. Allez trouver votre heureux amant; mais je vais vous conduire & vous escorter, car vous pourriez rencontrer quelque voleur moins extraordinaire que moi. A ces mots, il la prit par la main & l'accompagna jusqu'à la maison de l'amant; puis il lui dit adieu & se retira.

Elle frappe à la porte. On lui ouvre. Elle monte à la chambre de l'amant ; il est fort étonné de la voir. O mon cher seigneur, lui dit-elle, je viens tenir la parole que je vous ai donnée, j'ai été mariée aujourd'hui. Et comment, s'écrie le jeune homme, avez-vous pu vous dérober à l'impatiente ardeur d'un époux? Vous devriez, ce me semble, être en ce moment dans ses bras. La dame alors lui fit un aveu sincère de ce qui s'étoit passé entr'elle & son mari.

L'amant n'en fut pas moins surpris que l'avoit été le voleur. Est-il possible, madame, lui dit-il, que votre mari vous ait permis d'accomplir une promesse qui le déshonore & qui lui ravit un bien dont son imagination a dû se former la plus agréable idée? Oui, mon cher amant, reprit la femme, il consent que je comble vos désirs pour dégager ma parole; mais vous n'êtes pas seulement redevable à mon mari de ce bien qu'il vous abandonne, vous le devez encore à la générosité d'un voleur que j'ai rencontré en venant ici. En même-tems elle lui rendit compte de l'entretien qu'elle avoit eu avec le voleur. La surprise de l'amant en redoubla : Dois-je croire, dit-il, ce que j'entens? Un mari a la bonté d'autoriser une pareille démarche ; un voleur est assez généreux pour

ne vouloir pas profiter de la plus belle occasion que le hasard puisse jamais lui offrir. L'aventure sans doute est nouvelle & mérite d'être écrite. Tous les siècles à venir l'admireront ; mais pour augmenter encore l'admiration de la postérité, je veux imiter le voleur & le mari, je suivrai leur exemple. Ainsi, madame, je vous rens votre parole, & trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous conduise chez vous. En disant cela, il lui donna la main & la mena jusqu'à la porte de son mari où ils se séparèrent. La dame entra, & l'amant s'en retourna chez lui.

Dites-moi présentement, mes princes, poursuivit le cadi du Caire, lequel des trois vous trouvez le plus généreux, du mari, du voleur, ou de l'amant ? Le prince aîné dit que celui qu'il admiroit le plus, étoit le mari. Le second prince soutint que l'amant étoit le plus admirable. Et vous, monseigneur, dit le cadi au troisième frère qui gardoit le silence, de quel sentiment êtes-vous ? Il me paroît, répondit ce jeune prince, que le voleur est le plus généreux : je ne conçois pas comment il a pu résister aux charmes de la dame & se défendre surtout de la voler. Les diamans dont elle étoit parée, devoient puissamment tenter son avarice, & il est étonnant qu'il ait été capable de

remporter ſur lui une ſi grande victoire. Prince, lui répliqua le cadi en le regardant fixement, vous admirez trop le pouvoir que le voleur a eu ſur lui, pour que je ne vous ſoupçonne point d'avoir pris les pierreries du feu roi votre père. Vous venez de vous découvrir. Avouez-le, ſeigneur, qu'une mauvaiſe honte ne vous retienne pas; ſi vous avez été aſſez foible pour céder à un mouvement d'avarice, vous pouvez expier votre foibleſſe en l'avouant. Le prince rougit à ce diſcours, & confeſſa la vérité.

La ſultane de Perſe ne raconta point inutilement cette hiſtoire. Les mauvaiſes conſéquences qu'elle en tira, ébranlèrent Haſikin, & elle acheva de le déterminer par ce diſcours: Seigneur, vous êtes plus près de votre dernier jour que vous ne penſez. Votre fils, ce méchant fils dont vos viſirs vous font prolonger la vie par leur dangereuſe éloquence, vous plongera dès demain peut-être un poignard dans le cœur. Hélas! ajouta-t-elle, que deviendrai-je ſi vous périſſez? Mais que dis-je, que deviendrai-je? Je me ſoucie peu de ma vie, je ne crains que la mort de mon roi, d'un mari que j'aime uniquement. En diſant cela, elle ſe mit à pleurer, & ſes grimaces firent une ſi vive impreſſion ſur l'empereur, qu'il s'écria tout attendri: Eſſuyez vos pleurs, belle ſultane;

je ne pardonnerai plus à mon fils ; il n'est que trop coupable, puisqu'il fait couler vos larmes. Allons nous reposer, & soyez persuadée que demain, dès que le mouton blanc aura chassé le mouton noir jusqu'au fond de la terre d'occident, je ferai trancher la tête à notre ennemi commun.

L'empereur en effet se leva le jour suivant dans la résolution de contenter la reine. Il s'assit sur son trône & ordonna au bourreau de lui amener le prince. Le neuvième visir ne manqua pas de s'avancer pour demander la vie de Nourgehan ; mais le roi lui imposa silence, & lui dit en colère : Visir, il est inutile que vous me parliez en faveur de mon fils, sa mort est résolue. Alors le visir tira de sa poche un papier plié, & le présentant à l'empereur : Du moins, sire, reprit-il, que votre majesté se fasse lire ce papier, & qu'elle voie ce qu'il contient, vous ferez ensuite ce que vous jugerez à propos. Hasikin prit lui-même le papier, le déplia & lut ces paroles : *O roi sage & toujours heureux, je me suis fait une étude particulière de l'astrologie ; j'ai tiré l'horoscope du prince : j'ai trouvé qu'il doit être quarante jours dans un extrême péril. Gardez-vous de le faire mourir avant qu'ils soient écoulés.* Tous les autres visirs joignirent leurs prières à cet

avis. O roi, dirent-ils, pour l'amour de dieu, attendez que les quarante jours ſoient paſſés, vous vous ſaurez bon gré d'avoir eu cette patience. Oui, ſans doute, ajouta le neuvième viſir, ſi le roi veut me le permettre, je lui raconterai une hiſtoire qui a quelque conformité avec celle de Nourgehan; & ſa majeſté conviendra que la patience triomphe de tous les malheurs. Hé bien, viſir, dit le roi, contez-nous donc cette hiſtoire. Alors le neuvième viſir la commença de cette ſorte:

HISTOIRE

Du prince de Carizme & de la princeſſe de Georgie.

UN roi de Carizme qui n'avoit point d'enfans, faiſoit ſans ceſſe au ciel des vœux & des ſacrifices pour en obtenir. Dieu très-haut accepta ſes ſacrifices, & lui donna un fils plus beau que le jour. Il en célébra la naiſſance par de ſuperbes fêtes. Il donna des gouvernemens de villes aux uns, des penſions aux autres; tous ſes peuples ſe reſſentirent de ſa joie. Il n'oublia pas d'aſſembler tous les aſtrologues qui ſe trouvèrent en ſes états. Il leur ordonna de

tirer l'horoſcope du prince; mais leurs obſervations ne furent pas fort agréables au roi : car ils lui annoncèrent que ſon fils étoit menacé d'une infinité de malheurs juſqu'à l'âge de trente ans; & que dieu ſeul ſavoit les infortunes qui devoient lui arriver.

Cette prédiction diminua bien la joie du roi. Il en eut une vive douleur. Néanmoins, comme s'il eût voulu luter contre les aſtres, il fit élever ſon fils ſous ſes yeux, prit toutes les précautions imaginables pour le préſerver de tout accident, & on y réuſſit pendant pluſieurs années. Le prince en avoit déjà quinze, que nulle mauvaiſe aventure n'avoit encore confirmé ſon horoſcope. Néanmoins, comme on s'oppoſe vainement à ſa deſtinée, il arriva un jour que s'étant avancé à cheval juſqu'au rivage de la mer, il eut envie de ſe promener ſur l'eau; il fit préparer une barque dans laquelle il entra avec quarante perſonnes de ſa ſuite. A peine furent-ils en pleine mer, qu'un pirate européen vint les attaquer; ils firent quelque réſiſtance, mais le corſaire fut le plus fort, il ſe rendit maître de la barque, & les mena tous à l'île des ſamſars où il les vendit.

Les ſamſars étoient des antropophages monſtrueux, qui avoient des corps d'hommes avec des têtes de chiens. Ils enfermèrent le prince

de Carizme & ſes officiers dans une maiſon où pendant pluſieurs ſemaines ils les nourrirent d'amandes & de raiſins ſecs. Ils en conduiſoient un tous les jours dans les cuiſines de leur roi. Là, ils le mettoient en pièces, & en faiſoient des ragoûts que ſa majeſté ſamſarde trouvoit excellens.

Quand les quarante officiers eurent été mangés, le prince de Carizme que l'on avoit réſervé pour le dernier, comme le morceau le plus friand, attendoit qu'on le traitât de la même manière. Dans cette cruelle attente, il dit en lui-même : Je ſais bien que je ne puis éviter la mort ; mais pourquoi faut-il que je me laiſſe lâchement égorger ? ne vaut-il pas mieux que je vende cher ma vie ? Oui, je veux me défendre. Mon déſeſpoir ſera du moins funeſte à quelques-uns de ces monſtres altérés du ſang des hommes.

Il étoit dans cette réſolution, lorſqu'il vit entrer les ſamſars. Il ſe laiſſa conduire ſans réſiſtance dans les cuiſines du roi ; mais ſitôt qu'il y fut, & qu'il apperçut ſur une table le grand couteau dont on devoit ſe ſervir pour lui couper la gorge, il fit un effort, rompit les liens qui tenoient ſes mains attachées, ſe jeta bruſquement ſur le couteau & en frappa les ſamſars qui l'avoient amené ; il les tua l'un après

l'autre. Il se mit ensuite à la porte des cuisines, & tous ceux qui osèrent s'approcher de lui, tombèrent sous ses coups. Tout le palais fut bientôt en rumeur ; il retentit de cris & de hurlemens.

Quand le roi en sut la cause, il parut étonné qu'un homme seul pût résister à tant de monde. Il alla lui-même le trouver : O jeune homme, lui dit-il, j'admire ton courage, je te donne la vie. Ne combats plus contre mes sujets dont le nombre enfin t'accableroit. Dis-moi de qui tu as reçu le jour? Sire, répondit le prince, je suis fils du roi de Carizme. Les actions de valeur que tu viens de faire, reprit le roi de l'île, prouvent assez la noblesse de ton origine. Ne crains plus rien, ma cour ne sera désormais pour toi qu'un séjour agréable; tu vas devenir le plus heureux des hommes, puisque je te choisis pour mon gendre. Je veux que tu épouses tout-à-l'heure la princesse ma fille ; c'est une aimable personne. Tous les princes de ma cour en sont éperduement amoureux ; mais je te trouve plus digne d'elle. Seigneur, repartit le prince peu charmé de la proposition, votre majesté me fait trop d'honneur. Il me semble qu'un prince samsard conviendroit mieux que moi à la princesse. Non, non, dit le roi d'un ton brusque, je prétens que tu l'épouses, je

le souhaite ; cesse de t'opposer à mon envie, autrement tu pourrois t'en repentir.

Le prince de Carizme jugeant bien que s'il n'acceptoit pas ce parti, le roi des samsars, irrité de ses refus, ne manqueroit pas de le faire mourir, consentit enfin à ce mariage. Il épousa donc la princesse ; elle avoit la plus belle tête de chien qu'il y eût dans l'île. Toutefois il ne pouvoit s'y accoutumer, & il avoit pour elle une aversion parfaite ; plus elle lui faisoit de caresses, plus il la trouvoit horrible. Cette répugnance du prince auroit pu avoir de fâcheuses suites ; mais l'ange de la mort les prévint en s'approchant du lit de la princesse qui mourut peu de jours après son mariage.

Le prince se réjouissoit en lui-même de se voir délivré d'une femme si affreuse, lorsqu'il apprit que l'on avoit coutume en cette île, ainsi que dans celle de Serendib, d'enterrer le mari vivant avec la femme morte, & la femme vivante avec le mari mort : on lui dit que les rois étoient soumis comme les autres à cette terrible loi : que les samsars y étoient si accoutumés, qu'ils voyoient sans peine arriver le jour de leurs funérailles ; que même ce jour-là paroissoit plutôt un jour de réjouissance que de tristesse, puisque les hommes & les femmes qui assistoient à un enterrement, y dansoient &

y chantoient des chanſons plus propres à inſpirer la joie que la pitié.

Cette nouvelle cauſa au prince de Carizme une douleur inconcevable ; cependant il lui fallut céder à la néceſſité. On le mit comme ſa femme dans une bière découverte avec un pain & une cruche d'eau, & on les porta tous deux à l'endroit où l'on devoit les enterrer. C'étoit un vaſte & profond ſouterrain que l'on avoit creuſé exprès dans la campagne. D'abord, on y fit deſcendre la princeſſe avec une corde. Enſuite toutes les perſonnes qui accompagnoient le convoi, ſe partagèrent en deux troupes pour danſer & chanter. Les amans ſe rangèrent d'un côté avec leurs maîtreſſes, & de l'autre, les gens nouvellement mariés. Les premiers ſe tenant par la main, danſoient en rond, tandis qu'au milieu d'eux, un amant chantoit ces vers perſiens (1) ;

Tek Aaſcheq.

(1) *Indgea Zendgir hay ouſchak*
Sel ſali hayon la yamout
Vvacta ké mara feriſchtey pak
Bénikjahh averd-yek pout
End averim la ſalaounak
Ta bema reſed almaout
Ve ez terſi hhantſi bibak
Bé maſchouq deſn Schevim by quiout.

Ici

Ici les chaînes des amans
Sont des chaînes éternelles ;
Lorſque l'ange d'hymen nous attache à nos belles,
Nous leur jurons de leur être fidelles
Juſqu'à nos derniers momens :
De peur de trahir nos ſermens,
Nous nous enterrons avec elles.

Les nouveaux mariés danſoient deux à deux, c'eſt-à-dire, le mari avec ſa femme, & chaque femme tour-à-tour chantoit ces vers (1) ;

Si nous voulons ne craindre pas,
Mon cher époux, vous mon trépas,
Ni moi le vôtre,
Aimons-nous toujours conſtamment ;
Mais aimons-nous ſi tendrement,
Que nous ne puiſſions pas ſurvivre l'un à l'autre.

Après toutes ces danſes & ces chanſons, à quoi le prince de Carizme ne prit pas grand

Neu arous.

(1) *Gher mikhaki ké neterſim*
Dganana merghi herdoura
Der aſchqui Hemiſché darim
Der ſabr ou *Tſebat para*
Yek digherra corbon ſchevim
Ve mourden yek Zemonara.

plaisir, on le fit descendre de même que sa femme dans le souterrain dont on ferma aussitôt l'ouverture avec une grosse pierre. Dès qu'il se vit dans cet effroyable abîme, il s'écria : O mon dieu ! en quel état permettez-vous que je sois réduit ? Est-ce-là le sort que vous réservez à un prince qui a toujours fidèlement suivi les préceptes de l'alcoran ? Ne m'avez-vous accordé aux vœux du roi mon père, que pour me livrer ensuite à la mort la plus cruelle ? En achevant ces mots, il se prit à pleurer amèrement.

Quoique sans espérance de sortir de ce lieu fatal, il ne laissa pas, dès qu'il se sentit à terre, de se lever de son cercueil & de marcher à tâtons le long d'un mur qu'il rencontra. Il n'avoit pas fait cent pas, lorsque ses yeux furent tout-à-coup frappés de l'éclat d'une lumière qu'il apperçut au-devant de lui. Il précipite aussitôt ses pas, & il étoit déjà si près de cette lumière, qu'il remarqua que c'étoit une femme qui tenoit une bougie à la main.

Il continua de s'avancer, mais la femme entendant le bruit qu'il faisoit en marchant, souffla sa bougie. O ciel ! dit alors le prince, me serois-je abusé ? N'ai-je pas vu effectivement de la lumière ? Seroit-ce un fantôme de mon esprit troublé ? c'est sans doute une illusion.

Ah, prince infortuné! perds pour jamais l'espérance de revoir le ſoleil. Te voilà deſcendu dans la nuit éternelle avant le tems marqué par la nature. O roi de Carizme! malheureux auteur de ma naiſſance, ceſſe d'attendre mon retour. Hélas! ton fils ne ſera point l'appui & la conſolation de ta vieilleſſe, il va périr ici de la manière la plus cruelle.

Comme il prononçoit ces dernières paroles, il entendit une voix qui lui dit: Conſolez-vous, prince, puiſque vous êtes fils du roi de Carizme, vous ne finirez point ici vos jours, je vais vous ſauver, pourvu qu'auparavant vous me promettiez de m'épouſer. Madame, répondit le prince, c'eſt ſans doute une rigoureuſe deſtinée que d'être enterré tout vif à quinze ans; mais j'aime mieux en ſubir toute la rigueur, que de vous faire cette promeſſe ſi vous reſſemblez à feu ma femme. Si vous avez comme elle une tête de chien, il me ſera impoſſible de vous aimer. Je ne ſuis pas ſamſarde, répliqua la dame, d'ailleurs, je n'ai que quatorze ans, & je ne crois pas que mon viſage vous faſſe peur. En diſant cela, elle ſe ſervit d'une mêche qu'elle avoit pour allumer ſa bougie, & fit briller aux yeux du prince un viſage dont la beauté le ſurprit.

Que de charmes! s'écria-t-il avec tranſport,

rien n'est comparable à ce que je vois. Mais, de grâce, madame, apprenez-moi qui vous êtes; il faut que vous soyez une fée, puisque vous m'avez dit que vous pouvez me tirer de cet abîme. Non, seigneur, dit la jeune dame, je ne suis point fée, je suis fille du roi de Géorgie, & l'on m'appelle Dilaram (1). Je vous conterai mon histoire une autre fois. Je me contenterai de vous dire à présent, qu'ayant été jetée par une tempête dans cette île fatale, je fus obligée pour éviter la mort, d'épouser un seigneur samsard. Il mourut hier après une longue maladie; l'on m'enterra selon la coutume, avec un pain & une cruche d'eau. Mais avant mon enterrement, je cachai sous ma robe un tchacmac (2), de la mêche & de la bougie. D'abord que je fus descendue dans ce souterrain, & que je m'apperçus que l'on en avoit fermé l'ouverture, je sortis de mon cercueil; j'allumai de la bougie, je n'avois point tout l'effroi dont j'aurois dû être saisie dans ce lieu plein d'horreur: le ciel qui vouloit me conserver, m'inspiroit une confiance à laquelle je livrois mon cœur sans savoir pourquoi. Je suivis un chemin assez étroit qui parut devant moi,

(1) Le repos du cœur.

(2) Fusil à faire du feu.

autant pour m'éloigner de mille affreux objets qui blessoient ma vue, que pour voir si je ne trouverois point quelque sortie. A peine avois-je fait cent pas, que j'apperçus quelque chose de blanc ; c'étoit, seigneur, cette grosse pierre de marbre qui se présente à nos yeux. Je m'en approchai, & je fus dans le dernier étonnement, lorsque je remarquai une inscription où mon nom étoit marqué. Venez, prince, ajouta Dilaram, venez lire cette inscription, elle ne vous causera pas moins de surprise qu'à moi. En achevant ces mots, elle donna sa bougie au prince qui s'approcha de la pierre sur laquelle il lut ces paroles : *Quand le prince Carizme & la princesse de Géorgie seront ici, qu'ils lèvent la pierre & qu'ils descendent l'escalier qui est au-dessous.*

Et comment, dit le prince, pourrons-nous lever cette grosse pierre ? il faudroit plus de cent hommes pour en venir à bout. Seigneur, dit la princesse, ne laissons pas d'y faire nos efforts. Quelque sage se mêle de nos affaires, & j'ai un pressentiment que nous nous tirerons d'ici. Le prince rendit la bougie à Dilaram & se mit en devoir de lever la pierre ; mais il n'eut pas besoin d'y employer toute sa force, car dès qu'il l'eut touchée, elle se leva d'elle-même, & il parut un escalier dessous. Ils

descendirent aussitôt tous deux dans un autre souterrain, où ils entrèrent dans une longue allée qui s'étendoit jusqu'à une grotte percée au pié d'une montagne. Ils sortirent par cet endroit, & se trouvèrent sur le bord d'un fleuve. Ils se mirent en prière comme bons musulmans qu'ils étoient; & après avoir rendu à dieu les grâces qu'ils lui devoient, ils apperçurent au bord du fleuve, une petite barque qu'ils n'avoient point remarquée auparavant. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût un nouveau miracle que la bonté divine venoit d'opérer pour eux: cela redoubla la joie qu'ils avoient de revoir le jour, & quoique la barque fût sans rames & sans matelots, ils ne laissèrent pas d'y entrer avec confiance. Cette barque, dit le prince, est sans doute gouvernée par un ange tutélaire, qui aura soin de nous conduire dans quelque lieu habité. Suivons le cours du fleuve, & ne craignons rien.

Ils s'abandonnèrent au courant, dont la rapidité s'augmentoit à mesure qu'ils avançoient; car la rivière se rétrécissoit insensiblement pour passer entre deux montagnes dont les cimes formoient en s'unissant une voûte d'une étendue immense, & si obscure, que l'on ne voyoit ni ciel ni terre. La barque fut entraînée sous cette voûte avec tant de violence,

que le prince & la princeſſe ſe crurent perdus. Ils commencèrent à craindre que le ciel ne prît pas autant de ſoin de leurs vies qu'ils ſe l'étoient imaginés. Effectivement, tantôt ils étoient portés juſqu'au haut de la voûte, & tantôt ils ſembloient deſcendre dans des abîmes. Ils n'épargnèrent point les prières en cette occaſion, & elles furent exaucées. La barque ſortit enfin de deſſous la voûte, & le fleuve la pouſſa ſur le rivage.

Ils mirent auſſitôt pié à terre, & reprenant courage, ils regardoient de tous côtés dans la campagne pour voir s'ils ne découvriroient point quelque maiſon où ils puſſent aller demander des rafraîchiſſemens. Ils apperçurent ſur le penchant d'une montagne, un grand dôme qui reſſembloit à celui que l'on appelle coubbay khiramant (1). Ils tournèrent leurs pas vers ce dôme, & lorſqu'ils s'en furent approchés, ils virent qu'il étoit au milieu d'un palais magnifique, ſur la porte duquel il y avoit pluſieurs figures hiéroglyfiques cabaliſtiques avec cette inſcription arabe : *O toi qui ſouhaites d'entrer dans ce riche palais, apprens que tu n'y entreras point ſi tu n'immoles devant la porte un animal de huit piés.*

---

(1) Où les turcs croyent qu'Adam eſt enterré.

Me voilà trompée dans mon attente, dit la princesse Dilaram; je croyois bien que j'aurois le plaisir de voir le dedans de ce palais. Madame, dit le prince, j'étois touché de la même curiosité; mais il est impossible de la satisfaire; nous ferons d'inutiles efforts pour ouvrir la porte. Ces figures que nous voyons dessus, forment un talisman qui nous empêchera d'en venir à bout. Hé bien, reprit la princesse de Géorgie, asseyons-nous sur ce gazon pour nous reposer un moment & songer au parti que nous avons à prendre. Ma princesse, répliqua le prince de Carizme, contez-moi plutôt votre histoire, j'ai une extrême impatience de l'entendre.

Je vais vous la dire en peu de mots, seigneur, repartit Dilaram. Le roi de Géorgie, mon père, me faisoit élever dans son palais avec tout le soin dont peut-être capable un père qui aime tendrement ses enfans. Un jeune prince de notre maison, qui avoit la liberté de me voir quelquefois, conçut pour moi des sentimens trop vifs pour son repos. Il m'aimoit, & je commençois à répondre à son amour, lorsque le grand-visir d'un roi voisin arriva dans la cour de Géorgie & vint me demander en mariage pour son maître. Mon père à qui le parti parut avantageux, m'accorda sans peine; il fallut me disposer à partir avec le visir. Le

jeune prince mon amant fut si affligé de mon départ, qu'il mourut de douleur en me disant adieu. Je pleurai sa mort d'une manière à faire croire à tout le monde que je ne l'avois point haï pendant sa vie. Néanmoins, comme j'avois la réputation d'aimer beaucoup mon père, on fut la duppe de mes larmes, & l'on me crut plus tendre fille que je n'étois. Cependant je partis avec le visir. Nous nous embarquâmes dans un petit vaisseau pour passer un bras de mer qu'il falloit traverser. Il s'éleva tout-à-coup une tempête si furieuse, que nos matelots ne sachant plus que faire, abandonnèrent le bâtiment à la merci des flots, qui nous jetèrent dans l'île des samsards.

Ces monstres accoururent sur la côte au bruit de notre arrivée, & se saisirent de tout l'équipage. Je ne puis achever le reste sans horreur. Ils mangèrent le visir & toutes les personnes qui nous accompagnoient. Pour moi, je plûs à un vieux seigneur samsard, qui me dit que si je voulois l'épouser, j'éviterois le même traitement que je ne pouvois fuir sans cela. Je vous avouerai franchement que j'eus tant de peur d'être mangée, que j'aimai mieux me résoudre à être sa femme, quoique sa tête de chien me fît frémir toutes les fois que je la regardois. Deux jours après notre mariage, il

tomba malade. Sa maladie a duré long-tems; mais enfin hier la mort.... Le prince de Carizme, interrompit brusquement la princesse en cet endroit, parce qu'il vit courir sur elle une tarantule (1). Attendez, madame, s'écria-t-il, je vois une tarantule sur votre robe. A ces mots, Dilaram qui savoit combien les tarantules sont dangereuses, poussa un cri perçant. Elle se leva avec précipitation, & secoua sa robe. La tarantule tomba, le prince mit le pié dessus & l'écrasa.

A peine l'eut-il tuée, qu'ils entendirent un grand bruit du côté du palais dont ils virent tout-à-coup la porte s'ouvrir d'elle-même. Frappés de ce prodige, ils se regardèrent l'un l'autre avec une extrême surprise. Ils jugèrent qu'il falloit que la tarantule eût huit piés, & que ce fût l'animal dont l'inscription marquoit le sacrifice. Ravis de cette aventure, ils se levèrent pour aller au château; ils entrèrent d'abord dans un grand jardin où il leur sembla qu'il y avoit des arbres de toutes les espèces qui se trouvent dans le monde. Les branches de ces arbres, paroissoient chargées de fruits mûrs; mais lorsque le prince pressé par la faim,

(1) C'est une araignée qui a huit piés, & dont la piqûre est mortelle.

s'avança pour en cueillir, il s'apperçut qu'ils étoient d'or. Au milieu du jardin, il couloit un ruisseau dont l'onde pure & transparante, laissoit voir au fond une infinité de pierres précieuses.

Après qu'ils eurent donné au jardin toute l'attention qu'il méritoit, ils marchèrent vers le dôme qui avoit attiré leurs regards en descendant de la barque. Il étoit tout de cristal de roche; ils le traversèrent, & sans rencontrer personne, ils passèrent plusieurs chambres où l'or, les diamans & les rubis, brilloient de toutes parts. Enfin, ils arrivèrent à une porte d'argent qu'ils ouvrirent. Ils entrèrent dans un cabinet superbe, où ils trouvèrent sur un sofa un vieillard qui avoit sur la tête une couronne d'émeraudes. On lui voyoit une barbe blanche qui traînoit à terre; mais elle n'étoit composée que de six longs poils éloignés les uns des autres, & il avoit pour moustache trois poils de chaque côté, qui venoient par-dessous le menton se réunir à la barbe; outre cela, les ongles de ses mains avoient pour le moins une aulne de long.

Ce vénérable personnage jeta les yeux sur le prince & sur la princesse: O jeunes gens, leur dit-il, qui êtes-vous? Seigneur, lui répondit le prince, je suis fils du prince de Carizme, &

cette belle princesse doit le jour au roi de Géorgie. Nous vous conterons nos aventures quand il vous plaira. Je suis persuadé que vous aurez pitié de nous, & je me flatte que vous serez assez généreux pour nous accorder un asyle. Oui, prince, repartit le vieillard, je vous le donne; soyez l'un & l'autre les bien venus. Puisque vous êtes enfans de rois, & que vous avez été assez heureux pour vous introduire dans ce palais, il ne tiendra qu'à vous de partager mes plaisirs. Demeurez ici avec moi, vous y jouirez d'un bonheur éternel. La mort qui fait sentir son pouvoir à tous les autres hommes, vous respectera. J'ai été autrefois roi de la Chine. La longueur de mes ongles vous fait voir ma vieillesse; une révolution arrivée dans mes états, m'obligea de m'en éloigner. Je vins dans ce désert; j'y fis bâtir ce palais par plusieurs génies, à qui, comme cabaliste, j'ai droit de commander. Il y a déjà mille ans que j'y suis, & je me propose d'y vivre éternellement; car je possède le secret de la pierre philosophale, & par conséquent je suis immortel. Je vous ferai part de ce merveilleux secret, quand vous aurez passé quelques dixaines d'années avec moi. Mon discours vous surprend, ajouta-t-il; ce que je vous dis toutefois est véritable. Un homme qui sait faire la pierre

philosophale, ne sauroit mourir de mort naturelle. Il peut, je l'avoue, être assassiné; son secret ne peut le garantir d'une mort violente; mais pour en éviter l'occasion, il n'a qu'à se retirer dans un souterrain, ou faire bâtir dans un désert un palais semblable à celui-ci. J'y suis en sûreté; l'audace & l'envie ne peuvent rien entreprendre contre moi. Le talisman que vous avez remarqué sur la porte, est composé de manière que les voleurs & les méchans ne sauroient entrer ici, quand ils immoleroient mille animaux de huit piés. Il faut que celui qui tue un pareil animal, soit un homme de bien, autrement la porte ne s'ouvre point.

Après que le vieux roi de la Chine eut achevé ces paroles, il offrit son amitié au prince & à la princesse, qui résolurent de demeurer avec lui dans ce palais. Il leur demanda ensuite s'ils n'avoient pas besoin de se rafraîchir, & dès qu'ils lui eurent répondu qu'oui, il leur montra du doigt, deux fontaines qui couloient dans deux grandes cuves d'or. L'une étoit d'un vin délicieux, & l'autre d'un lait admirable, qui se congelant en tombant, devenoit une espèce de blanc-manger exquis. Le vieux roi appela trois génies & leur ordonna de servir. Ils dressèrent aussitôt une table à trois couverts, & mirent dessus, trois plats d'or pleins de lait

caillé. Le prince de Carizme & la princeſſe de Géorgie en mangèrent avec beaucoup d'appétit, & de tems en tems les génies leur préſentoient du vin dans des taſſes de criſtal. Pour le vieux roi, qui ne pouvoit ſe ſervir de ſes mains à cauſe de la longueur exceſſive de ſes ongles, il ne faiſoit qu'ouvrir la bouche, & un génie lui donnoit à boire & à manger comme à un enfant.

Sur la fin du repas, ce bon vieux roi les pria de lui raconter leur hiſtoire. Ce qu'ils firent autant par inclination que par droit d'hoſpitalité. Après qu'ils eurent achevé le récit de leurs aventures, il prit la parole & leur dit : Conſolez-vous l'un & l'autre de vos malheurs paſſés. Vous êtes jeunes, vous êtes aimables, vous pouvez en vous donnant une foi mutuelle, vous faire ici la plus agréable deſtinée. Le prince & la princeſſe qui s'étoient déjà juré un éternel amour, renouvelèrent leurs ſermens, & ſe marièrent devant ſa majeſté chinoiſe, qu'ils prirent à témoin de leur engagement.

Ces tendres époux auroient voulu conſacrer tous leurs momens à l'amour ; mais par complaiſance pour le vieux roi, ils paſſoient une partie du jour à l'entretenir, ou plutôt à écouter toutes les hiſtoires de ſon tems, qu'il ne ſe laſſoit point de leur raconter. Cependant, la princeſſe devint groſſe, & accoucha de deux

petits princes à viſage de lune. Elle les nourrit elle-même de ſon lait, & lorſqu'ils furent capables de recevoir des inſtructions, un génie leur apprit une infinité de choſes curieuſes. Ils avoient déjà ſix ans, quand la princeſſe leur mère, dit au prince ſon mari : Mon cher ſeigneur, il faut que je vous l'avoue, je commence à m'ennuyer dans ce palais. C'eſt vainement qu'il offre à mes yeux mille objets merveilleux, la néceſſité d'y demeurer toujours, m'en ravit tous les charmes. Le roi de la Chine a beau nous aſſurer que nous ne mourrons jamais, cette aſſurance ne me touche que foiblement. Son ſecret n'empêche point de vieillir, & c'eſt plutôt un malheur qu'un bonheur de vivre accablé de vieilleſſe. D'ailleurs, je voudrois bien revoir mon père, ſi la douleur de m'avoir perdu ne lui a point ôté la vie. Ma princeſſe, répondit le prince, dans cette immortalité que l'on nous a promiſe, je n'ai point enviſagé d'autre plaiſir, que celui de pouvoir vous aimer éternellement. Le ciel m'eſt témoin que j'ai auſſi une extrême envie de revoir le roi mon père, dont le ſouvenir m'arrache ſouvent des larmes ; mais quel chemin prendrons-nous pour aller en Géorgie ? Seigneur, répliqua la princeſſe, notre barque eſt encore ſur le rivage où les flots l'ont jetée. Confions-lui notre

fort une feconde fois ; fuivons le fleuve, il nous conduira dans quelque lieu où nous trouverons peut-être une occafion de nous rendre à la cour de mon père où dans les états du vôtre. J'y confens, madame, repartit le prince, je ne cherche qu'à vous plaire. Sortons de ce palais, puifque vous vous y ennuyez. Embarquons-nous avec les princes nos fils. Mais, hélas ! quelle affliction notre départ va caufer au roi de la Chine ! Il nous aime comme fes enfans; il croit que nous ne le quitterons point : il fera inconfolable fi nous l'abandonnons. Allons lui parler, dit la princeffe; diffimulons, & pour ménager fon défefpoir, faifons-lui croire que ce n'eft pas pour jamais que nous voulons nous éloigner de lui.

Après cet entretien, ils fe rendirent auprès du vieux roi; ils lui repréfentèrent qu'ils avoient un fi preffant défir de revoir leurs parens, qu'ils n'y pouvoient réfifter; qu'ils le prioient de confentir qu'ils retournaffent en leur patrie, l'affurant qu'ils reviendroient le trouver dans quelques années. A ce difcours, le roi fe prit à pleurer. O mes enfans ! s'écria-t-il, je vais donc vous perdre. Hélas ! je ne vous reverrai plus. Seigneur, dit le prince, laiffez-nous fuivre les mouvemens que le fang nous infpire; quand nous les aurons fatisfaits, nous reviendrons dans cette

cette solitude y jouir avec vous des douceurs de l'immortalité. La princesse lui dit la même chose; mais ils eurent beau l'assurer de leur retour, comme il possédoit la science de Mekachefa, il lisoit dans le fond de leurs cœurs & savoit bien qu'ils n'avoient pas dessein de lui tenir parole. La douleur de se voir prêt à perdre des personnes qu'il aimoit avec une extrême tendresse, lui rendit la vie insupportable. Il appela l'ange de la mort qu'il écartoit de lui depuis tant de siècles par les secrets de son art, & renonçant aux soins qu'il avoit accoutumé de prendre pour perpétuer ses jours, il se laissa mourir. A peine eut-il rendu le dernier soupir, que ses génies l'enlevèrent. Le palais disparut ensuite tout-à-coup, & le prince, sa femme & ses enfans se trouvèrent au milieu de la campagne. Ils ne purent s'empêcher de pleurer en faisant réflexion qu'ils étoient cause de la mort du vieux roi; mais leur douleur cédant aux flatteuses idées que leur inspiroit l'espérance de revoir leurs parens, ils ne s'occupèrent plus que de leur départ. Ils cueillirent quelques fruits, que, malgré la stérilité du terroir, la nature favorable sembloit avoir produits exprès pour eux dans ce désert. Ils les portèrent dans leur barque qui étoit attachée à un piquet, & dans le même état où ils l'avoient laissée. Ils

la détachèrent, y entrèrent tous quatre & suivirent le cours du fleuve, qui alloit à un quart de lieue de-là se décharger dans la mer.

Un corsaire qui croisoit à l'embouchure de ce fleuve, découvrit la barque, la joignit & cria au prince de se rendre s'il vouloit éviter la mort. Le prince étoit sans armes, que pouvoit-il faire contre un grand nombre d'hommes armés ? Au lieu de se défendre inutilement, il se mit entre les mains du corsaire en le conjurant par ce qu'il y a de plus sacré, de ne point ôter l'honneur à sa femme ni la vie à ses enfans. Le pirate, après les avoir reçus sur son bord, cingla vers une île où il fit jeter le prince de Carizme ; ensuite il reprit le large emmenant avec lui la princesse & ses deux fils.

Il n'est pas possible de dire quelle fut l'affliction du prince & de Dilaram, de se voir ainsi séparés. Ils frappèrent l'air de mille cris. C'étoit une chose digne de compassion. Tant que le prince put appercevoir le vaisseau, il ne cessa d'apostropher le corsaire. Ah, méchant ! lui dit-il, ne crois pas que dieu laisse ton crime impuni. En quelqu'endroit du monde que tu ailles te cacher, tu n'échapperas point au châtiment que te prépare sa justice. Ensuite, s'adressant au ciel : O vous ! poursuivit-il, vous qui m'avez toujours protégé, juste ciel, m'avez-

vous abandonné? Avez-vous pu permettre que l'on m'enlevât ma femme & mes enfans? Hélas! si vous ne faites pas un nouveau miracle pour me rendre des objets si chers, j'aurai plus sujet de me plaindre que de me louer de vos faveurs passées. Pourquoi m'avez-vous sauvé de tant de périls? Attendiez-vous pour me faire mourir que j'eusse toutes les alarmes d'un père & d'un époux? Pendant qu'il tenoit de semblables discours, il vit venir à lui une troupe de gens qui lui parurent assez singuliers. Ils avoient le corps comme celui des autres hommes, mais ils étoient sans tête; ils avoient une large bouche à la poitrine & un œil à chaque épaule. Ces monstres se saisirent de lui & le menèrent à leur roi. Sire, lui dirent-ils, voici un étranger de fort mauvaise mine que nous avons rencontré sur la côte. Il pourroit bien être un espion de nos ennemis. Hé bien, répondit le roi, que l'on prépare un bûcher & qu'on l'y jette après que je l'aurai interrogé. O jeune homme, continua-t-il en se tournant vers le prince, qui es-tu? d'où viens-tu? & qui t'amène en cette île? Le prince ne lui cacha point sa naissance, & lui fit un long détail de ses aventures. Le roi les admira & lui dit: Prince, je vois bien que le ciel prend un soin particulier de vos jours. Quand les étranges événe-

mens que vous m'avez racontés, ne me le prouveroient pas, les mouvemens de pitié qu'il m'inspire pour vous, ne me laissent aucun lieu d'en douter. Je cède à ces mouvemens. Oui, vous vivrez, je vous donne un asyle en ma cour, & je me flatte que vous ne me serez pas inutile dans la guerre que j'ai contre le roi d'une île voisine. Je vais vous en dire la cause. Lui & ses sujets ne sont pas des hommes sans tête comme nous, ils ont des têtes d'oiseaux, & quand ils parlent, leur voix ressemble tellement à celle des oiseaux, que dès qu'il en arrive quelqu'un dans notre île, nous le prenons pour un oiseau de riviere, & nous le mangeons. Cela déplaît à leur roi, qui pour s'en venger, équippe de tems en tems une flotte, & vient faire des descentes ici. Il en a déjà fait plusieurs qui ne lui ont pas réussi. Cependant il ne perd pas l'espérance de nous exterminer tous, & de notre côté, nous espérons aussi le manger avec ses sujets.

Voilà l'état de mes affaires, poursuivit le roi de l'île des hommes sans tête. Nous nous tenons sur nos gardes de peur de surprise, & jusqu'ici nous avons toujours eu l'avantage sur nos ennemis. Le prince de Carizme offrit le secours de son bras au roi, qui le fit général de son armée. Ce jeune capitaine ne tarda

guère à exercer cet emploi & à montrer qu'il n'en étoit pas indigne. Il parut bientôt sur la côte un grand nombre de vaisseaux. C'étoit le roi de l'île des hommes à tête d'oiseau, qui venoit avec la meilleure partie de ses sujets faire une nouvelle descente. Le prince de Carizme lui donna le tems de débarquer la moitié de ses troupes, puis les chargeant brusquement avec les siennes, il les mit en désordre & les contraignit de rentrer dans leurs vaisseaux. On en tua beaucoup, il s'en noya une grande quantité ; & le roi à tête d'oiseau fut obligé de se retirer avec le reste.

Jamais l'armée du roi des hommes sans tête, n'avoit remporté une si belle victoire. Le prince en eut tout l'honneur, & les soldats avouèrent qu'ils n'avoient point encore été si bien conduits, & que nul de leurs généraux, même des plus consommés, n'avoit fait paroître tant de suffisance. Ces louanges flattèrent ce jeune capitaine, qui pour les mieux mériter, proposa au roi d'équiper une flotte à son tour, & d'aller porter la terreur chez son ennemi. Le roi goûta cet avis ; il fit construire cent vaisseaux, les équippa ; & cette formidable flotte prit la route de l'île des hommes à tête d'oiseau, sous le commandement du prince de Carizme.

Il fit sa descente la nuit, rangea sans bruit

ses gens en bataille, & à la pointe du jour, il s'avança vers la ville où il surprit les habitans qui ne s'attendoient pas à cette irruption. Il tua tous ceux qui osèrent lui résister. Il fit le roi prisonnier avec toute sa cour, & s'en retourna triomphant dans l'île des hommes sans tête. Il y fut reçu aux acclamations du peuple qui y étoit resté. On fit des réjouissances qui durèrent un mois. On distribua les prisonniers aux habitans, qui les mangèrent à toutes les sauces (1) qu'on a coutume de manger les oiseaux de rivière. Le roi vaincu n'évita pas même ce genre de mort; on le servit dans un festin à toute la famille royale de l'île des hommes sans tête.

Après cette expédition, qui terminoit absolument la guerre, le prince de Carizme commença à mener une vie oisive. Il demeura neuf ans à la cour du roi sans tête, qui le prit si fort en amitié, qu'il lui dit un jour : Prince, je suis vieux, & je n'ai point d'enfant mâle; je veux vous laisser ma couronne, à condition que vous la partagerez avec la princesse ma fille. Quoique vous ayez une figure fort extraordinaire & fort ridicule, je veux bien que vous soyez mon gendre. Le prince éluda ce discours

(1) Voyez le Cuisinier turc, écrit en vers persiens par Bouish baq Halladge.

fort adroitement ; mais le roi y revenoit toujours, & s'appercevant que le prince avoit de l'aversion pour ce mariage, il reprit la parole, & changeant de ton : Prince, lui dit-il, il vous sied bien de refuser l'honneur que je veux vous faire ; savez-vous que tous les services que vous m'avez rendus, ne vous empêcheront pas d'éprouver mon ressentiment, si vous balancez davantage à m'obéir. C'est à vous d'y penser ; il faut que vous épousiez demain ma fille, ou que je vous fasse couper cette boule qui tourne sans cesse entre vos épaules, & qui fait un fort vilain effet.

Ces paroles furent prononcées d'un air qui fit connoître au prince qu'il falloit qu'il se résolût à épouser la princesse ou à mourir. Dans cette cruelle conjoncture, il s'écria tristement : Astre fatal sous lequel je suis né, n'épuiserai-je donc jamais ta malignité ? Ce n'est pas assez d'avoir eu une femme qui avoit une tête de chien, il faut encore que je m'associe à un autre monstre : ô Dilaram ! charmante Dilaram, dont le souvenir me cause une douleur que le tems ne sauroit affoiblir, comment un prince qui conserve chèrement votre image dans son cœur, pourra-t-il vivre avec une femme qui a des yeux égarés aux épaules ; & à la poitrine, une bouche plus propre à dévorer un mari qu'à

recevoir ses baisers ! Malgré sa répugnance, il ne laissa pas toutefois de se déterminer à ce mariage, qui fut célébré avec toute la pompe qui convenoit à la naissance des deux personnes qui s'unissoient.

La première nuit des noces, on mena le prince dans un appartement où l'on avoit déjà conduit la princesse, & on les y laissa seuls. D'abord elle s'approcha de lui. Il en frémit d'horreur ; il crut qu'entraînée par son tempérament & autorisée par le nom de femme, elle venoit échauffer ses transports languissans ; mais elle lui tint un discours qui lui rendit sa tranquillité en le tirant de cette erreur. Je sais bien, seigneur, lui dit-elle, qu'un homme tel que vous doit haïr une femme qui me ressemble. Je juge de vos sentimens par les miens. J'ai pour vous autant d'aversion que vous en pouvez avoir pour moi. Nous nous regardons tous deux comme des monstres, & nous nous trouvons à plaindre d'avoir été réduits à nous lier l'un à l'autre ; vous, pour éviter la mort ; & moi pour obéir au roi mon père. Je vous dirai toutefois que si vous voulez en homme délicat renoncer aux droits d'époux, je pourrai faire votre bonheur. Ah ! madame, répondit le prince, j'y renonce e tout mon cœur, puisque vous exigez de moi ce sacrifice ; mais de grâce, comment pour-

rez-vous me rendre heureux ? Apprenez, reprit-elle, que j'aime un génie à qui j'ai inspiré une passion violente. Dès qu'il saura que mon pere m'a mariée, il ne manquera pas de me venir enlever. Je le prierai de vous transporter dans votre pays ; & je ne doute point que, charmé du respect que vous aurez eu pour moi, il ne fasse tout ce que vous souhaiterez. Hé bien, belle princesse, repartit le prince de Carizme, enchanté de l'espérance qu'on lui donnoit, j'y consens, je cède à votre heureux génie tous les trésors que l'hymen me destinoit. Je lui en abandonne volontiers la possession. En achevant ces mots, il se coucha sur un sofa où il s'endormit & la princesse en fit autant.

Pendant qu'ils dormoient tous deux, le génie qui aimoit la dame, parut, les prit entre ses bras & les enleva l'un & l'autre. Il s'arrêta dans une île peu éloignée des hommes sans tête, où il mit le prince sur un lit de gazon, ensuite il emporta la princesse dans un souterrain qu'il avoit fait exprès pour elle. Le prince à son réveil fut surpris de se trouver dans une île inconnue. Il jugea bien que durant son sommeil le génie amant de la princesse sans tête, l'avoit transporté là ; mais il lui sembloit que ce génie n'étoit pas aussi reconnoissant qu'elle lui avoit dit qu'il seroit, puisqu'au lieu de le porter dans

son pays, il l'exposoit dans une île habitée peut-être par des gens aussi méchans que les samsars. Il étoit agité de tout ce que cette pensée a de mortifiant, lorsqu'il découvrit sur le bord de la mer un vieil homme qui paroissoit faire l'ablution. Il se leva promptement, & courut à lui pour lui demander s'il étoit musulman. Oui je le suis, répondit le vieillard ; & vous jeune homme, qui êtes-vous ? je juge à votre air noble que vous n'êtes pas un homme du commun. Vous ne vous trompez pas dans votre jugement, repartit le prince, puisque je suis fils de roi. Et quel roi est votre pere, dit le vieillard ? ouvrez-moi votre cœur. Je jure par notre grand prophête qu'il n'y a point d'artifice en mes paroles ; je suis plus disposé à vous servir qu'à vous nuire : parlez sans déguisement. Puisque vous souhaitez de savoir mon nom, répliqua le prince, je vous dirai que je me nomme le prince de Carizme. O dieu ! interrompit le vieillard, seroit-il bien possible que vous fussiez ce malheureux prince qui fut enlevé par un corsaire européen. Qui a pu vous instruire de cet événement, reprit le prince ? Je ne dois pas l'ignorer, seigneur, répondit le vieillard ; je suis né dans les états du roi votre père. Vous voyez un des astrologues qui tirèrent votre horoscope ; & pour vous apprendre des choses

qui vous regardent, je vous dirai que le roi conçut tant de chagrin de votre enlèvement, qu'il en mourut peu de jours après. Le peuple dont il étoit les délices, le pleura long-tems, & désespérant de vous revoir jamais, il plaça sur le trône un prince de votre sang. Ce nouveau monarque assembla les astrologues. Il nous ordonna de consulter les astres sur son règne. Nous fîmes des prédictions qui lui déplurent Il s'en prit à nous des malheurs dont le ciel le menaçoit, il résolut de nous faire tous mourir; mais nous découvrîmes sa résolution par les secrets de notre art, nous abandonnâmes notre patrie, & chacun se retira dans le lieu du monde qu'il voulut choisir. J'ai parcouru plusieurs endroits de la terre, & je me suis enfin arrêté dans cette île, qui est gouvernée par une si bonne reine, qu'il n'y a pas de peuple si heureux que ses sujets.

Tandis que l'astrologue parloit ainsi, le prince de Carizme pleuroit amèrement. La nouvelle de la mort de son père lui causoit une affliction si vive, que le vieillard fut obligé d'interrompre son discours pour le consoler. Seigneur, lui dit-il, si je vous ai appris de tristes nouvelles, j'en ai aussi de très-agréables à vous annoncer. Je me souviens encore de toutes nos observations. Le ciel vous promet un heureux

destin après trente ans. Vous en avez trente & un, & par conséquent tous vos malheurs sont passés. Suivez-moi, s'il vous plaît, je vais vous conduire chez le grand-visir qui est un homme vertueux. Il vous présentera à la reine qui vous fera l'accueil que vous méritez, dès qu'elle sera instruite de votre condition. Le prince & l'astrologue se rendirent tous deux chez le visir, qui ne fut pas plutôt informé du nom du prince, que donnant toutes les marques d'un étonnement extraordinaire, il s'écria : O mon dieu, c'est à vous seul qu'il appartient de faire ces miracles ! Venez, seigneur, poursuivit-il en s'adressant au prince de Carizme : allons trouver la reine ; vous connoîtrez la cause de ma surprise. En disant cela il le mena au palais, & lorsqu'ils furent dans l'appartement de la reine, il le pria d'attendre un moment, en lui disant, qu'il étoit bon de prévenir cette princesse, & de la disposer à recevoir un prince de sa condition. Le visir fut assez long-tems avec la reine qui parut enfin dans la chambre où étoit le prince. Elle l'envisagea & le reconnut. O seigneur ! lui dit-elle, en lui tendant les bras, est-il une joie pareille à celle que j'ai de vous revoir ? Le prince la regardant à son tour & démêlant dans ses traits ceux de sa chère Dilaram, il lui répondit tout transporté d'étonnement, d'amour

& de joie ! O ma princesse, est-il possible que je vous retrouve ! Quelques malheurs que le ciel m'ait fait éprouver, j'avoue que ses bontés surpassent mes rigueurs, puisqu'il vous rend à ma tendresse.

Ils s'embrassèrent tous deux à plusieurs reprises avec un saisissement qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer. Ensuite le prince demanda des nouvelles de ses enfans. Vous les verrez bientôt, seigneur, lui répondit la princesse, ils vont revenir de la chasse où ils sont allés. Eh comment êtes-vous devenue reine de cette île, madame, dit le prince ? Je vais satisfaire votre curiosité, repartit Dilaram, voici de quelle manière je suis montée à ce trône que je quitterai dès demain pour vous suivre, si mes peuples ne consentent pas que j'en partage avec vous la possession.

Dès que le corsaire qui nous prit vous eut laissé dans une île, il se remit en mer comme vous savez; mais nous n'eûmes pas fait six lieues qu'il survint une tempête effroyable, qui malgré l'art & les efforts des matelots poussa notre vaisseau contre les rochers de cette côte, avec tant d'impétuosité, qu'il se brisa en mille pièces. Quelques matelots gagnèrent le rivage en nageant, le reste périt avec le pirate en voulant faire la même chose. Pour moi, sans prier le

ciel de me conſerver une vie que je trouvois ſi malheureuſe, j'embraſſai mes fils pour mourir avec eux ; & déjà les flots commençoient à nous engloutir, lorſque pluſieurs perſonnes de cette île qui avoient vu de loin notre naufrage & qui s'étoient jetées dans des barques pour venir à notre ſecours, arrivèrent heureuſement. Ils nous tirèrent de l'eau à demi noyés ; & remarquant que nous reſpirions encore, ils nous portèrent dans leurs maiſons où ils achevèrent de nous rendre la vie.

Le roi de l'île informé du naufrage, nous voulut voir par curioſité. C'étoit un homme de quatre-vingt-dix ans ; un prince autant aimé de ſes ſujets qu'il méritoit de l'être. Je ne lui déguiſai rien, je lui appris ma condition, & lui contai mon hiſtoire. Il fut touché de mes infortunes, & il accompagna de ſes pleurs les larmes que je ne pus m'empêcher de répandre en quelques endroits de mon récit. Enfin, après m'avoir écoutée avec beaucoup d'attention, il prit la parole & me dit : Ma fille, il faut ſoutenir les malheurs avec fermeté. Ce ſont des épreuves où le ciel met notre vertu. Quand nous ſouffrons patiemment, il fait preſque toujours ſuccéder des plaiſirs à nos peines. Demeurez auprès de moi : j'aurai ſoin de vous & des princes vos enfans. En effet, s'ils euſſent été ſes

propres fils, il n'auroit pas eu pour eux plus d'amitié ; & on ne peut rien ajouter à la considération, aux déférences qu'il avoit pour moi. Il ne se contentoit pas de me combler d'honneurs ; il me consultoit sur la conduite de son état ; il me faisoit entrer dans son conseil, & pour vous apprendre jusqu'à quel point il étoit prévenu en ma faveur, il relevoit avec de grands éloges, toutes les choses que je disois, pour peu qu'elles parussent raisonnables. Je passai cinq ans de cette sorte, au bout desquels il me dit un jour : Princesse, il est tems de vous découvrir un dessein que j'ai formé. Je veux que vous occupiez mon trône après ma mort, & pour vous l'assurer il faut que je vous épouse. Tous mes peuples charmés de vos vertus, applaudiront à mon choix & me sauront bon gré de vous avoir fait mon héritière. L'intérêt de mes fils m'obligea de consentir à ce mariage qui se fit au grand contentement de mes peuples. Ils ne témoignèrent pas moins de joie & de satisfaction, lorsqu'après son trépas qui suivit de fort près notre hymenée, ils apprirent que par son testament il leur ordonnoit de me reconnoître pour leur souveraine. Depuis ce tems-là je règne sur eux ; & j'ose dire que je fais mon unique étude de les rendre heureux.

Comme la reine achevoit ces derniers mots,

elle vit revenir de la chasse les deux princes ses fils. Venez, princes, leur cria-t-elle, venez embrasser votre père que le ciel a conservé. La voix du sang qui se fit entendre en eux ne leur permit pas de douter de ce miracle. Ils coururent au prince de Carizme qui leur tendit les bras, & les baisa aux yeux l'un après l'autre. Quand ces quatre personnes agitées des plus tendres mouvemens de la nature, se furent donné mille marques de tendresse & de joie, le grand-visir, par ordre de la reine, assembla tout le peuple, lui raconta l'histoire du prince de Carizme, & l'exhorta ensuite à reconnoître ce prince pour son souverain. Le peuple y consentit unanimement & proclama roi le prince de Carizme, qui régna long-tems dans cette île avec sa chère princesse de Géorgie, d'une manière que leur règne fut appelé le règne heureux.

J'ai rapporté cette histoire, sire, continua le neuvième visir de l'empereur de Perse, pour montrer à votre majesté que les enfans des rois sont soumis comme les autres au malheur de leur étoile. Tandis qu'un astre malin verse sur nous ses influences, l'or entre nos mains se changeroit en terre noire, & si nous prenions de la thériaque, elle se tourneroit en poison. Le prince Nourgehan est dans ce cas infortuné, il a tout

à

à craindre, tout lui devient contraire, ſon propre père eſt devenu ſon ennemi. Ayez donc pitié de lui, ſire, & gardez-vous de le faire mourir avant la fin d'un tems qui lui eſt ſi funeſte. Le récit de cette hiſtoire, & ſur-tout l'application qu'en fit le viſir, frappa l'empereur, qui malgré la parole qu'il avoit donnée à la reine, différa le trépas du prince. Le ſoir la ſultane lui en fit des reproches. Madame, lui dit Haſikin, je n'ai pu m'en défendre. Un de mes viſirs, qui eſt un habile aſtrologue, m'a ce matin aſſuré que ſi je faiſois ôter la vie à mon fils, je m'en repentirois indubitablement. Hé, ſeigneur, interrompit la reine, quelle frivole crainte vous a retenu? Le péril où eſt Nourgehan n'eſt pas un effet de la fatalité de ſon étoile; c'eſt le ſeul ouvrage de ſes vices & de ſon mauvais naturel. Le ciel, pour punir les pères, leur donne quelquefois des enfans vicieux, comme il en donna un jadis à un certain ſultan dont je vais vous conter l'hiſtoire:

HISTOIRE

Des trois Princes obtenus du ciel.

IL y avoit autrefois dans le palais du monde un ſultan qui poſſédoit une très-belle femme. Ils s'aimoient tous deux tendrement, & il ne leur manquoit que des enfans pour être parfaitement heureux ; mais quoiqu'ils fuſſent jeunes l'un & l'autre, ils n'en pouvoient avoir. Le ſultan en étoit fort affligé. Il envoya chercher un derviche qui paſſoit pour un ſaint perſonnage dans le pays, & dont effectivement les prières étoient toujours exaucées. O derviche, lui dit-il, je ſuis au déſeſpoir de n'avoir point d'enfans. Priez dieu très-haut qu'il ait la bonté de me donner un prince. O roi, répondit le derviche, il eſt néceſſaire pour cela que votre majeſté envoye un préſent au couvent de mes confrères, afin que nous faſſions des prières à dieu pour l'accompliſſement de vos déſirs. Dieu eſt un roi libéral qui vous accordera un fils.

Le ſultan avoit un bélier gras qu'il aimoit beaucoup à cauſe qu'il ſortoit toujours victorieux des combats de béliers qui faiſoient ſouvent le divertiſſement de ſa majeſté. Il fit con-

duire cet animal au couvent des derviches avec plusieurs charges de ris & de beurre. Ces pieux abdals tuèrent le bélier, le mirent en pièces & le firent bouillir avec le ris & le beurre. Quand ce ragoût fut en état d'être servi, ils en envoyèrent un plat au sultan en lui recommandant de manger de la pitance des derviches dans l'intention d'avoir un fils. Ensuite ils commencèrent tous à donner sur cette galimafrée comme à l'envi l'un de l'autre. Après le repas ils dansèrent la danse extatique (1), appelée semaa; & dans leur enthousiasme ils demandèrent à dieu un prince pour le sultan. Ils dirent une oraison pour cet effet, & par la toute-puissance divine la sultane devint enceinte cette même nuit. Elle accoucha neuf mois après d'un garçon qui effaçoit la beauté du soleil. Le roi fit des réjouissances extraordinaires pour la naissance de ce fils. Il assembla ses peuples, & leur distri-

(1) Les derviches s'imaginant être pleins de l'amour divin, s'assemblent dans une salle fort parée, où il y a une chaire à prêcher, dans laquelle est un jeune homme qui lit des vers sur l'amour divin. Ils se mettent à tourner jusqu'à ce que la tête leur tourne & qu'ils tombent à terre. Etant ainsi tombés, ils croyent être en extase & voir Mahomet qui leur parle: étant revenus à eux, ils débitent cela comme des révélations auxquelles le peuple incrédule ajoute foi.

bua une infinité de largesses. Il prit le petit prince, & pour le combler de bénédictions, il le mit dans la robe du chef des derviches, dont il accabla de bienfaits le couvent.

Quelques années après, le roi s'entretenant avec ce vénérable personnage, lui dit : O derviche, je souhaiterois que vous fissiez la même prière à dieu, & que vous lui demandassiez pour moi encore un petit prince. Sire, répondit l'abdal, les grâces du très-haut sont abondantes, c'est à nous à les demander & à lui à nous les accorder si bon lui semble pour sa gloire ; mais il faut donner un nouveau présent aux pauvres derviches. Le sultan leur envoya le plus beau cheval de ses écuries. Ils le mangèrent, dansèrent, prièrent comme la première fois ; la reine devint grosse, & au bout de neuf mois accoucha d'un prince semblable à la lune. Le roi ne fit pas moins de réjouissances pour ce fils que pour l'autre, ni de moindres aumônes aux abdals.

Dans la suite le sultan pria le derviche de demander à dieu un troisième prince. Sire, lui répondit l'abdal, notre affaire est de prier le seigneur, & la sienne de nous donner ce que nous lui demandons ; mais il faut encore un présent aux pauvres derviches. Le sultan leur envoya un beau mulet, ils le vendirent, & de

l'argent qu'ils en tirèrent ils achetèrent des provisions. Ils firent bonne chère, & prièrent dieu d'accorder au roi un troisième fils. Leur prière fut exaucée, la sultane conçut, & mit au monde neuf mois après un prince qui ne cédoit point aux autres en beauté.

Lorsque les trois princes furent devenus grands, les deux premiers se montrèrent très-vertueux; mais le dernier faisoit paroître mille mauvaises qualités, & signaloit chaque jour de sa vie par quelque nouveau crime. Il méprisoit les remontrances de son précepteur, & les menaces de son père qui étoit vivement affligé d'avoir un pareil fils.

Un jour le sultan dit au derviche: Plût à dieu que vous n'eussiez pas fait des prières pour me procurer un fils si méchant! O roi, lui répondit l'abdal, c'est la faute de votre majesté. C'est elle qui est cause que le troisième prince est d'un si méchant caractère. Et comment cela, reprit le roi? Sire, repartit le derviche, vous avez donné pour votre fils aîné un bélier qui est un animal noble & courageux, & pour le second, un cheval qui est une bête d'un naturel doux & qui sert à porter les hommes sur la terre: ces présens ont été agréables à dieu qui vous a donné en récompense deux enfans pleins de vertus; mais vous lui avez offert pour votre

troisième fils un mulet, le plus vil & le plus vicieux de tous les animaux; & pour vous punir de lui avoir fait un si méprisable sacrifice, il vous a envoyé un prince si différent des autres. Celui qui seme de l'orge, n'en sauroit moissonner du froment. Telle fut la réponse que fit l'abdal au sultan, qui ne fut point en repos non plus que ses sujets, jusqu'à ce qu'il eût fait mourir son fils.

Cette histoire, seigneur, poursuivit la reine Canzade, vous prouve clairement que le ciel étoit en colère lorsqu'il vous a donné le prince Nourgehan. Vous ne serez point tranquille que vous ne vous soyez défait d'un si méchant fils. Elle ajouta tant de discours à celui-là, que l'empereur lui promit encore de faire couper la tête au prince, mais le lendemain matin le dixième visir lui fit changer de résolution en lui racontant l'histoire suivante :

HISTOIRE

D'un Roi, d'un Sofi & d'un Chirurgien.

UN ancien roi de Tartarie ſortit un jour de ſon palais, pour aller hors de la ville prendre le plaiſir de la promenade avec ſes béys. Il rencontra ſur ſon chemin un abdal qui diſoit à haute voix : Celui qui me donnera cent dinares, je lui donnerai un bon conſeil. Le roi s'arrêta devant lui pour le conſidérer, & lui dit : O abdal, quel eſt donc ce bon conſeil que tu offres pour cent dinares ? Sire, lui répondit l'abdal, vous n'aurez pas plutôt ordonné que l'on me compte cette ſomme, que je vous le dirai. Le roi la lui fit donner, & s'attendoit pour ſon argent à entendre quelque choſe d'extraordinaire, lorſque le derviche lui dit : Sire, voici mon conſeil : *Ne commencez jamais une choſe, que vous n'en ayez enviſagé la fin.*

Tous les béys & les autres perſonnes qui étoient à la ſuite du roi, firent un éclat de rire à ces paroles. Il faut avouer, diſoit l'un, que cet abdal fait des maximes bien nouvelles. Il n'a pas tort, diſoit l'autre, de ſe faire payer d'avance. Le roi voyant que tout le monde ſe

moquoit du derviche, prit la parole : Vous n'avez pas raiſon de rire, dit-il, du conſeil que vient de me donner ce bon abdal : quoique perſonne n'ignore que quand nous formons une entrepriſe, nous devions la méditer & bien conſidérer quel en ſera l'événement ; néanmoins faute de pratiquer cela, on s'engage tous les jours dans de mauvaiſes affaires. Pour moi, je fais beaucoup de cas du conſeil du derviche ; je m'en veux ſouvenir ſans ceſſe, & pour l'avoir toujours devant les yeux, j'ordonne qu'on l'écrive en lettres d'or ſur toutes les portes de mon palais, ſur les murs, ſur mes meubles, & qu'on le grave ſur toute ma vaiſſelle. Ce qui fut effectivement exécuté.

Peu de tems après cette aventure, un grand ſeigneur de la cour, pouſſé plutôt par l'ambition que par aucun ſujet qu'il eût de ſe plaindre du roi, réſolut d'ôter à ce prince la couronne & la vie. Pour y parvenir, il trouva moyen d'avoir une lancette empoiſonnée, & s'adreſſant au chirurgien du roi : Si tu veux, lui dit-il, ſaigner le roi avec cette lancette, voilà dix mille écus que je te donne dès-à-préſent. Sitôt que tu auras fait le coup, le trône eſt à moi. Je ſais par quel chemin j'y puis monter, & je te promets que quand je régnerai, je te ferai mon grand-viſir, & que tu partage-

ras avec moi le pouvoir ſouverain. Le chirurgien ébloui de la propoſition du grand ſeigneur, l'accepta ſans balancer. Il reçut les écus d'or & mit la lancette dans ſon turban pour s'en ſervir à la première occaſion.

Elle ſe préſenta bientôt. Le roi eut beſoin d'une ſaignée. On appele le chirurgien. Il vient & commence à lier le bras du roi, devant qui l'on met un baſſin pour recevoir le ſang. Le chirurgien tire de ſon turban la lancette funeſte ; mais dans le tems qu'il ſe diſpoſe à piquer le roi, il jete par haſard la vue ſur le baſſin & y lit ces mots qui étoient gravés deſſus : *Ne commencez jamais une choſe, que vous n'en ayez enviſagé la fin.* Il tomba auſſitôt dans une profonde rêverie, & dit en lui-même : Si je ſaigne le roi avec cette lancette, il mourra. S'il meurt, on ne manquera pas de m'arrêter & de me faire perdre la vie dans d'horribles tourmens. Quand je ſerai mort, à quoi me ſerviront les écus d'or que j'ai reçus ? Frappé de ces réflexions, il remet dans ſon turban la lancette empoiſonnée, & en tire une autre de ſa poche. Le roi qui l'obſerve, lui demande pourquoi il change de lancette. Sire, lui répondit le chirurgien, c'eſt que la pointe de la première n'eſt pas bonne. Montre-la moi, lui dit le prince, je la veux voir. Le chirurgien alors demeure

interdit & troublé : Que m'annonce ton trouble, s'écria le roi ? Ton embarras couvre quelque myſtère, découvre-m'en la cauſe, ou tu périras tout-à-l'heure. Le chirurgien intimidé par ces menaces, ſe jeta aux genoux du roi, en lui diſant : Sire, ſi votre majeſté veut me faire grâce, je vais lui avouer la vérité : Hé bien, parle, répliqua le roi, je te pardonne tout, ſi tu ne me caches rien. Le chirurgien lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé entre le grand ſeigneur & lui, & confeſſa que le roi devoit la vie aux paroles qui étoient gravées ſur le baſſin.

Le roi ordonna ſur le champ à ſes gardes d'aller arrêter le grand ſeigneur, & puis ſe tournant vers ſes béys : Hé bien, leur dit-il, trouvez-vous préſentement que vous aviez raiſon de vous moquer du derviche ? Je commande qu'on le cherche par-tout & qu'on me l'amène. Un conſeil qui ſauve la vie aux rois, ne peut être aſſez payé.

AVIS AU LECTEUR.

L'intérêt qui règne dans ces Contes, fait regretter que la traduction n'en ait pas été continuée. Nous les donnons tels qu'ils ont paru dans l'origine, & nous ſommes perſuadés que leur imperfection n'auroit pas été une raiſon pour en priver le Public.

LES VOYAGES
DE ZULMA
DANS LE PAYS DES FÉES.

AVERTISSEMENT.

DEUX dames d'une haute confidération, & que le refpect qui leur eft dû m'empêche de nommer ici, me confièrent il y a quelques années, un manufcrit qui avoit pour titre : *Les Voyages de Zulma*. Je crus reconnoître au foin qu'elles prirent de me dépayfer fur l'auteur de l'ouvrage, qu'elles pourroient bien y avoir quelque part; je crus le reconnoître encore davantage à je ne fais quelle négligence, ou plutôt à une noble fimplicité qui y étoit répandue, & dont l'effet eft sûrement plus aimable qu'une exactitude fcrupuleufe. Je ne fus chargé que de voir fi les règles de la grammaire françoife n'y étoient point bleffées; fi dans les maximes qui s'y rencontrent, il n'y avoit rien contre la morale; s'il ne s'y trouvoit point de contradictions entre les incidens. Un de mes amis à qui je communiquai le manufcrit, & qui malheureufement alors travailloit en fociété à un livre périodique, jugea par ma complaifance à le lui avoir laiffé quelque tems entre les mains, qu'il pouvoit fans

s'exposer à aucun reproche de ma part, faire passer successivement dans l'espèce de journal dont il étoit chargé, des morceaux qui lui ayant plû infiniment, ne pouvoient manquer de faire la même impression sur le public. Je lui ai passé cette infidélité en faveur des sentimens qui nous unissoient depuis long-tems, & la mort de l'une de ces dames respectables, dont je viens de parler, étant survenue, je me suis trouvé par-là en possession du manuscrit, & j'ai cru que ce seroit faire au public un larcin plus sérieux que celui qui m'a été fait, si je lui dérobois une production aussi ingénieuse, & qui même a été la source où l'un de nos auteurs n'a pas dédaigné de prendre le sujet d'un divertissement qui a amusé la cour & la ville. C'est sur ce principe, que l'ouvrage a été livré à une édition plus exacte que ce qui en a été donné à reprises & subrepticement : non-seulement il ne doit être regardé que comme le fruit d'une imagination brillante, mais comme le délassement d'un esprit juste & raisonnable, dont tous les sentimens sont aussi purs que la diction.





LES VOYAGES DE ZULMA.

UN marchand de Bagdad, nommé Zarucma, retiré du commerce par les pertes qu'il y avoit faites & le mauvais état où elles avoient mis ses affaires, après avoir fait l'ablution & la prière du matin, appela son fils & lui dit : Zulma, voici le tems où je dois vous faire part de votre destinée ; vous savez déjà que je n'ai point d'autres enfans que vous & votre sœur Zulima ; mais vous ne savez pas encore ce qui m'oblige & vous aussi à vivre dans une austère retraite, pendant que les autres marchands de Bagdad & leurs enfans vivent dans l'abondance & dans les plaisirs ; je vais vous l'apprendre.

J'ai été si malheureux dans les entreprises que j'ai faites, que non-seulement je n'ai rien

acquis, mais que le bien que j'ai eu de mon père, qui étoit riche, ne s'eſt pas trouvé ſuffiſant pour payer mes dettes & me laiſſer de quoi vivre ſelon mon état : j'avois épouſé votre mère par amour ; elle s'appeloit Zulima, comme votre ſœur ; elle mourut de chagrin de l'état de mes affaires ; vous n'aviez alors qu'un an ; depuis ſa perte, j'ai véeu dans la retraite où vous me voyez, & je vous ai fait vivre de même ; je n'ai cependant rien oublié, mon fils, pour votre éducation, & ſi ma pauvreté m'a ſervi quelquefois de prétexte pour vous retenir & vous empêcher d'imiter les jeunes gens de votre âge, je ne me ſuis ſervi d'aucune raiſon pour me diſpenſer de vous donner les maîtres qui vous étoient néceſſaires pour orner votre eſprit & former votre corps; grâces à dieu, mes ſoins ont réuſſi ; j'ai lieu de me flatter que votre deſtinée ſera plus brillante que la mienne.

Après la mort de votre mère, mon affliction, jointe à mes malheurs, me tint enfermé chez moi pendant un tems conſidérable.

L'un des miniſtres de notre religion (homme d'un profond ſavoir & d'une réputation au-deſſus de celle des autres, qui avoit toujours eu de l'amitié pour moi) vint à ma maiſon pour me parler. On lui refuſa ma porte, comme

on faisoit à tout autre par mon ordre, mais il voulut me voir, & prit un ton si haut, que mon esclave le laissa entrer. Il vint jusqu'à ma chambre sans trouver d'obstacle; je n'avois d'esclaves alors que celui qui lui avoit ouvert; vous étiez, mes enfans, encore l'un & l'autre en nourrice.

Il me dit en arrivant: Ne soyez point fâché, Zarucma, de me voir; je ne viens ici que pour vous procurer de la consolation & du bonheur, si vous étiez assez sage pour m'écouter & me croire. Le rang que vous avez ici, lui répondis-je, & le respect que j'ai toujours eu pour vous, doivent vous faire juger de mon attention & de ma docilité, quelque chose qu'il vous plaise de me dire.

Zarucma, continua-t-il, mettez-vous sur ce sofa auprès de moi, & suivez exactement ce que je vais vous dire: ne songez plus au trafic, vous avez été malheureux, & vous le seriez encore.

Quel conseil me donnez-vous, lui répartis-je? mes dettes excèdent mon bien; & si mes créanciers me voient long-tems dans le dessein de ne rien faire, ils le saisiront. Ils ne me laissent en repos que parce qu'ils me croient encore trop affligé pour songer à mes affaires; ils espèrent que je pourrai les rétablir avec le peu

de bien qui me reste, quand je serai en état de travailler : de plus, j'ai des enfans pour lesquels j'ai une extrême tendresse, & auxquels je ne pourrai donner d'éducation, si je me tiens dans l'inaction pendant que je suis encore jeune. Que vos enfans ne vous inquiètent point, me dit-il, ils seront plus heureux que vous ne l'avez été jusqu'ici ; mais vous serez à l'avenir plus heureux qu'eux, si vous suivez mes conseils.

Ayez donc la bonté, lui dis-je, de me les donner, & je vous jure que je les suivrai aveuglément.

Vendez votre bien, Zarucma, continua-t-il, ou l'abandonnez à vos créanciers, j'aurai soin de vous donner tout ce qui sera nécessaire pour vivre en sage : j'aurai soin aussi de l'éducation de vos enfans, à condition qu'ils demeureront dans une retraite pareille à la vôtre, jusqu'à ce que je vous permette de laisser aller votre fils sous sa conduite, & que je puisse établir votre fille.

Ma tendresse pour vous, mon fils, m'obligea de le presser sur le secret de votre destinée : il s'ouvrit enfin à moi, il déchira le voile qui couvre les divers événemens dont votre vie doit être mêlée, & il me quitta après m'avoir donné des livres.

Au bout de quelque tems, je fus assez heu-

reux pour prendre un goût très-vif pour les ſciences; & je fis tant de progrès dans celles dont mes livres & lui m'ont ouvert le chemin, que s'il m'étoit permis, mon fils, de vous parler là-deſſus, vous n'auriez pas de peine à croire que je ſuis le plus heureux de tous les hommes.

Il me vint revoir hier comme à ſon ordinaire, & me dit : Il eſt tems, Zarucma, que vous vous ſépariez de votre fils : vous ſavez à quoi la ſageſſe ſuprême & ſa bonne éducation l'ont deſtiné; vous le ſavez, dis-je, auſſi-bien que moi; mais il lui falloit ma permiſſion & à vous auſſi pour le faire ſortir de Bagdad. Demain, après votre prière, parlez à votre fils; il faut le préparer au voyage qu'il doit faire & à vous quitter; vous irez enſuite à Baſſora avec lui, vous y trouverez tout ce qui eſt néceſſaire pour ſon voyage : je me charge de Zulima, nous l'établirons à votre retour.

Voilà, mon fils, ce qui m'oblige à vous parler pour la première fois de mes affaires & de ce qui vous regarde : je partirai demain avec vous, à la même heure, après notre prière; je vous conduirai à Baſſora, & vous ne ſaurez à quoi vous êtes deſtiné, que lorſque vous ſerez embarqué.

Zulma s'attendoit ſi peu à ce que ſon père lui venoit de dire, qu'il n'eut pas un mot à lui

répondre; & lorſqu'il le vit ſortir de ſa maiſon pour la première fois depuis qu'il avoit l'âge de connoiſſance, ſon étonnement redoubla encore. Il fit une infinité de réflexions toutes différentes; ſon premier mouvement fut d'être bien aiſe de voyager, quoiqu'il ne ſût pas où il alloit. C'eſt toujours ſortir de cette maiſon, diſoit-il en lui-même; quoique le reſpect que j'ai pour mon père & pour mes maîtres, m'ait empêché de me révolter contre la ſévérité avec laquelle j'ai été retenu, je n'ai pas laiſſé d'en reſſentir beaucoup de chagrin, je vais au moins avoir ma liberté.

Il paſſoit enſuite à d'autres réflexions: il croyoit quelquefois que ſon pere, à qui il ne connoiſſoit en effet aucun bien, vouloit ſe défaire de lui: mais il étoit ſi bien né, qu'il chaſſoit ces dernières penſées; il étoit même fâché de les avoir eues: il crut enſuite qu'il vouloit éprouver ſon amitié, & qu'il falloit lui déſobéir au moins en apparence.

Il étoit dans cette réſolution, lorſque Zarucma arriva quelque tems avant la prière du ſoir. Il dit à ſon fils en l'embraſſant: Je ſuis plus content que je ne ſuis fâché des réflexions que vous avez faites depuis que je vous ai appris votre départ; mais ne croyez pas que je veuille me défaire de vous, mon fils, ni éprouver votre

tendresse : vous voyez bien, puisque je sais si positivement ce que vous pensez, que tout ce que je vous ai dit n'est pas sans mystère, & que même il ne vous est pas possible, quand vous le voudriez, de résister à mes volontés ; je ne puis douter de votre amitié, & quoique vous ne m'ayez pas rendu justice, je vous la rends, mon fils ; un jeune homme doit sentir le premier moment de sa liberté : il est naturel, par la connoissance que vous avez de mes affaires, que vous ayez soupçonné moins de vérité dans ce que je vous ai dit, que de ménagement pour vous apprendre ma résolution sans vous flatter.

Zulma ne put être en doute que son pere sût tout ce qu'il avoit pensé ; mais il étoit encore si loin d'imaginer par où il le pouvoit savoir, qu'il crut que ce n'étoit que de simples conjectures que l'âge & l'expérience lui avoient fait tirer fort justes sur les sentimens ordinaires de la jeunesse.

Zarucma fut triste tout le soir, quoiqu'il n'eût pas sujet de l'être par ses connoissances & celles de son ami ; il ne devoit pas regarder le départ de Zulma comme un malheur pour lui, mais il le quittoit & il l'aimoit. Quelque élevé que soit un homme au-dessus de la condition humaine, il lui en reste toujours quelque chose.

Le lendemain, après la prière du matin, Zarucma, qui s'étoit pourvu de chameaux & de tout ce qui étoit nécessaire pour son voyage, mena Zulima à son ami pour la lui confier, & son fils pour lui dire adieu : ils partirent ensuite pour Bassora; ils y arrivèrent sans aucune aventure digne d'être récitée. Les discours de Zarucma à son fils furent sans doute admirables, mais je n'ai pas prétendu faire ici un livre de morale; mon intention n'est que de réciter des faits aussi surprenans que véritables.

Le père & le fils arrivés à Bassora, Zarucma alla dans le port pour parler à celui que son ami & son savoir lui avoient marqué être destiné pour conduire son fils. Le capitaine sourit, & l'appelant par son nom, lui dit : Amenez-moi demain Zulma, je sais ce que j'en dois faire.

Après la prière, Zarucma dit à son fils de le suivre; il le mena au patron & le laissa sans vouloir lui parler ni lui dire adieu : Zulma se trouva par son saisissement hors d'état de pouvoir rien dire à son père ; & dans le même moment que Zarucma fut sorti, le vaisseau mit à la voile, & il le perdit de vue.

Zulma fut quelque tems comme une personne qui a perdu connoissance ; & lorsqu'il fut revenu de cette espèce de léthargie, où le cha-

grin d'avoir quitté ſon père l'avoit mis, il s'approcha du patron; il fut ſurpris de l'entendre parler une langue qu'il n'entendoit point, & de n'en être point entendu. Me ſuis-je trompé, diſoit-il; ne parloit-il pas la même langue que moi ? Il voulut s'adreſſer à quelques autres perſonnes de l'équipage, mais il trouva par-tout la même difficulté, & il ne put ſe faire entendre; ſon embarras augmentoit à chaque inſtant.

Après quelques réflexions ſur un accident auſſi ſingulier, il prit le parti d'examiner les actions & la conduite de ces gens pour tâcher de comprendre qui ils étoient, & quelle route ils tenoient. Il étoit occupé de cette idée, lorſqu'il s'éleva un orage épouvantable; le vent devint furieux; la mer extraordinairement agitée portoit le vaiſſeau juſqu'aux nues, & le plongeoit auſſitôt au centre des eaux; la grèle, les éclairs, le tonnerre augmentoient l'épouvante. Le pilote lutta quelque tems contre la tempête, mais le péril croiſſant à tout moment, la confuſion ſe mit à la fin parmi les matelots, & la mort parut inévitable.

Zulma réſiſta aux premiers effets de la crainte que lui inſpiroit ce déſordre affreux; mais dès qu'il vit que le vaiſſeau faiſoit eau, & qu'il n'y avoit aucune eſpérance de ſalut, il s'aſſit ſur un banc le cœur pénétré d'épouvante, il promena

ſes regards inquiets ſur tout ce qui ſe préſenta à ſes yeux, & il ne trouva par-tout que des nouveaux ſujets de déſeſpoir.

Un ſommeil favorable ſurprit ſes ſens agités, & effaça de ſon eſprit pour quelques momens les funeſtes idées du danger où il ſe trouvoit. Heureux d'échapper en quelque façon à l'horreur de ſa ſituation.

Zulma ſe réveilla enfin; il ne fut pas peu ſurpris de trouver une tranquillité parfaite dans le vaiſſeau; il le parcourut d'un bout à l'autre, & n'y rencontra perſonne. Il n'y avoit plus dans tout ce vaſte bâtiment qu'un peu de biſcuit, & de l'eau douce pour quelques jours. Cette ſolitude le fit frémir, & il pria humblement le grand prophète de lui donner aſſez de fermeté pour ſoutenir la mort terrible qu'il envifageoit, ou de lui inſpirer les moyens de l'éviter.

A peine eut-il achevé ſa prière, qu'il vit à ſes côtés un vieillard vénérable qui lui dit: Zulma, prends des vivres, deſcends dans la chaloupe, coupe le cable, & t'abandonne au tout-puiſſant; il ſait les deſſeins qu'il a ſur toi. Zulma obéit avec une tranquillité peu ordinaire à un homme ſans expérience. Un moment après le ſoleil qui étoit au milieu de ſa courſe fut obſcurci, & le jour ſe changea tout d'un coup en

une nuit si sombre, que le jeune voyageur ne distinguoit plus les objets qui étoient auprès de lui. Un globe de feu qui parut en l'air suppléa à l'astre du jour; ce globe s'éloignoit avec vîtesse, & la chaloupe le suivoit avec la même promptitude.

La mer étoit bornée en cet endroit par une chaîne de rochers, dont la cime se perdoit dans les nues; ils paroissoient si pressés & si serrés les uns contre les autres, que Zulma n'y voyoit aucun passage pour la chaloupe, qui cependant alloit se heurter contre, & le globe qui la conduisoit aussi. Sa confiance & son courage le soutenoient au point qu'il regardoit cette aventure de sang-froid, & qu'il étoit persuadé qu'il en sortiroit bien. En effet, le globe heurta le premier contre le roc; il y fit une ouverture avec un bruit si terrible, que Zulma malgré sa fermeté en fut étonné.

La chaloupe entra sous une voûte, dont le globe de feu venoit de lui ouvrir le chemin d'une largeur & d'une hauteur admirable; elle étoit faite de pierres de taille si bien jointes, qu'il sembloit que ce n'en étoit qu'une: elle étoit éclairée par le feu qui marchoit toujours devant lui, qui lui en faisoit distinguer parfaitement toute la beauté. Après quelques heures de marche, il arriva dans une espèce de port où

il voyoit très-clair, le jour & le ſoleil étoient auſſi beaux que lorſque la nuit l'avoit pris après avoir deſcendu dans ſa chaloupe. Il ſe trouva donc dans un baſſin environ de quatre lieues en quarré, fermé de tous côtés par des murailles de marbre blanc d'une hauteur ſi prodigieuſe, que l'on voyoit à peine le ciel par en-haut; il ne lui parut aucune iſſue, de quelque côté qu'il pût regarder. Cependant la chaloupe marchoit toujours, elle s'approcha enfin d'un côté de cette magnifique muraille. Il remarqua avec plaiſir qu'il y avoit de gros anneaux d'or qui paroiſſoient avoir été mis pour arrêter les chaloupes ou les vaiſſeaux qui entroient dans ce port; auprès de chaque anneau il y avoit une petite porte d'or à fleur d'eau: la chaloupe s'arrêta par une chaîne d'or vis-à-vis l'une de ces portes, elle s'ouvrit ſans qu'il parût perſonne qui eût arrêté la chaloupe avec la chaîne, ni qui l'eût ouverte; il ſe poſa de même un petit pont, qui alloit de la chaloupe à la porte. Zulma paſſa deſſus le pont & entra dans la porte: il y trouva un petit degré de marbre blanc, taillé dans l'épaiſſeur de cette muraille; une lampe de criſtal très-clair, qui étoit à deux marches dans le degré, monta devant lui, elle le conduiſit au haut de la muraille, qui formoit une eſpèce de terraſſe qui tournoit autour d'une ville qui

lui parut très-magnifique, quoiqu'il ne fût pas en état d'en juger parfaitement. Une baluſtrade d'or terminoit la muraille & faiſoit le bord de la terraſſe qui donnoit ſur le port d'où il ſortoit, & que l'on voyoit étant appuyé deſſus. La terraſſe étoit large, pavée de marbre de toutes couleurs différentes & de pièces rapportées. Vis-à-vis du degré par lequel il étoit monté, & qui étoit à fleur de la terraſſe, étoit une grande rue pavée de même, & bâtie en ſymmétrie de marbre de toutes couleurs; chaque croiſée étoit ſéparée par des colonnes d'ordre corinthien, qui ſoutenoient une corniche de marbre comme le reſte du bâtiment: un ornement d'or en feuilles de pampre régnoit le long de la corniche, elle terminoit le premier étage; au-deſſus de la corniche il y avoit un ordre de cariathides de femmes poſé au-deſſus de l'alignement des colonnes de marbre, qui étoit de même couleur que les colonnes; elles formoient un attique qui étoit terminé par une baluſtrade d'or.

Nul habitant ne paroiſſoit à Zulma dans une auſſi belle ville, ſa ſurpriſe ne ſe put exprimer de ne voir perſonne aux portes des palais & dans les rues. Il diſoit en lui-même en marchant: Ce n'eſt point la chaleur, comme dans mon pays, qui empêche les habitans de ſortir,

car il ne fait ni chaud ni froid ; quoique le jour soit très-clair, l'on ne voit ni l'on ne sent point le soleil : peut-être que le peuple est occupé à quelque grande fête hors la ville ; peut-être aussi que ce n'est-là que des maisons de grands seigneurs, & que je trouverai un quartier de marchands où je rencontrerai du monde. En faisant ces réflexions, il apperçut au bout de la rue un dôme d'une hauteur & d'une grandeur prodigieuse ; il lui parut couvert d'or comme les balustrades, il se faisoit voir au-dessus des autres maisons : le reste du bâtiment étoit d'une matière si brillante, qu'il en pouvoit à peine soutenir l'éclat ; plus il approchoit, & moins il pouvoit le regarder, cela l'obligea de marcher les yeux baissés.

Il arriva enfin dans une place d'une grandeur prodigieuse, bâtie autour de pareilles maisons que celles de la rue dont il sortoit ; quatre rues parallèles y aboutissoient : le dôme & le bâtiment dont j'ai parlé, faisoient le centre de la place ; il y avoit quatre portes qui répondoient aux quatre rues : elles étoient ouvertes. Il entra par celle qui étoit vis-à-vis de lui dans ce magnifique bâtiment, qui étoit de pierres précieuses, si bien assorties par les couleurs & par la façon dont elles étoient posées, qu'il est impossible d'en comprendre la beauté sans l'avoir

vue : le dôme étoit au milieu de ce bâtiment, il étoit entouré d'une grille d'or qui en défendoit l'entrée de quelque côté qu'on y arrivât. Au milieu de cette enceinte étoit une eſpèce d'autel, ſoutenu par quatre colonnes d'émeraudes, une figure qui paroiſſoit endormie étoit couchée deſſus. Lorſque Zulma fut auprès de la grille, cette figure leva la tête & prononça ces paroles : Que tout ce qui eſt ici paroiſſe à Zulma, & qu'on lui frotte les yeux de l'eau de vérité, dont j'ai privé les mortels.

Zulma ſentit ſes yeux pleins d'eau dans le moment ; après les avoir eſſuyés, il trouva que tout le temple étoit rempli d'hommes & de femmes d'une beauté ſingulière, & habillées très-magnifiquement.

La figure reprit la parole & dit : Zulma, choiſiſſez dans toutes ces femmes celle qui vous plaît le plus, elles paſſeront toutes devant vous, les unes après les autres.

Elles étoient, comme j'ai déjà dit, en grand nombre ; mais elles étoient ſi belles, que la cérémonie ne devoit pas l'ennuyer. Après qu'il en eut paſſé pluſieurs, il en remarqua une qui étoit grande, bien faite & pleine de grâces ; elle excita dans ſon cœur un mouvement inconnu : les autres lui avoient donné de l'admiration, celle-là lui cauſa une agitation qu'il n'avoit point

encore ſentie; il voulut dire qu'il la choiſiſſoit, mais il ne put le prononcer. Il ne fit depuis aucune attention à celles qui paſsèrent après elle, il la ſuivit des yeux juſqu'à ce qu'elle eût repris ſa place. La cérémonie finie, la figure couchée reprit la parole & dit: Votre choix eſt fait, Zulma; je le ſais; & s'adreſſant à la perſonne qui avoit frappé Zulma, elle lui dit: Gracieuſe, ſortez de votre place, prenez Zulma par la main, conduiſez-le à votre palais; exécutez ce que j'ai réſolu pour ce mortel que je favoriſe.

Gracieuſe vint auſſitôt prendre Zulma par la main, elle le mena à la porte du temple. Un petit char attelé de deux licornes blanches comme la neige, avec les crins couleur de feu, l'attendoit; elle y monta la première, & dit à Zulma de s'y placer auprès d'elle: le char répondoit à la magnificence de tout ce qu'il venoit de voir, & le goût y ſurpaſſoit encore la magnificence.

Quand Zulma fut auprès de Gracieuſe, il voulut lui dire quelque choſe, mais il ne put l'exprimer. Gracieuſe ſe mit à rire & lui dit: Vous êtes encore ſi ſurpris de tout ce qui vous eſt arrivé depuis votre départ de Baſſora, que je ne ſuis pas étonnée que la parole ne vous ſoit pas revenue; il n'eſt pas néceſſaire non plus que vous me parliez, vous aurez du tems pour

reprendre vos esprits : je suis chargée par un ordre supérieur de vous instruire, il n'est question présentement pour vous que d'écouter.

En achevant ces paroles, le char arriva à la porte d'un palais pareil à ceux dont je vous ai déjà parlé : les portes s'ouvrirent, & le char entra dans une grande cour que formoit une colonade du même ordre dont le devant de la maison étoit orné, les grilles d'or qui étoient entre les colonnes laissoient voir des deux côtés des jardins admirables : un corps-de-logis au milieu, vis-à-vis la porte par où on venoit d'entrer, & où le char arrêta, étoit l'habitation de Gracieuse ; ce qui étoit bâti sur la rue n'étoit fait que pour les choses nécessaires à son service.

Un sallon au milieu de ce bâtiment ouvert, vis-à-vis de l'entrée, faisoit voir encore ce beau jardin qui tournoit autour du palais.

Le sallon distribuoit deux très-beaux appartemens, l'un à droite, & l'autre à gauche ; Gracieuse mena Zulma dans celui qui étoit à droite : elle ordonna qu'on lui servît à manger, (il en devoit avoir besoin) quoiqu'il y songeât peu.

Des domestiques qui ressembloient plutôt à des dieux qu'à des hommes, servirent une table en un moment.

Gracieuse s'y mit seule avec Zulma sur un sofa; elle ne tint à Zulma aucun discours que ceux qui conviennent à la table, & ses prières encore plus que la délicatesse du repas l'obligèrent à manger.

Quand il fut fini, Gracieuse entra dans une autre chambre plus belle & plus brillante que celle qui la précédoit, les meubles répondoient à sa magnificence & aux ornemens; elle fit asseoir Zulma auprès d'elle, comme elle avoit fait en mangeant, & elle commença son discours en ces termes:

HISTOIRE DES FÉES

& de leur origine.

VOUS avez sans doute entendu parler des fées, mais sûrement vous n'êtes point au fait de leur origine & de leur pays; car les mortels les connoissent peu: vous êtes, Zulma, au milieu de leur pays, & je vais vous apprendre leur origine.

Nous sommes toutes sœurs & toutes filles du destin & de la terre; la théologie payenne a donné pendant long-tems aux hommes une quantité de dieux qui n'ont jamais été: il y a cependant quelque

quelque chose de vrai dans ce qu'ils ont cru de mon père ; les payens le croyoient fils de la terre, ils l'ont nommé destin, & je me servirai de ce nom-là avec vous, pour m'accommoder à leur façon de parler, & pour être mieux entendue.

Notre mère est ce que vous nommez la terre ; elle & lui ne nous ont jamais donné connoissance de leur origine ; nous n'imaginons rien avant eux.

Peu de tems après notre naissance, ma mère accoucha d'un fils qu'ils nommèrent le tems ; il étoit très-joli étant petit ; mais en vieillissant ses inclinations devinrent si mauvaises, qu'il donnoit à la terre toutes sortes de chagrins. Il étoit venu au monde avec des aîles, il alloit & venoit incessamment du palais de ma mère qui étoit sur la terre, dont elle tire son nom, à celui de mon père qui est le firmament. Il devint si cruel, si méchant & si fort, qu'il détruisoit tout ce qu'il rencontroit : à nous-mêmes, il n'y avoit point de jours qu'il ne nous fît quelque malice ; le destin seul pouvoit le tenir en respect.

Un jour qu'il avoit détruit une maison de campagne de ma mère, & que pour satisfaire son horrible faim, il avoit mangé jusqu'aux pierres du bâtiment, & bu la rivière qui faisoit

aller les jets d'eau, la terre s'en plaignit au destin, il lui répondit : J'ai déjà songé à ce que nous devions faire pour le séparer absolument de nous : il faut que vous fassiez une boule ronde de tout votre empire, & que vous vous établissiez dans le centre ; j'y ferai porter vos palais, vous y enfermerez le peuple (les gnomes) que vous aimez le mieux, je ferai sur la surface de cette boule des choses propres à l'amuser & à le nourrir. Mettez donc, lui dit ma mère, nos filles hors de sa portée; faites un empire pour elles. C'est mon dessein aussi, lui dit-il.

Comme il peut tout ce qu'il veut, il eut en un moment formé l'établissement de ma mère ; il nous réserva les terres que nous habitons, que les hommes nomment australes ou inconnues, parce qu'ils ne peuvent y arriver que par le pouvoir & la permission du destin. Ces horribles murailles que vous avez vues, cette chaîne de rochers sous lesquels vous avez passé, en défendent l'entrée à tous les mortels & à mon frère. Il fut bien surpris, lorsqu'il descendit du firmament, où le destin l'avoit amusé pendant qu'il faisoit ce changement, de trouver qu'il avoit mis ma mère à couvert de ses insultes, & qu'il avoit pourvu aussi à notre sûreté : il se mit à creuser la terre, manger les rochers, & faisoit des trous si profonds, que le destin crai-

ghit avec raiſon qu'il ne parvînt juſqu'au centre. Il voulut lui donner d'autres occupations; il forma pour lui les hommes, ſur leſquels il lui laiſſa la permiſſion d'exercer toutes ſes cruautés.

Quoique notre vénération pour ſes ordres ſoit ſans réſerve, il trouva bon que nous lui diſſions quelquefois qu'il eſt opiniâtre, qu'il eſt bizarre, & qu'il eſt trop diſſimulé; car il nous fait à nous-mêmes des méchancetés dans le tems que nous nous croyons le mieux avec lui. Pour vous autres, pauvres mortels, comme vous n'êtes à ſon égard que des marionnettes indépendamment du pouvoir qu'a donné à mon frère le tems ſur vous, il vous fait ſouffrir une infinité de peines dont il ne fait que rire. J'avoue que je trouve qu'il a tort; puiſqu'il a fait des hommes aimables, & qu'il leur a donné de l'eſprit, je voudrois qu'il en uſât mieux avec eux. A la vérité il nous permet quelquefois de leur donner du ſecours; il en a laiſſé le pouvoir à notre ſœur aînée qui eſt notre reine: mais elle eſt bizarre comme lui. Demain vous apprendrez les mœurs & la conduite de notre état, & je compte de vous mener chez la reine; quoiqu'elle ſoit notre ſœur, elle nous commande, c'eſt la volonté du deſtin, nous y ſommes ſoumiſes par ſon pouvoir ſuprême & le devoir des filles.

Voilà, dit Gracieuse, votre origine & la nôtre : il me reste à vous apprendre une infinité de choses de ce qui nous regarde & vous regarde aussi, mais cela viendra en tems & lieu. Il faut présentement que vous satisfassiez à la nécessité que les hommes ont de dormir ; le destin ne vous a pas encore tiré de l'état de mortel, quoiqu'il vous ait fait une faveur singulière de vous faire conduire ici.

Gracieuse quitta Zulma en achevant ces paroles, & le laissa dans la liberté de dormir, s'il avoit pu le faire. Il est aisé de croire qu'un jeune homme qui n'a jamais sorti de la maison de son père, qui commence un voyage aussi extraordinaire comme celui-ci, a plus d'une réflexion à faire.

Zulma passa la nuit sans dormir & le plus agréablement du monde, enchanté de Gracieuse, surpris de tout ce qu'elle lui avoit dit, impatient d'en savoir davantage, & encore plus de la revoir.

Il se leva de très-bon matin, il sortit par une fenêtre de sa chambre dans le jardin. Il y trouva plusieurs de ses domestiques qui travailloient aux fleurs ; ils étoient tous très-beaux & vêtus fort légèrement, à-peu-près comme on peint les zéphires. N'étant point avec Gracieuse, il eut le tems de faire des réflexions sur la

nouveauté pour lui de voir des esclaves si aimables & si bien vêtus; car il ne connoissoit point d'autres domestiques que ceux que l'on nomme de ce nom à Bagdad; il eut même un mouvement d'inquiétude de voir au service de Gracieuse des hommes si bien faits; comme ils en avoient la figure, il ne les soupçonnoit point d'être autre chose.

Il s'approcha de celui qui étoit auprès de lui, il arrosoit un oranger; Zulma lui fit quelques questions, mais il lui répondit froidement & simplement, qu'il ne se mêloit que des occupations que Gracieuse lui donnoit.

Il augmenta par cette réponse son inquiétude: Tous les hommes que je vois, dit-il, sont les amans de Gracieuse; elle les occupe au travail qu'il lui plaît; ils sont tous cent fois plus beaux & mieux faits que moi: quand elle aura exécuté l'ordre du destin & qu'elle m'aura instruit de tout ce que je dois savoir, elle me traitera selon mon mérite, j'aurai l'emploi le plus bas de la maison; mais je serai encore trop heureux, pourvu que je la voie. Zulma demeuroit peu dans des pensées si tristes; l'espérance prend toujours le dessus avec des gens d'un certain âge; c'est même le premier de leur bonheur: celui de la figure est moins désirable, on en est aisément détaché par l'expérience qu'elle est peu

utile & souvent nuisible. Il n'en est pas de même de l'illusion de la jeunesse, elle est toujours à souhaiter; on sent par avance des plaisirs dont la jouissance est quelquefois moins agréable que l'idée qu'on s'en est faite: les plaisirs sont présens, les malheurs sont éloignés; une chimère supplée à une réalité. En un mot, l'on ne voit les choses que telles que l'on les souhaite, jamais comme elles sont; & c'est ce qu'il y auroit de plus solide dans la condition des hommes, si l'on pouvoit le conserver.

Zulma continuoit sa promenade & ses réflexions, lorsqu'il apperçut Gracieuse au bout d'une allée de citroniers avec une personne très-belle; mais par son habit & le respect qu'elle lui portoit, il jugea qu'elle étoit destinée, aussi bien que ceux qui travailloient dans le jardin, à la servir, mais que son sexe lui donnoit seulement plus de liberté avec elle que les travailleurs du jardin & les autres domestiques qu'il avoit vu travailler la veille. C'étoit la première femme qui avoit paru à Zulma dans le palais de Gracieuse.

Zulma, lui dit Gracieuse, vous me paroissez avoir envie de savoir ce que c'est que les domestiques que vous voyez; je vais vous en instruire.

Ces jeunes hommes & cette jeune fille, sont

des esprits de l'air; le destin qui a la même autorité sur eux que sur nous, les a attachés à toutes nos volontés : ils ne laissent pas d'être sur la terre où vous vivez, mais vous ne les pouvez voir; & si le destin ne vous avoit pas fait mettre de l'eau de vérité dans les yeux, vous seriez encore dans la même ignorance des autres mortels qui croient que les élémens ne sont pas habités. Il faut cependant vous dire qu'il y en a quelques-uns de qui le travail & la science lui ont été si agréables, qu'il leur en a donné la connoissance; mais l'on parvient difficilement à ce point-là, & le nombre en est si petit, que c'est comme s'il n'y en avoit point. Ces hommes-là même ont peu de commerce avec les autres, ils ne peuvent les éclaircir sur leurs doutes : la condition de laisser les autres dans l'erreur leur est imposée par le destin, qui ne veut pas que les hommes pénètrent plus qu'il ne veut, & qu'ils passent les connoissances qu'il leur a données, seulement pour les mettre à portée de raisonner sur cette matière, mais jamais de prouver.

C'est la grâce que la sagesse de votre père & son savoir lui ont procurée; c'est par-là que lui & son ami ont su les volontés du destin sur vous : en un mot, c'est ce qui fait que vous êtes ici.

Je vais vous apprendre les noms des habitans des élémens : tous ceux que vous voyez devant vous sont nommés des sylphes, les femmes de l'air, des sylphides ; celles qui habitent le feu, des salamandres ; celles qui habitent l'eau, des nymphes ; ceux qui habitent la terre, des gnomes : pour ceux-là, ma mère les a choisis, elle les a enfermés avec elle & ses richesses : c'est ce qui les met à portée, quand le destin veut favoriser un mortel, de lui fournir par ce peuple tout l'or & l'argent dont il a besoin.

Il est inutile que je vous parle plus longtems là-dessus ; je vais continuer ma promenade.

Elle le vint rechercher après sa promenade pour le mener dîner, (les fées ne mangent pas par besoin comme les hommes :) Gracieuse se mettoit à table pour son plaisir ; elle étoit même celle de ses sœurs qui l'aimoit le mieux.

Gracieuse étoit à peine à table, lorsqu'un sylphe, de la part de Belle des Belles, (c'étoit le nom de leur reine,) lui vint dire qu'elle demandoit pourquoi elle ne lui avoit pas encore amené le mortel que le destin lui avoit confié.

Gracieuse fut embarrassée du discours de Belle des Belles ; elle sortit avec précipitation, prenant Zulma par la main : elle répondit au sylphe, qu'elle y seroit aussitôt que lui, & qu'elle feroit elle-même ses excuses à la reine.

Elle monta dans son char avec *Zulma*, elle arriva dans le moment au palais de la reine. Trois grandes cours bâties de deux côtés seulement, & fermées par des grilles d'or, laissoient voir au fond de la dernière un palais surprenant par sa beauté; l'or, le marbre & les pierres précieuses formoient le bâtiment aussi-bien que les ornemens : un sallon d'une grandeur prodigieuse étoit au milieu. Le char de Gracieuse s'y arrêta : il y avoit dans ce sallon un nombre prodigieux de sylphes destinés pour le service de Belle des Belles; il y avoit quatre portes égales : celle qui étoit vis-à-vis de l'entrée, donnoit dans un jardin qui parut à Zulma d'une grandeur & d'une magnificence extraordinaire; celle qui étoit à gauche ouvroit une galerie très-longue & très-large, & d'une hauteur proportionnée : un autre sallon au bout de la galerie, au fond duquel étoit le trône de Belle des Belles, terminoit ce côté-là du bâtiment, tellement que de la porte du sallon en entrant dans la galerie, l'on voyoit la reine sur son trône. Toutes ses sœurs se promenoient dans cette galerie avec les grands officiers de la reine : quoiqu'ils ne fussent que des sylphes, comme ceux qui étoient dans le premier sallon, ils paroissoient être avec elle en familiarité.

Il en est de même parmi nous : nous sommes

tous des hommes, nous ne sommes distingués les uns des autres que par nos rangs, nos emplois, ou notre faveur; & tout cela dépend du caprice du destin qui nous place comme il lui plaît : vous croyez bien que dans son empire même & dans celui de sa fille, il donne les mêmes préférences. C'est ce que je puis dire de mieux pour expliquer ce que c'étoit que la cour de Belle des Belles, & ce qu'elle parut à Zulma.

Les sylphes & les sylphides de qualité formoient sa cour; les fées, ses sœurs, étoient comme les princesses du sang sont ici. Elles ont assez de bonté pour s'humaniser jusqu'à nous : la reine même, quand il n'étoit question que de cérémonies, comme les jours d'audience ou d'autres fêtes, étoit au milieu de sa cour à parler, à jouer, à souper avec ceux qu'elle nommoit & qu'elle distinguoit des autres. Quand elle vouloit encore donner des marques d'une faveur plus grande, elle s'en alloit dans son appartement particulier, qui étoit de l'autre côté du sallon vis-à-vis de la galerie. C'étoit dans cet appartement, qu'elle entretenoit ses favorites dont elle changeoit souvent, tant de ses sœurs, que des sylphes & des sylphides. Elle apprenoit d'elles toutes les nouvelles de l'univers; elle donnoit sa protection aux mortels, fort souvent à la prière de quelques-unes

de la compagnie, quand elle étoit entêtée. Elle ne refusoit jamais ce qu'on lui demandoit, elle aimoit même naturellement à faire du bien; il n'y avoit qu'à bien prendre son tems avec elle; il falloit lui laisser passer des momens d'humeur & de jalousie qu'elle avoit souvent contre ses sœurs, quand elle les croyoit plus aimées qu'elle.

Elle étoit dans un de ces momens-là contre Gracieuse, fâchée de la préférence que Zulma lui avoit donnée; quoiqu'il ne fût qu'un mortel, le destin lui donnoit des marques de distinction si grandes, qu'il n'en falloit pas davantage pour rendre son choix flatteur, & piquant par conséquent pour celle qu'il ne regardoit pas.

Zulma arriva à peine jusqu'au trône de la reine; il étoit arrêté à tout moment par la foule qui le vouloit voir, ou par celles des fées qui vouloient lui faire des honnêtetés en passant. Gracieuse de son côté étoit embarrassée de la commission que le destin lui avoit donnée: elle ne vouloit pas que Zulma s'arrêtât avant d'avoir parlé à la reine. Vous devez, lui dit-elle, vos premiers hommages à Belle des Belles, elle nous voit, elle ne sauroit mauvais gré de vous laisser amuser à toute autre.

Il arriva enfin au pié de son trône: il s'y prosterna; la reine le reçut agréablement, elle

lui fit cependant entendre qu'il avoit manqué à son égard de l'avoir fait attendre. Gracieuse prit la parole, & dit : Que c'étoit sa faute, qu'elle avoit commencé par malheur à lui dire quelque chose par l'ordre que le destin lui avoit donné de l'instruire, en attendant l'heure qu'elle lui avoit marquée, qu'elle n'avoit pas même achevé. La reine lui répondit : Vous aurez encore dans quelques momens une nouvelle à lui apprendre ; la fille du roi de Perse que j'ai prise sous ma protection est présentement au pouvoir du génie Mahousmaha, il faut l'en tirer si nous pouvons. Cela ne sera pas aisé à cause de la reine ma sœur qui est fort alerte, comme vous savez, pour les intérêts de son fils ; mais je vous donnerai mes ordres, car c'est vous que je charge de cette commission. Gracieuse rougit au discours de Belle des Belles, elle n'avoit pas envie de s'éloigner & de laisser Zulma avec elle. La reine comprit la raison de sa rougeur ; elle lui dit : Sans doute vous craignez de quitter Zulma, mais que cela ne vous inquiète pas ; le destin m'a fait savoir sa volonté, il veut qu'il vous suive & qu'il se baigne auparavant dans les deux fontaines. Gracieuse répondit à la reine, qu'elle avoit mal interprêté sa rougeur, qu'elle venoit de la nouvelle qu'elle avoit apprise, à laquelle elle ne s'attendoit pas,

croyant la princesse fort en sûreté. La reine ne répondit point à Gracieuse, elle se tourna du côté de Zulma, & lui dit : Comme vous allez faire un voyage, vous serez peut-être bien-aise de voir ce palais avant de partir. Elle descendit de son trône en achevant ces paroles, pour mener Zulma dans son appartement, elle traversa la galerie : quand elle fut au milieu du premier sallon dont j'ai parlé, elle lui en fit remarquer la beauté, & les quatre portes dont la vue étoit admirable ; l'une faisoit l'entrée de la cour, l'autre du jardin, l'autre de la galerie d'où elle sortoit, & la quatrième celle de son appartement où elle alloit entrer. Toutes les portes s'ouvrirent en même-tems ; rien n'étoit si grand & si magnifique : Zulma fut très-long-tems pour arriver au cabinet de la reine, qui étoit au bout de cet appartement : elle y demeuroit ordinairement. Elle lui fit beaucoup de questions sur ce qu'il avoit pensé de ses aventures depuis qu'il étoit parti de Bagdad ; il y répondit naturellement & très-bien. La reine finit par lui dire : Que Gracieuse étoit fort heureuse d'être obligée par son devoir de le mener avec elle ; qu'elle se seroit chargée du soin de l'amuser pendant son absence, si le destin n'en avoit décidé autrement ; mais qu'elle espéroit le voir

plus long-tems à son retour. Zulma la remercia de ses bontés, & lui marqua une grande joie de ce qu'elle lui faisoit espérer qu'il reviendroit.

La reine parla ensuite à Gracieuse en particulier, pour lui donner les ordres qui regardoient la princesse de Perse.

Gracieuse se retira après la conversation, pour se préparer au voyage qu'elle alloit faire; Zulma la suivit; & toute la compagnie remarqua qu'il n'avoit pas attendu que la reine le lui eût ordonné.

Gracieuse regarda derrière elle en s'en allant, pour examiner le premier mouvement de Zulma; elle fut fort aise de voir qu'il la suivoit. Quand ils furent l'un & l'autre dans le premier sallon, Gracieuse dit à Zulma: Vous avez entendu ce que la reine m'a ordonné; il faut vous baigner, avant de partir, dans les deux fontaines; suivez-moi dans ce jardin, je vais vous y mener. Zulma lui demanda en riant à quoi cette cérémonie étoit bonne? si c'étoit l'ablution de leur pays? Non, répondit Gracieuse; je vais vous dire de quoi il est question.

Les deux fontaines dans lesquelles vous allez vous baigner, communiquent deux choses nécessaires pour notre voyage à ceux qui, comme

vous, ont le malheur d'être mortels; vous ne pourriez me ſuivre, ſi vous n'aviez ces deux qualités-là : c'eſt l'inviſibilité & l'impaſſibilité. Je dois vous mener parmi les mortels; vous aurez le plaiſir de les voir, & de n'en être point apperçu; vous entrerez dans les lieux les plus ſecrets, ſans que les portes ni les murailles vous en puiſſent empêcher : en un mot, vous pourrez me ſuivre par-tout. En achevant ces paroles, qui mirent Zulma dans le plus grand étonnement où il eût encore été, ils ſe trouvèrent au bord des deux fontaines. Gracieuſe, après lui avoir dit qu'il falloit qu'il s'y jetât ſans rien craindre; mais qu'il étoit néceſſaire qu'il y plongeât la tête, le quitta un moment pour aller dire adieu à celle de ſes ſœurs qu'elle aimoit le mieux. Elle venoit la chercher dans le jardin, ſur ce qu'elle avoit entendu dire à la reine, qu'elle venoit de lui donner une commiſſion très-délicate, & qu'elle ſeroit quelque tems ſans la voir.

Gracieuſe alla au-devant d'Aimable, qui venoit à elle les bras ouverts; elle la pria de venir paſſer avec elle le tems qu'elle laiſſeroit à Zulma pour repoſer. Aimable y conſentit; & quand Zulma fut ſorti du bain, elles reprirent avec lui le chemin du palais de la reine pour s'en aller enſuite dans celui de Gracieuſe,

elles montèrent dans son char avec Zulma : Aimable dit au sylphe attaché à elle, de ne revenir que lorsque Gracieuse seroit partie, qu'elle demeureroit avec elle jusqu'à ce moment-là.

Gracieuse fit servir le soupé pour Zulma, & elles se mirent à table toutes deux avec lui : Zulma trouvoit Aimable telle que son nom la représentoit; cependant il étoit moins libre qu'avec Gracieuse; il fut triste même de trouver un tiers entr'eux.

Gracieuse prit la parole, & dit à Zulma : Je suis sûre que vous avez envie de savoir le sujet de mon voyage; la reine vous en a dit assez pour vous donner de la curiosité. J'avois cependant envie, ma sœur, dit-elle, en adressant la parole à Aimable, de ne lui point parler de nos méchantes sœurs. C'est une espèce de honte pour nous, que je voulois lui cacher; mais il n'y a pas moyen de le faire, puisqu'il va être témoin lui-même de la suite de l'histoire de la princesse de Perse, du prince des tartares, & du génie Mahousmaha. Epargnez-vous cette peine, lui dit Aimable, vous avez peut-être des ordres à donner; & je lui parlerai de meilleure foi que vous sur nos sœurs. Vous me ferez plaisir, répondit Gracieuse; aussi-bien je dois entretenir le courier qui a apporté

apporté cette nouvelle à la reine ; je prendrai ce tems-là pour lui parler.

HISTOIRE

De la princesse de Perse, du prince des Tartares, & du génie Mahousmaha.

AIMABLE prit la parole, & dit à Zulma : Vous savez ce qui regarde notre naissance ; mais Gracieuse ne vous a pas dit que nous ne sommes pas les seules filles du destin & de la terre. Il y en a encore un plus grand nombre que celui que vous avez vu dans le temple le jour que vous êtes arrivé ici ; mais elles n'habitent point avec nous, leur empire est séparé du nôtre, parce que nos humeurs & nos figures sont très-différentes. Elles partagent en effet avec nous les terres qui ne sont point connues des hommes ; mais elles ne peuvent empiéter sur nous, ni nous sur elles, par la barrière que le destin a mise entre nous, & par sa volonté plus forte encore que toutes les barrières.

Elles sont laides, méchantes, & de si mauvaise humeur, qu'elles ne s'appliquent qu'à faire du mal & à détruire tout le bien que nous

pouvons faire. Ce n'eſt pas qu'elles & nous, puiſſions rien changer à ce que les unes ou les autres ont fait; mais elles ſont ſi alertes, qu'elles arrivent preſque toujours avant nous dans tous les lieux où le deſtin nous commande d'aller: elles ſe trouvent aux naiſſances des grands princes & des grandes princeſſes, aux mariages & aux cérémonies des mortels, où nos reines nous envoient de part & d'autre. Tout ce que nous pouvons faire de mieux, quand elles nous ont devancé, & qu'elles ont diſpenſé quelques mauvaiſes qualités du corps ou de l'eſprit, c'eſt d'y ſuppléer au plutôt; & nous tâchons de réparer les défauts qu'elles leur ont donnés.

Ce n'eſt pas que nous ne prenions quelquefois des meſures aſſez juſtes pour être les premières, comme vous le verrez dans l'hiſtoire que je vais vous conter; mais cela eſt rare, & c'eſt ce qui fait que les princes ont ſouvent plus de défauts que les particuliers ſur leſquels elles ſe ſoucient moins de répandre leur venin, parce qu'il n'eſt pas d'une ſi grande conſéquence pour leurs méchancetés qu'un particulier ſoit bon, ſoit généreux, ſoit aimable de ſa perſonne, qu'un prince qui tourmente les autres par ſes cruautés, qui les ruine par ſon avarice, & qui leur rend par-là les dons qu'ils ont reçus

de nous, inutiles & très-ſouvent nuiſibles par la jalouſie qu'ils en ont.

Outre ce que je viens de vous dire, nos ſœurs ſont ſujettes à toutes les paſſions des hommes, & ſurtout à l'amour, à quoi elles ne mettent point de bornes ; c'eſt du commerce honteux qu'elles ont avec eux, que ſont venus les génies. Ils ont de leurs pères la mortalité, & de leurs mères le pouvoir d'être inviſibles, & de faire une partie de ce qu'ils veulent : ils ſont ſujets aux paſſions comme elles, & n'en connoiſſent que la brutalité ; ils demeurent ordinairement dans leur empire ; mais ils viennent ſur vos terres ſelon que cela leur plaît. Outre le pouvoir que je viens de vous dire qu'ils ont par eux-mêmes, leurs mères les aident encore du leur, dont ils ne ſe ſervent que pour faire du mal.

Il y a environ ſeize ans que la princeſſe de Perſe vint au monde ; le deſtin avertit la reine Belle des Belles d'envoyer une de nos ſœurs comme à l'ordinaire, & de prendre ſes meſures ſi juſtes, qu'elle pût arriver la première. Gracieuſe fut chargée de ce ſoin ; & comme elle vouloit en ſortir à ſon honneur, elle arriva au pié du lit de la reine qui accouchoit : comme elle faiſoit les derniers cris, elle reçut Améſie la première, & prononça en

diligence les dons qu'elle vouloit lui faire ; ce fut la grâce, la beauté & tous les agrémens de l'eſprit qui peuvent rendre une princeſſe parfaite. Ma ſœur Diſgracieuſe arriva auſſi dans le moment ; elle étoit envoyée par l'ordre de la reine Laide des Laides, comme Gracieuſe l'avoit été par Belle des Belles.

Il faut encore que je vous diſe que nous ſommes toutes jumelles, & que nous avons les noms oppoſés les unes aux autres ; il eſt vrai qu'il y en a plus de méchantes que de bonnes, ce ſont les dernières venues : c'eſt ce qui a fait prendre le parti au deſtin de n'avoir plus d'enfans ; le dernier eſt le tems ; je crois que ma ſœur vous l'a dit.

Diſgracieuſe fut déſeſpérée de voir qu'elle étoit prévenue, & de n'avoir point de mal à faire ſur la perſonne de la petite princeſſe, elle dit : Que ſi elle voyoit un ſeul homme avant ſeize ans, elle ſeroit livrée au plus cruel & au plus laid de tous leurs enfans ; qu'elle ne pourroit ſortir de ſes mains par aucun pouvoir humain.

Gracieuſe dit dans le même moment, qu'il ne pourroit, quoiqu'elle fût en ſon pouvoir, attenter à ſa perſonne que par ſa permiſſion.

Les choſes demeurèrent en cet état. Gracieuſe fit ſemblant de ſe retirer pour laiſſer

partir Disgracieuse ; elle s'en alla en effet outrée de dépit : c'étoit un coup de partie pour elle. Cette princesse tenoit au cœur de Belle des Belles & de Laide des Laides également ; l'une pour lui faire du bien, & l'autre pour lui faire du mal.

Disgracieuse fit en s'en allant ces réflexions : J'ai dit que si la princesse voyoit un seul homme avant seize ans, elle tomberoit au pouvoir du plus méchant de nos enfans. Dès qu'elle aura les yeux ouverts, elle en verra sans doute, quand ce ne seroit que son père, que je n'ai pas excepté ; & nous ne pouvons manquer par-là de l'avoir en notre puissance. A quoi lui seront bons les dons de Gracieuse dans ce tems-là ? ils ne peuvent servir qu'à la désespérer. Elle partit avec cette espèce de consolation.

Mais Gracieuse qui avoit prévu cet inconvénient, quand elle la crut rentrée dans leurs terres, au lieu de revenir dans les nôtres, retourna sur ses pas pour ne pas rendre son voyage inutile. Elle arriva au palais du roi de Perse ; elle entra dans l'endroit où l'on avoit mis la petite princesse avec sa nourrice ; tout le monde étoit endormi, elle la prit avec la nourrice, & les transporta avec l'aide des sylphes, dans le eu le p lus désert de toute la Perse & le plus

inaccessible par sa situation. C'étoit sur le haut d'un rocher, au bord de la mer; elle y bâtit une forteresse, dont les murailles étoient d'une hauteur prodigieuse. Elle ne fit ni portes ni fenêtres par le dehors dans l'enceinte de cette muraille; elle fit construire le palais où elle vouloit que la princesse demeurât enfermée jusqu'à l'âge marqué par notre méchante sœur. Pour rendre encore cette forteresse plus sûre, elle mit un fossé large, profond & plein d'eau, qui faisoit le tour de la muraille en dehors; elle donna ordre aux nymphes qu'elle y envoya, de ne laisser mettre aucunes planches ni bateaux sans les renverser.

Ensuite elle ordonna aux sylphes de servir la princesse & sa nourrice, de leur donner tout ce qui étoit nécessaire pour vivre, jusqu'à ce qu'il lui plût de les faire sortir. Voilà, je crois, toutes les précautions que l'on peut prendre en pareil cas. De plus, avant que vous soyez venu dans notre empire, il ne se passoit guere de jours que Gracieuse n'allât voir si l'on ne cherchoit pas à tromper les gardes de la princesse, ce qu'elle faisoit & ce qu'elle disoit.

Quelques années après que la princesse fut sevrée, Gracieuse trouva que sa nourrice lui parloit souvent de sa naissance, elle lui donnoit envie de voir son père & sa mère; elle lui

disoit que quoiqu'elle ne manquât de rien, la liberté étoit bien douce.

Gracieuse qui craignoit que cela ne donnât envie à la princesse de sortir, quoiqu'elle crût la chose impossible, songea à lui ôter sa nourrice; & pour l'empêcher d'aller trouver le roi, & lui apprendre où étoit sa fille, elle jugea à propos de l'enlever, & de la confier à un sage de sa connoissance, qui demeuroit dans l'Arabie; elle le pria de lui rendre la vie si douce, qu'elle n'eût rien à regretter.

La princesse fut d'abord inquiète de ne la point trouver, elle la chercha long-tems, mais son chagrin fut bientôt dissipé par les soins que prirent les sylphes de la divertir : cependant, malgré toutes leurs attentions, Amasie se rappeloit quelquefois sa nourrice, & les douceurs que lui procuroit sa présence; ce souvenir lui arrachoit des soupirs & des larmes. Les sylphes alors, pour la distraire de ses tristes pensées, formoient un concert, illuminoient les jardins, lui racontoient des histoires agréables, la flattoient toujours d'une destinée glorieuse qu'on lui réservoit, & dont elle jouiroit dans peu : c'est ainsi qu'on l'a amusée jusqu'à sa quinzième année qui vient de finir.

Notre reine apprit hier, que le génie Mahousmaha s'est emparé de cette princesse; il

en est amoureux, & sûrement elle ne sera pas éprise de lui; car suivant le souhait de Disgracieuse, c'est le plus horrible & le plus cruel de leurs enfans. Amasie doit passer de tristes momens avec ce monstre, dont la vue & le regard font horreur. Belle des Belles n'a pas encore déclaré par quels détours nos méchantes sœurs ont réussi dans leurs desseins. Gracieuse qui sort de chez le destin, en sera peut-être instruite. Ma sœur, lui dit-elle, Zulma n'ignore aucun de vos soins pour la princesse de Perse; il voudroit savoir quel est ce mortel qui a détruit dans un moment les sages précautions de tant d'années? C'est, répondit Gracieuse, Ormosa, ce prince tartare, que notre sœur Agréable doua en naissant des qualités les plus propres à s'attirer l'estime & l'amour. Avant de parler des dernières aventures de ce prince, Zulma seroit sans doute charmé d'apprendre l'heureux hasard qui le garantit en naissant de la fureur de nos mauvaises sœurs; & je vais l'en instruire:

HISTOIRE

Du prince Ormosa.

NOTRE reine députa ma sœur Agréable pour assister à la naissance d'Ormosa. Ermilienne, mère du prince, est très-chérie dans cette cour, & nous avons toujours favorisé ses desseins. La brigue avoit retardé de quelques instans le choix de Belle des Belles, parce que plusieurs fées désiroient cet emploi. Les momens sont précieux lorsqu'on a des rivales d'un caractère aussi vif que les nôtres. Agréable fut prévenue par la fée Désagréable, qui étant seule en ce fatal instant auprès d'Ermilienne, exerça pleinement sa malice sur le prince nouveau né. Heureusement pour Ormosa, Agréable comprit à un cri d'Ermilienne, qu'elle étoit encore enceinte : elle se tint cachée jusqu'à ce que la reine fût délivrée ; elle reçut ce second enfant, & pour le rendre parfait, elle le doua des qualités contraires à celles dont la méchante fée avoit doué son frère. Personne ne s'y opposa, parce que Désagréable empressée auprès du premier né, l'avoit suivi dans l'appartement où on l'avoit porté.

Nos deux sœurs contentes se rendirent dans leurs empires, & rapportèrent à leurs reines le succès de leurs voyages. A peine les deux princes se connurent-ils, qu'il fallut les séparer : on craignit les suites d'une antipathie naturelle. L'humeur douce d'Ormosa, le porta à dix-sept ans à demander à son père la permission d'aller voyager. Si le kam, qui n'aimoit que ce fils, ne voulut point s'opposer à son départ de peur que trop de prédilection n'irritât la fureur de son aîné, il ne consentit à son éloignement, que sous le prétexte d'envoyer Ormosa pour appaiser les troubles de quelques provinces, dans l'espérance que les grandes qualités de ce prince, lui attireroient l'affection & le cœur des peuples.

En traversant une forêt, Ormosa rencontra une bête dont la tête ressembloit à celle d'un lion, & le corps à celui d'un tigre; cet animal étendu par terre, & les yeux fermés paroissoit endormi : il appuyoit sa tête sur un miroir qu'il tenoit entre ses pattes. Le prince piqué de curiosité descendit de cheval, & mettant le sabre à la main, il approcha doucement. Le miroir lui représenta une jeune fille parfaitement belle, qui se promenoit seule dans une chambre magnifique : surpris d'un objet si aimable, il la considéra à loisir sans que la bête fût

le moindre mouvement. Ormosa tâchant de profiter de ce tems, leva son sabre, & il avança la main pour prendre le miroir : mais l'animal sautant tout à coup en l'air, rompit toutes les mesures du prince, & mettant le miroir dans sa gueule, il s'enfuit. Ormosa le poursuivit & arriva aussitôt que lui au bord d'un étang bourbeux; le monstre s'y précipita : une force supérieure entraîna le prince après lui, il tomba au fond sans se troubler, & cherchant toujours cet animal : il pénétra jusques dans une grotte où une femme l'arrêta par la main & lui dit : Ormosa, vous n'êtes point né pour la crainte, écoutez-moi.

La personne que vous avez vue dans ce miroir mérite votre attachement, elle a besoin de vos services, & je vous assure de toute sa tendresse, si vous avez assez de résolution pour aller à son secours. Madame, répondit Ormosa, rien ne rebutera mon courage, tandis qu'il sera animé par l'espoir, & tout m'est possible lorsqu'il s'agit d'obtenir le prix glorieux que vous proposez à mes travaux. Ouvrez cette porte, reprit cette femme, & suivez le sentier qui se présentera à vous, rien ne vous manquera dans la route, & votre voyage, quoique long, sera heureux. Au reste, il n'y a plus à balancer, vous n'avez que cette voie pour retourner sur

la terre. Que vous êtes cruelle, madame! répliqua le prince, de me rendre nécessaire un voyage qui m'étoit agréable par le seul désir d'être utile à cette adorable fille: dites-moi du moins à qui je dois être redevable des promesses dont vous me flattez? Partez au plutôt, reprit la dame, vous saurez mon nom, de la personne à qui je vous envoie.

Ormosa ouvrit la porte & suivit un chemin que lui traçoit une infinité de vers-luisans. Il se reposa dès qu'il se sentit fatigué, & aussitôt un lit de gazon, & une table couverte de viandes s'élevèrent devant lui; il mangea, & dormit: à son réveil il trouva de nouveaux mets, & il en fit provision pour le reste de la journée. Enfin, après trois mois de marche, il entrevit le jour. Il monta un escalier, & entra dans un jardin, où il rencontra sous un berceau, une femme endormie sur un lit de fleurs; il en approcha en tremblant, & la reconnut pour la même personne que le miroir lui avoit représenté. Au comble de ses désirs, il se jeta aux piés de cette fille avec tant de transport, qu'il l'éveilla. Amasie effrayée à la vue de ce jeune homme, poussa un cri si vif, que tous les sylphes l'entendirent. Ils n'avoient pu prévoir ni détourner cette visite. Ce malheur arriva le jour que vous abordâtes ici, Zulma; ainsi ma

trop grande attention pour vous, eſt en partie cauſe de l'enlevement de la princeſſe.

Ormoſa pour raſſurer Amaſie, lui dit : Serois-je aſſez malheureux, madame, pour que ma préſence vous déplût? Je ne ſais, répondit Amaſie, ni qui vous êtes, ni d'où vous venez : l'on me ſert & l'on me parle ici, ſans que je ſache qui c'eſt, car je ne vois perſonne ; je demeure dans ce château qui eſt au bout de cette allée ; ſi vous voulez y reſter avec moi, vous me ferez plaiſir, & rien ne vous manquera, vous m'apprendrez quel chemin vous a conduit ici. Je vous ſuivrai, madame, reprit Ormoſa, par-tout où il vous plaira, votre abſence ſeule me feroit inſupportable. Tant-mieux, répliqua la princeſſe, quand nous ſerons deux, nous nous ennuyerons moins : & je n'ai regretté ma nourrice que parce qu'elle me parloit, & que je la voyois. Si le prince ne comprit rien à ces dernières paroles, l'accompliſſement d'une partie des eſpérances dont on l'avoit flatté, le combloit d'un plaiſir ſenſible ; l'air content, & les entretiens naifs de la princeſſe, ſembloient l'aſſurer que le reſte des promeſſes auroit bientôt ſon exécution. Ils ſe rendirent enſemble au château. Amaſie lui fit toutes les queſtions que la curioſité excite dans une jeune perſonne, à qui tout eſt nouveau : Le prince lui raconta par

quelle heureuse rencontre il étoit parvenu jusqu'à elle. La princesse lui dit à son tour, qu'elle n'avoit jamais vu que ces jardins & ce château, & qu'elle ne savoit pourquoi on l'y tenoit renfermée.

Disgracieuse qui avoit tramé tout ce projet, auroit pu, suivant ses vues, enlever Amasie dès le premier moment où cette princesse avoit apperçu Ormosa ; mais instruite de mon attachement auprès de vous, Zulma, elle a mieux aimé les laisser quelques jours ensemble, afin que s'enflammant l'un pour l'autre, leur séparation fût plus douloureuse. Connoissez, à cet horrible trait, le caractère de nos méchantes sœurs. Je n'avois pas prévenu la princesse contre l'amour ; je n'avois pas même cru devoir lui parler de cette passion avant le tems qu'elle auroit la liberté de voir les hommes ; ainsi Amasie, sans craindre le malheur qui la menaçoit, a suivi son penchant pour un prince aimable, qui paroissoit formé & conduit par les mains de l'amour.

Au bout de deux jours, lorsqu'ils cueilloient ensemble des fleurs, pour se les offrir mutuellement, ils furent enveloppés par un nuage obscur. Ormosa perdit la princesse ; Mahousmaha l'enleva, & la transporta dans le pavillon invisible, suivant le rapport du sylphe qui les a suivis.

Qu'eſt devenu Ormoſa ? demanda impatiemment Zulma. Il eſt reſté dans la même place où il étoit, répondit Gracieuſe, mais le palais & les jardins ont diſparu ; car dès que les bâtimens que nous conſtruiſons ne ſervent plus aux deſſeins pour leſquels nous les avons élevés, ils doivent rentrer dans le néant d'où nous les avions tirés. Au retour de notre voyage, nous ſaurons la ſuite des aventures de ce prince. Agréable va à ſon ſecours, tandis que je délivrerai Amaſie du pouvoir du génie.

On avertit alors Gracieuſe que ſon équipage étoit prêt, elle embraſſa Aimable, & partit avec Zulma dans un char très-léger, attelé de deux aigles inviſibles. Ils arrivèrent au bord d'une forêt ſituée dans une des îles de Salomon. N'allons pas plus loin, dit la fée ; examinons de cet endroit comment Mahoufmaha s'introduit dans le pavillon où il retient la princeſſe. Gracieuſe arrêta ſon char ſur la cime du plus haut des arbres, & s'entoura d'une nuée à travers de laquelle ils voyoient tout ce qui ſe paſſoit aux environs, ſans qu'on pût les appercevoir.

Zulma cherchant à profiter du premier moment où il ſe trouva tête à tête avec cette fée, alloit lui faire l'aveu de l'amour dont il étoit épris pour elle : Gracieuſe qui liſoit juſ-

ques dans les moindres pensées de ce jeune homme, tâchoit d'éloigner une déclaration à laquelle elle auroit été embarrassée de répondre, lorsqu'un sylphe arrivant avec empressement, lui parla à l'oreille, & la tira d'inquiétude. Dès que le sylphe fut reparti, Zulma demanda à la fée ce qu'on venoit de lui annoncer. C'est, répondit-elle, une nouvelle commission que Belle des Belles me charge d'exécuter avant de retourner dans notre empire. Afin de vous rendre sensible, continua-t-elle, pour le mortel que le destin favorise, je vous apprendrai son sort déplorable, après que je vous aurai raconté les amours de ceux dont il tient la vie. Gracieuse, sous ce prétexte, vouloit éviter que Zulma ne lui parlât d'amour pendant le tems qu'elle seroit obligée de rester seule avec lui. Le profond respect qu'il avoit pour cette aimable fée, étoit une assurance certaine pour elle, qu'il n'oseroit l'interrompre dans sa narration : & sans attendre son consentement, elle parla ainsi :

HISTOIRE

HISTOIRE

D'Almanſine, d'Attalide, du viſir Amulaki, & d'Achmet ſon fils.

SOLIMAN, à ſon avènement à l'empire, trouva dans le ſérail des richeſſes immenſes, & un nombre prodigieux de ſultanes. Son prédéceſſeur avoit aimé paſſionnément les femmes. Quiconque lui offroit une fille d'une beauté rare, pouvoit compter ſur la faveur de ſon prince, & ſur une récompenſe proportionnée au préſent qu'il lui faiſoit. Perſonne n'ignore que les empereurs ottomans mettent, s'il ſemble, une partie de leur grandeur dans la quantité des femmes réſervées pour leurs plaiſirs.

Un des premiers ſoins du nouveau ſultan, jeune & bien fait, fut de raſſembler toutes les femmes du ſérail, eſpérant dans la multitude en trouver quelqu'une digne de ſon attachement ; il ne put cependant ſe fixer. Il s'imagina que le trop grand nombre cauſoit ſon incertitude ; il les vit ſéparément, & il n'en devint que plus irréſolu ; il ne ſentit pour elles qu'une ſimple admiration, ſans aucun déſir. Fâché de ſon indifférence, il s'en plaignit à

Amulaki : Que je ſuis malheureux ! lui dit-il ; j'ai vu toutes les ſultanes en général, & chacune en particulier, ſans qu'aucune ait touché mon cœur. Seigneur, lui répondit le viſir, que votre hauteſſe ordonne à tous les gouverneurs d'envoyer, ſelon l'uſage, au ſérail les plus belles filles de l'empire, & ſi elle veut, je leur marquerai ſes intentions. De pareils ordres, répondit l'empereur, troubleroient trop la tranquillité de mes ſujets. Ta fille, m'a-t-on dit, peut inſpirer une véritable paſſion, amène-la-moi demain ; je ſais qu'elle t'eſt chère, ainſi ta gloire & ton bonheur dépendent de l'impreſſion que ſes attraits feront ſur mon cœur.

Amulaki étonné, ne répliqua pas ; il n'avoit d'enfans qu'Achmet ſon fils, & ſa fille Attalide, qu'il aimoit ſi éperdûment, que dans la crainte de s'en ſéparer, il n'enviſageoit qu'avec horreur l'ordre du ſultan. Pénétré de douleur, il rentre chez lui ; ſon fils qui le reçut à la porte, voyant ſon inquiétude, lui en demanda la raiſon. Je ſuis perdu, Achmet, lui dit-il, ſi tes conſeils ne me tirent de l'embarras où me met Soliman. Quelle apparence, répondit Achmet, qu'à mon âge mes avis vous ſoient de quelqu'utilité dans une affaire où votre eſprit & votre expérience vous abandonnent ?

N'importe, reprit le viſir, tu es de ſang-

froid, & le chagrin m'accable. Le grand-seigneur, continua-t-il, insensible à toutes les sultanes, me demande ta sœur. Est-ce là tout le sujet de vos alarmes? répliqua Achmet. Tu raisonnes, reprit vivement Amulaki, comme le sultan; mais je pense bien différemment. Si Attalide ne plaît pas à Soliman, elle sera toujours malheureuse; je l'aime & je la perds; car dès qu'une fille est entrée dans le sérail, elle n'en sort plus, soit qu'elle partage les plaisirs du sultan ou qu'elle lui soit indifférente. Quand ta sœur lui plairoit aujourd'hui, l'empereur a si peu de penchant pour le sexe, qu'il s'en dégoûtera peut-être demain, & je ne reverrai plus Attalide, qui m'est cent fois plus chère que ma propre vie.

Seigneur, répondit Achmet, Soliman est jeune; le récit que vous lui avez fait des beautés d'Attalide a excité en lui l'amour qu'il ressent pour elle, & le mépris qu'il a pour le reste des femmes. Mais puisque l'absence de ma sœur vous paroît si funeste, il faut désobéir. Je ne veux point, répliqua le visir, refuser l'empereur; je ne cherche qu'un moyen de conserver ma fille sans irriter ce prince.

Seigneur, reprit Achmet, Attalide n'est encore connue de personne, toujours enfermée dans ce palais, elle n'a paru qu'à nos yeux. Cette heureuse circonstance favorisera un des-

fein que j'imagine. Il faut chercher une efclave d'une beauté fingulière, & la conduire au palais fous les habits de ma fœur, & couverte d'un voile, pour que vos domeftiques ne la voient point.

Cette fille charmée de l'honneur où vous l'éleverez, fera autant intéreffée que vous à garder le fecret. Vous témoignerez au grand-feigneur combien il en coûte à votre tendreffe de vous féparer pour toujours de votre fille, & vous le conjurerez de vous la rendre, fi elle n'eft pas affez heureufe pour lui plaire. Par-là vous éviterez l'unique inconvénient qui vous perdroit; car elle pourroit découvrir votre fecret, fi Soliman n'avoit pas pour elle tous les égards dont elle fe flattera; mais s'il confent de vous la remettre, vous n'aurez plus d'indifcrétion à redouter.

Amulaki, charmé de ce confeil, laiffa à fon fils le foin de choifir une efclave. Seigneur, lui répondit Achmet, votre confiance m'honore; cependant je fuis encore trop jeune pour qu'on me laiffe choifir des filles d'un grand prix; & quand je me ferois connoître, on fait qu'à mon âge il ne m'eft pas permis d'avoir des femmes; il vaut mieux ordonner à un marchand de mener chez vous fes plus jeunes & fes plus belles efclaves. Cours, mon fils, reprit le vifir, va

lui porter mes ordres; je ferai dans mon appartement au fond du jardin, fais-les entrer par la porte de derrière, afin qu'on ne les apperçoive pas.

Achmet annonça les volontés du visir au plus fameux marchand d'esclaves; celui-ci les reçut avec respect, & se rendit avec quatre filles au lieu qu'on lui avoit indiqué. Achmet les introduisit auprès de son père. Dès qu'elles eurent levé leurs voiles, Amulaki fut ébloui de leur beauté, une des quatre qui pleuroit amèrement, lui plut davantage: il demanda le sujet de ses larmes: Seigneur, lui répondit le marchand, cette fille, beaucoup plus belle que les autres, est accablée de sa situation présente; mais dès qu'elle réfléchira sur l'honneur que vous lui faites, son chagrin sera bientôt dissipé, & sa beauté reprendra tout son éclat.

Tandis que le visir & le marchand s'entretenoient, Achmet, à la vue des charmes de cette esclave affligée, s'attendrissoit à ses pleurs, & un regard qu'elle porta sur lui, acheva de le soumettre. Lorsqu'il réfléchissoit qu'elle étoit destinée pour le sérail & qu'elle y entroit dès le lendemain, il n'espéroit pas dans un espace si court, détourner Amulaki d'un dessein dont il avoit lui-même suggéré le plan, ni l'engager

à substituer une seconde esclave à la place de celle-ci ; & quand même son père y eût consenti, il n'étoit pas certain qu'il lui voulût céder ce cher objet de son amour. Cependant le marché se conclut, & le visir emmena avec lui cette fille. Almansine (c'étoit son nom) jeta en partant un coup-d'œil si touchant sur Achmet, qu'il en seroit mort de plaisir dans un état plus tranquille. Il connut à ce tendre regard, que s'il aimoit cette beauté, elle n'étoit pas insensible.

Les cris & les pleurs de cette esclave redoubloient à mesure qu'elle s'éloignoit. Achmet ne les entendit que trop, il succomba à sa douleur, & passa la nuit dans le jardin : le jour seul le rappela à l'appartement d'Amulaki pour revoir encore une fois cette chère esclave avant son départ ; mais le visir impatient de hâter le succès de son stratagême, étoit déjà sorti pour la conduire au sultan. Cette diligence parut déplacée à l'amoureux Achmet, & il la traita de précipitation, dans le désespoir où il étoit de n'avoir pas fait quelque démarche pour retenir cette esclave, qu'il ne pouvoit trop regréter. Il se ralluma cependant quelque légère espérance dans le fond de son cœur : Soliman, disoit-il, aussi indifférent pour Almansine que pour les autres beautés du sérail, la rendra peut-être au visir, &

en ce cas je l'obtiendrai aiſément. La beauté ſeule d'Almanſine l'alarma. Il fut bientôt détrompé ; Amulaki revint ſeul du palais. Que je te ſuis obligé, mon fils ! lui dit le viſir en l'embraſſant ; l'eſclave a plu, malgré ſes larmes ; l'empereur amoureux, l'a placée lui-même dans le plus bel appartement du ſérail. Achmet à cette nouvelle perdit tout ſentiment. Laiſſons-le aux ſoins que l'on prend pour le rappeler à la vie, & apprenez ce qui étoit arrivé à Almanſine.

Dès qu'Amulaki eut renvoyé le marchand, il conduiſit cette eſclave chez Attalide : Voilà, lui dit-il, une fille que je préſenterai demain au grand-ſeigneur, afin qu'elle touche ſon cœur ; parez-la de celui de vos habits qui relevera le plus ſes charmes. Le lendemain le viſir prit Almanſine en particulier, & lui dit : Je vous ai achetée pour le plus grand empereur de l'univers ; vos pleurs & votre beauté vous ont gagné mon affection au point que j'ai déclaré au ſultan que vous étiez ma fille, afin qu'il eût plus de conſidération pour vous. Il m'a donné parole de vous renvoyer, ſi vous n'avez pas le bonheur de lui plaire, & ſi ce malheur arrive, je vous mettrai au nombre de mes enfans, & je vous ferai un ſort agréable. Mes bontés pour vous nous coûteroient la vie à tous deux.

si Soliman soupçonnoit votre véritable condition ; mais vous soutiendrez aisément le personnage de ma fille, puisque personne ne l'a jamais vue, & que je vous présenterai sous son nom. Ce discours flateur fit couler de nouvelles larmes des yeux d'Almansine. Si elle avoit conçu du chagrin lorsqu'elle s'imaginoit que le visir l'achetoit pour lui, l'idée de vivre dans le même palais qu'Achmet, calmoit un peu sa douleur : mais destinée au sérail, elle perdoit toute espérance de revoir ce cher objet. Elle suivit Amulaki sans répondre ; & l'empereur, malgré les pleurs qu'elle répandoit en abondance, fut tout-à-coup si frappé de l'éclat de ses charmes, qu'il remercia le visir, & introduisit lui-même Almansine dans le sérail en amant passionné, & en la priant de mettre des bornes à son affliction. Ah, seigneur, lui répondit-elle, mes larmes coulent d'une source trop juste pour qu'elles tarissent sitôt ! Quel en est donc le sujet, demanda le sultan ? Je pleure, dit-elle, votre malheur & le mien. Mon malheur ! reprit l'empereur, je vous possède ; & n'ai rien à craindre. Ne me cachez pas plus long-tems, je vous conjure, la cause de votre douleur ; je m'y intéresse d'avance, & je ferai mes efforts pour la dissiper, & vous procurer tous les agrémens possibles.

Seigneur, continua-t-elle, votre malheur eſt de penſer que l'amour dépend de votre rang, & qu'il doit ſuivre néceſſairement vos ordres. Pour moi, je ne regarde cette paſſion que telle qu'elle eſt en elle-même. L'autorité n'a jamais décidé de ces douces préférences qui raviſſent. Il vous ſuffit, ſeigneur, qu'une femme vous touche pour que vous vous croyiez heureux : certain qu'on ne peut vous l'enlever, vous ne vous embarraſſez point de plaire, ainſi vous ne ſentez jamais le retour mutuel de tendreſſe qui fait tous les charmes de l'amour. On vous jure qu'on vous aime ; comment vous en aſſurez-vous, lorſque votre ſeule volonté décide toujours des faveurs qu'on vous accorde ?

Vous en ſavez trop, répliqua Soliman en courroux, pour une fille qui n'a dû voir d'autre homme que ſon père ; ſa trop grande complaiſance vous a ſans doute facilité l'occaſion d'apprendre l'amour aux dépens de ſon honneur & de mon bien.... Je ne ſuis point fille du viſir, répondit Almanſine ; il m'acheta hier ; & ne m'a ſuppoſée pour ſa fille, qu'afin que je fiſſe plus d'impreſſion ſur votre cœur. Vous n'êtes pas la fille du viſir ! dit l'empereur en colère ; ſa tête me répondra de ſon impoſture. Pour vous, eſpérez tout de votre beauté, ſi vous êtes aſſez ſincère pour me dire comment ;

à votre âge, vous connoissez si bien l'amour, & pourquoi vous prévenez mes sentimens qui sont peut-être très-différens de ceux qu'ont d'ordinaire les sultans. Il la fit asseoir à côté de lui, & Almansine lui dit :

HISTOIRE

D'Hassan & de Zatime.

MON père Hassan & ma mère Zatime avoient l'un pour l'autre l'ardeur la plus vive. Fruit unique de leur tendresse, j'ai toujours été témoin de leur passion mutuelle : ils m'ont appris, seigneur, le bonheur d'un amour réciproque. Ussin ne m'a que trop fait sentir par les malheurs où il nous a plongés, combien l'amour est à redouter lorsque l'autorité prétend s'emparer d'un cœur qui s'est déjà donné. Hassan, bacha de l'île de Chio, assuré du cœur de son épouse, se plaisoit à l'admettre dans la compagnie de ses amis & à la faire manger avec eux. Ussin étoit malheureusement de ce nombre ; il aima Zatime, & voulut s'en faire aimer. Il n'épargna rien pour s'en faire écouter. Ma mère, espérant que ses refus le rebuteroient, différa quelque tems de découvrir à Hassan l'insolence

d'Uſſin ; mais enfin, laſſée de ſe voir obſédée, elle obligea mon père d'éloigner cet importun. L'exil de cet amant irrité augmenta ſon chagrin, il ſe rendit à la ſublime porte, où il vint à bout par ſes intrigues de machiner la perte de ſon rival, & d'obtenir pour lui-même le gouvernement de Chio. Fier de tant de ſuccès, il vint prendre poſſeſſion de ſon emploi, ſuivi des muets qui avoient ordre de demander la tête du malheureux Haſſan qui n'eut que le tems de ſe ſauver. Ma mère & moi fûmes expoſées à l'encan avec tous nos biens : Uſſin nous acheta. Zatime encore plus animée contre ce tyran, a toujours réſiſté à ſes efforts. Le bacha, pour punir ma mère de ſes refus, m'a vendue à un marchand de Conſtantinople où je ne ſuis arrivée que depuis deux jours.

Si je vous ai prévenu ſur l'amour, c'eſt pour vous inſtruire de mes ſentimens. Sachez donc, ſeigneur, que je ſuis fille de Zatime, & que je n'ai pas moins de réſolution qu'elle ; & quoique votre eſclave, je mourrai plutôt que de vous obéir, ſi vous tentez d'arracher par la force ce que vous ne devez obtenir que de mon conſentement. Ainſi, ſeigneur, ſi mes foibles attraits ont pour vous quelque charme, il faut chercher à plaire avant que de commander.

Je n'ai jamais eu d'autre deſſein, répondit

Soliman, & j'ai toujours blâmé la folie des musulmans, de renfermer tant de femmes avant de s'assurer de leur cœur. Ma délicatesse m'avoit fait préférer la fille du visir, parce que j'espérois que son éducation m'inspireroit plus d'attachement, & que cette fille, sensible à mon choix, auroit pour moi une reconnoissance qui peu-à-peu inspire l'amour: je ne la regrète point, puisque je trouve en vous tout ce qui me la faisoit désirer; mais je punirai l'insolence de son père....

Seigneur, reprit-elle, vous dites que vous voulez me plaire, & pour première preuve de votre complaisance, vous condamnerez à la mort un homme dont tout le crime est de m'avoir procuré le bonheur d'être auprès de vous? Puisque vous vous y opposez, répliqua le sultan, sa vie est en sûreté; mais reconnoîtriez-vous sa fille? Oui, seigneur, répondit-elle, & si vous formez quelques desseins violens contr'elle, j'implore de nouveau votre bonté; elle ignore les projets criminels de son père; j'en suis sûre. Cette aimable fille a passé la nuit dernière à me parer. Ne craignez rien pour ses jours, reprit Soliman, je ne veux que mortifier le père dans la personne de sa fille. L'empereur charmé de l'esprit & des grâces de cette nouvelle sultane, ne la quitta qu'avec peine, & en l'assu-

rant d'un véritable amour. Cette belle paſſa la nuit à ſe rappeler les complaiſances de l'empereur : elle eut ſouhaité le payer de quelque retour ; mais ſon penchant pour Achmet la détermina à ſe donner la mort, dès qu'elle perdroit l'eſpérance de ſe conſerver à ce cher amant.

Le ſultan envoya ordre dès le grand matin au viſir de ſe rendre ſur le champ au ſérail. Amulaki partit avec toute l'impatience d'un courtiſan qui attend des faveurs extraordinaires de ſon prince. Il ne ſe promettoit pas moins que d'être le confident des plaiſirs de ſon maître. Son étonnement ne ſe peut exprimer, lorſque l'empereur en courroux, lui dit : Amulaki, vous m'avez ſuppoſé une eſclave que vous achetâtes hier ; votre mort m'eut déjà vengé, ſi cette eſclave n'eût retenu ma juſtice : la peine que je vous réſerve ne vous ſera pas moins cruelle. Remettez-moi ce matin votre fille, ou vous & toute votre famille payerez vos refus du plus cruel des ſupplices.

Le viſir déſeſpéré ſe retira chez lui. Achmet vint le recevoir à la porte ; ce jeune homme, qui s'attendoit à expirer de douleur au récit des plaiſirs du ſultan, étoit ſi affligé, qu'il ne remarqua pas la triſteſſe de ſon père. Amulaki le tirant à l'écart, lui dit : Mon malheur eſt à ſon

comble, l'esclave a parlé & l'empereur demande Attalide. Achmet charmé d'une nouvelle qui réveilloit les espérances presqu'éteintes de son amour, se persuada d'abord qu'Almansine n'avoit pu plaire au sultan, puisque ce prince demandoit qu'on lui remît Attalide; il eut peine à modérer sa joie & à empêcher que le visir ne s'apperçût de ce qui se passoit dans son cœur. Amulaki continuoit cependant à lui exprimer la colère de l'empereur, & lui rapporta toutes les menaces qu'il en avoit reçu.

Ce tendre fils invita son père à tranquilliser l'émotion qui l'agitoit, & lui dit : Ma sœur & moi sommes inconnus au sérail, seigneur, & nous nous ressemblons assez pour qu'on nous prenne aisément l'un pour l'autre; donnez-moi ses habits & me conduisez au sérail. Que feroit de toi l'empereur? dit le visir. Soliman, reprit Achmet, est trop en colère contre vous, pour élever votre fille à la dignité de sultane favorite; il ne veut que vous punir. Permettez que je représente ma sœur, j'en sortirai à mon honneur, soit par mon adresse, soit par le secours d'Almansine, si l'empereur l'aime. Vous retarderez du moins de quelques jours le malheur qui menace Attalide. Amulaki aimoit son fils, mais sa tendresse pour sa fille étoit excessive; ainsi quoiqu'il connût tout le risque de cette nouvelle séparation, elle flatoit trop

ſon inclination pour s'y oppoſer plus long-tems.

Les grâces & la jeuneſſe d'Achmet, ſous les habits de ſa ſœur, rendoient ſon déguiſement ſi naturel, que le viſir lui-même crut ſe méprendre. Il le mena au ſérail, & Soliman, pour témoigner plus de mépris au père, ne daigna pas faire dévoiler la fille. Conduiſez-la, dit-il à Aly, chef des eunuques noirs, chez Almanſine, & ſi elle la reconnoît pour fille d'Amulaki, vous la revêtirez d'un habit d'eſclave. Pour vous, viſir, votre palais vous ſervira de priſon, à vous & à votre fils juſqu'à nouvel ordre : votre fille ſera occupée des plus vils offices du ſérail. Sans les prières d'Almanſine, vous & votre famille auriez déjà ſubi la peine que mérite un ſujet qui abuſe de ma confiance.

Aly préſenta la nouvelle eſclave à Almanſine, & lui dit, en levant le voile d'Attalide : Madame, le grand-ſeigneur demande ſi c'eſt-là la fille du viſir ? Almanſine reconnut Achmet, malgré ſes habits ; ſon trouble penſa la déconcerter, le danger d'un objet ſi chéri la ſoutint. Oui, répondit-elle à Aly ; mais dites à l'empereur, qu'il ne me connoît pas encore, s'il croit flater ma vanité en m'envoyant cette eſclave. Si cependant il veut punir le père ſur la fille, je ne m'oppoſe point à ſes volontés, mais qu'il n'attende pas de moi que je ſerve ſa vengeance.

Aly donna un habit d'esclave à Attalide, & rapporta cette réponse au sultan. Almansine seule avec son amant, feignit d'abord de n'avoir pas reconnu ce déguisement, & l'amoureux Achmet auroit pensé qu'elle s'y méprenoit, s'il n'eût remarqué sur son visage des mouvemens embarrassés, qui sembloient lui promettre quelqu'événement favorable : il attendit en la regardant tendrement, qu'elle parlât la première. Almansine, les yeux baissés, commençoit un discours qu'elle n'achevoit pas. Rêveuse & inquiète, elle garda quelque tems le silence, & elle alloit enfin le rompre, lorsqu'on lui annonça l'empereur. Retirez-vous, dit-elle à la fausse Attalide, en la poussant dans la chambre voisine, votre vue irriteroit peut-être Soliman; prenez votre nouvel habit, & ne vous présentez que lorsque je vous appellerai. Achmet sortit par une porte pratiquée dans la ruelle du lit, & entra dans la chambre où logeoient les esclaves destinées au service de la sultane favorite. Le reste des esclaves du sérail obéit indifféremment aux autres sultanes, sans être attachées à pas une. C'est à cet état humiliant, que le sultan destinoit la fille du visir.

Almansine prit un air gai pour recevoir l'empereur, & elle lui dit : La fille du visir soutient sa disgrace avec tant de douceur, qu'elle a excité

ma compassion. Elle met son bonheur à ne dépendre que de moi ; je lui suis assez redevable pour chercher à adoucir sa condition, accordez-la-moi, je vous prie, j'aurai soin qu'elle ne se présente pas devant vous ; cette nouvelle preuve de votre bonté augmentera ma reconnoissance. J'avois résolu, répondit le sultan, de l'humilier davantage, mais dès qu'elle vous plaît, vous êtes la maîtresse de son sort ; il suffit à ma vengeance que son père la croye malheureuse, & qu'il n'espère plus de la revoir. Il entama ensuite une conversation des plus tendre ; Almansine y répondit avec tant de discrétion, que Soliman en conçut une secrète joie, & qu'il se flata d'un bonheur prochain. Cette belle craignoit qu'il ne prît envie au sultan de voir la fille du visir & de l'entretenir, & qu'il ne reconnût facilement le jeune Achmet caché dans le sérail sous les habits d'Attalide ; pour éviter un coup si dangereux, la sultane tourna la conversation sur d'autres sujets dont elle amusa l'empereur jusqu'au moment qu'il la quitta.

Pour comprendre toute l'inquiétude d'Almansine, il faudroit être femme, & que l'ennuyeuse conversation d'un mari que l'on n'aime pas retardât une première entrevue avec un amant chéri, qui pour preuve de son amour a tout hasardé, & qui court risque dans ce moment, sur le plus

léger ſoupçon, de périr par la main d'un jaloux tout-puiſſant. Cette ſituation eſt trop rare, & il n'y a que celles qui l'ont éprouvée, qui en peuvent exprimer toutes les alarmes. Achmet colé contre la porte de la chambre écoutoit leur entretien; il ne s'imaginoit pas qu'on s'en tînt à de vaines paroles; tant de retenue dans un ſultan lui ſembloit un prodige.

Après le départ de Soliman, Almanſine apprit à ſon eſclave qu'elle reſteroit à ſon ſervice. Elle avoit pris le parti de continuer de feindre, ſoit pour ſe conſerver plus de liberté avec lui, ſoit pour s'éviter l'embarras d'une première déclaration. Une fille diffère toujours l'aveu de ſa défaite, & ſur-tout lorſqu'elle reſſent pour la première fois le pouvoir de l'amour. Achmet tranſporté de joie ſe jeta à ſes pieds : Madame, lui dit-il, vous me reconnoiſſez. Je ne me flate pas aſſez pour me perſuader que ma préſence vous ſoit agréable : ma vie eſt entre vos mains, mais je ne puis plus être malheureux, puiſque je n'ai d'autre voie pour ſortir du ſérail que la mort. Que votre empreſſement à me demander au ſultan me combleroit de joie, ſi un autre motif que la pitié vous portoit à adoucir ma condition!

Je ſuis trop ſincère, lui répondit Almanſine, pour vous dire que je vous ai pris pour votre ſœur, quoique vous lui reſſembliez beau-

coup. J'avois d'abord pensé que j'étois destinée pour vous, & que le visir m'achetoit dans ce dessein, ne doutant pas qu'il n'eût assez de femmes pour lui.

Dans cette pensée je vous avois examiné avec attention; vous pouvez même vous en être apperçu. Ma surprise & mon affliction furent à l'excès, quand j'entendis qu'il me retenoit pour lui, & qu'il m'emmenoit sans vous rien dire; elles augmentèrent encore le lendemain, quand il m'apprit qu'il me destinoit au sérail : je fais si peu de cas de cet honneur, que je ne trouvois de consolation pour moi que dans l'espérance de ne point plaire au grand-seigneur, qui avoit promis de me renvoyer en cas qu'il ne fût point touché de mes foibles attraits. Il en est arrivé tout autrement, le sultan après m'avoir vue, a résolu de me garder, & quoique jusqu'ici j'aye lieu de me flater qu'il aura pour moi plus d'égard que les sultans n'en ont ordinairement pour leurs esclaves, il est aisé de prévoir que les choses ne peuvent pas subsister long-tems sur le pié où elles sont. J'avois pris un parti, dont j'aurai le tems de vous parler; mais votre arrivée ici, l'inquiétude qu'elle me donne, & la passion que vous me marquez, dérangent entièrement mon projet.

Vous ne me parlez, madame, que de mes ſentimens pour vous, lui dit Achmet ; j'ai été aſſez heureux pour trouver une occaſion de vous les prouver ſans que vous puiſſiez en être offenſée ; mais vous ne me dites point s'ils vous ſont agréables ; c'eſt de cela cependant que dépendent ma vie ou ma mort.

Le danger que vous courez, répondit Almanſine, & auquel vous vous êtes expoſé ſi courageuſement, ce que vous avez pénétré de mes ſentimens, & ce qui nous eſt déjà arrivé, me perſuadent que vous en êtes ſuffiſamment inſtruit.

Quand j'aurois quelque lieu de me flater, reprit Achmet, oſerois-je le faire ſans votre aveu, madame ? Ignorez-vous que l'on doute toujours de ſon bonheur, quoique l'on ait lieu d'eſpérer ? Ce que j'ai fait eſt moins l'ouvrage de ma confiance que de mon déſeſpoir ; l'impoſſibilité de vivre ſans vous m'a fait haſarder de vous donner une marque d'amour ſi convaincante, que vous ne puiſſiez douter de mes ſentimens, ſans laquelle vous les auriez peut-être ignorés toute votre vie. Je voulois en même-tems vous obliger à plaindre mon ſort, car il n'eſt pas poſſible que je puiſſe cacher plus long-tems qui je ſuis.

Ces deux amans employèrent une partie de la

nuit à s'entretenir de tout ce qui intéressoit leur amour. Achmet lui rendit compte de ce qu'il avoit fait pour s'introduire dans le sérail ; elle lui dit la manière & le moyen dont elle s'étoit servie pour contenir la passion du sultan. Ils passoient des mouvemens les plus vifs aux réflexions les plus tristes. Le tendre Achmet ne pouvoit défendre son cœur de quelqu'inquiétude ; le sultan étoit jeune & bien fait, les marques d'amour qu'il donnoit à Almansine par sa retenue & son respect, étoient plus grandes de la part d'un maître absolu, que tout ce qu'il venoit de faire : de plus, il falloit que ce respect se terminât un jour ou d'une façon tragique, ou d'une autre manière qu'il trouvoit encore plus fâcheuse pour lui.

Almansine de son côté étoit dans des alarmes cruelles ; elle achetoit bien cher le plaisir de voir Achmet, par les craintes que sa présence lui donnoit.

Quelques jours se passèrent ainsi ; le sultan amoureux s'accommodoit aux volontés d'Almansine, & elle employoit tout son esprit à adoucir les manières peu délicates du sérail. Un jour ce prince se fit un plaisir de lui faire voir une pêche dont il avoit donné les ordres, & qu'il faisoit faire exprès pour elle. La mer borne les jardins du sérail, & baigne les murs

d'une terrasse qui se termine à un pavillon magnifique que les sultans ont fait bâtir pour y venir prendre l'air ; car les turcs n'ont aucun goût pour la promenade, ils prennent seulement le frais assis sur des carreaux, ou sur des bancs aussi bas que leurs sofas.

Soliman conduisit Almansine dans ce pavillon ; il lui fit remarquer la mer toute couverte de barques de pêcheurs, dont il y en avoit plusieurs attachées par des anneaux de fer à la muraille de la terrasse.

Au premier signal toutes les barques se détachèrent pour aller à la pêche. Elle fut magnifique, tant par la propreté des barques & les habillemens des pêcheurs, que par la quantité de poissons que l'on prit. Almansine parut satisfaite de cette galanterie ; elle admira la situation charmante de ce lieu, & demanda au sultan la liberté d'y retourner le lendemain ; elle le pria même de trouver bon qu'elle eût une clé de ce pavillon, parce que le rivage de la mer lui faisoit plaisir. Soliman y consentit, & la pria seulement de n'y mener jamais aucune sultane, parce qu'il vouloit qu'elle seule fût en droit d'y venir quand il y alloit pour se reposer : elle n'eut aucune peine à le lui promettre, ce n'étoit pas là son dessein.

Lorsqu'Almansine fut de retour dans son ap-

partement, elle appela ſon cher Achmet, & lui dit: Je viens de voir une pêche que j'ai trouvée d'autant plus agréable, qu'elle m'a fait imaginer un moyen de ſortir d'ici avec vous. Elle lui dit qu'elle avoit remarqué que les barques des pêcheurs arrivoient juſqu'au pié de la terraſſe, & préciſément au bas des fenêtres du pavillon; qu'elle en avoit demandé la clé au ſultan, & qu'elle iroit avec lui, dès la même nuit, viſiter les lieux avec plus d'attention.

Achmet ne répondit rien à ce diſcours; il regardoit comme une choſe preſqu'impoſſible de ſortir du ſérail; il ne vouloit pas non plus contredire la ſultane, il avoit pris le parti de mourir quand il ſeroit tems; ſa ſeule inquiétude étoit pour elle, car il étoit inutile de vouloir détruire ſes idées, c'eſt toujours un plaiſir préſent que l'eſpérance.

Almanſine en étoit cependant ſi occupée, qu'elle fit un paquet de toutes les pierreries que le ſultan lui avoit données, & les mit dans une caſſette; elle ne garda qu'un diamant qu'elle enveloppa dans une lettre. Achmet la regardoit avec étonnement; la gaîté que lui inſpiroient les préparatifs d'un voyage qu'il ne croyoit pas poſſible, & qui cependant pouvoit avancer leur perte, le plongea dans des réfle-

xions tristes ; la sultane s'en apperçut, & lui en fit des reproches tendres.

Dès qu'il fut nuit, nos deux amans sortirent ensemble, & allèrent dans le pavillon. Almansine uniquement occupée de son projet, gardoit le silence, & s'appuyoit sur le balcon qui donne sur la mer ; le bruit qu'ils firent en entrant, fut entendu par un pêcheur qui étoit dans sa barque au-dessous du pavillon, & il dit aussitôt à son fils : Allons-nous-en, le grand-seigneur doit bientôt arriver dans ces lieux, puisqu'on ouvre la porte du pavillon : comme il ne vient jamais à des heures si indues, il faut qu'il ait quelqu'affaire d'importance, il seroit sans doute fâché de nous trouver ici ; nous pourrons accommoder nos filets à la pointe du jour.

La sultane jugea que puisqu'elle les entendoit, elle en pouvoit être entendue. Achevez votre ouvrage, leur dit-elle, & recevez seulement le paquet que je vous jete, ce n'est qu'un échantillon de ma libéralité. Si vous êtes assez courageux pour exécuter ce que je vous propose, votre fortune est faite.

Le pêcheur ramassa le paquet qui contenoit la lettre & le diamant ; il lut fort distinctement au clair de la lune ce qu'Almansine lui marquoit, il y rêva quelque tems, & lui répondit ensuite : Si vous voulez, madame, vous

trouver ici demain à pareille heure, j'apporterai des cordes & des perches d'une longueur assez grande pour les porter jusqu'à vous; notre grand prophète fera le reste.

Almansine charmée de cette réponse, s'en retourna avec Achmet dans son appartement: elle lui dit en y rentrant: Eh bien, Achmet, nous sortirons demain d'esclavage. Il lui répondit avec la même froideur: Je le souhaite plus que je ne l'espère; mais quand nous serions assez heureux pour sortir du sérail par cette voie, nous n'en serons pas plus avancés, le sultan nous poursuivra, & nous ne pourrons lui échapper.

N'importe, répondit-elle, nous n'avons ni le tems ni l'occasion de prendre des mesures plus exactes; mais le ciel nous sera peut-être plus favorable que vous ne pensez. Ils passèrent le reste de la nuit à tout préparer pour leur fuite; leurs projets étoient accompagnés de discours fort tendres, & de toute la fermeté que donne la nécessité de vaincre ou de mourir.

Le sultan vint prendre Almansine le lendemain pour lui faire voir une nouvelle pêche; elle étoit ordonnée différemment que la première, & ne lui cédoit ni en magnificence ni en beauté. Après la fête, Soliman se retira plus amoureux que jamais; il avoit entretenu la sultane

long-tems de l'amour qu'elle lui avoit inſpiré ; Almanſine l'avoit écouté agréablement, & même lui avoit marqué plus de gaîté qu'à l'ordinaire ; elle lui laiſſa entendre auſſi que les ſoins qu'il prenoit pour la divertir lui étoient agréables, & lui marquoient des ſentimens dont elle étoit contente.

La nuit étant venue, elle ſortit avec Achmet, comme la précédente nuit, pour aller dans le pavillon ; mais ſoit qu'elle fût arrivée de meilleure heure, ou que le pêcheur n'eût pas encore pris ſon parti, la barque ne ſe trouva pas au lieu marqué. Jugez de leur inquiétude ! Achmet ſe ſeroit trouvé fort heureux dans ce moment, s'il en avoit été quitte pour la vie : la crainte que le pêcheur n'eût trahi Almanſine, & que le ſultan ne tournât ſon amour en fureur, ne lui laiſſoit pas la force de parler.

Il étoit dans cet état, lorſqu'Almanſine plus acceſſible à l'eſpérance, lui dit qu'elle voyoit de loin quelque choſe, & que c'étoit ſans doute le pêcheur. Achmet ne regardoit point du côté de la mer, tant il étoit perſuadé que leur perte étoit ſûre. Il approcha de la fenêtre, & jugea comme elle que c'étoit une barque. En effet c'étoit le pêcheur qui venoit remplir ſa parole : il arrêta ſa barque ſous le pavillon, & leur jeta es cordes, comme il avoit projeté. Alman-

ſine deſcendit la première avec la caſſette qu'elle emportoit, Achmet deſcendit enſuite. Ils prirent l'un & l'autre, en s'éloignant, des habits que le pêcheur avoit apportés pour eux, & ils jetèrent les leurs dans la mer, de peur que le pêcheur tenté de la valeur de celui d'Almanſine, n'en voulût conſerver quelque choſe, & que ce vêtement ne les fît découvrir dans la recherche qu'ils ne doutoient pas que l'on feroit d'eux.

Almanſine avoit eu la précaution de laiſſer ſur la table qui étoit au milieu du pavillon, une lettre ouverte adreſſée au ſultan. Le lendemain ce prince étant venu voir la ſultane ſelon ſa coutume, & ne la trouvant point dans ſon appartement, il la fit chercher par tout le ſérail. Il ſe reſſouvint qu'il avoit trouvé bon qu'elle eût une clé du pavillon, & crut qu'elle y pourroit être; mais il ne l'y trouva pas & il en frémit; ſon inquiétude augmenta lorſqu'il apperçut un papier ſur la table, (c'étoit la lettre qu'Almanſine y avoit laiſſée) elle étoit conçue en ces termes :

ALMANSINE, à ſon empereur & ſon maître SOLIMAN.

« Une paſſion malheureuſe que j'ai ſentie avant » d'avoir éprouvé les bontés de votre hauteſſe,

» m'a empêchée de répondre à votre amour ; il » eſt juſte que je prévienne le châtiment que » je mérite, & que vous ſeriez en droit de me » faire : cette raiſon m'a fait prendre le parti de » me jeter dans la mer, trop heureuſe ſi je puis » prouver à votre hauteſſe, par ce que je fais » contre moi-même, qu'elle ne doit pas con- » damner des ſentimens involontaires. Attalide » de ſon côté, plus ſenſible à l'eſclavage qu'à la » mort, veut ſuivre mon exemple : recevez donc, » ſeigneur, les dernières marques de mon déſeſ- » poir, & du regret que j'ai de paroître ingrate » au plus grand & au plus aimable empereur qui » ait jamais été.

» ALMANSINE ».

Le ſultan, après avoir lu cette lettre pluſieurs fois, ne put s'imaginer qu'Almanſine eût préféré la mort au bonheur de lui plaire. La première choſe qui lui vint dans l'eſprit fut que la fille du viſir avoit conſervé commerce de lettres avec ſon père par le moyen de quelques eſ- claves noirs, qu'elle en avoit fait part à Al- manſine, & qu'elles avoient pris des meſures enſemble pour ſortir du ſérail. Il fut ſur le point de faire mourir tous ſes eſclaves dans des tour- mens ſi horribles, qu'ils fuſſent obligés de con- feſſer la vérité ; mais trouvant quelque choſe

de trop barbare à sacrifier un si grand nombre d'innocens pour un coupable, il jugea plus à propos d'envoyer à la maison du visir, avec ordre de l'amener avec son fils. Ces ordres furent exécutés promptement; mais le visir toujours inquiet depuis qu'Achmet étoit dans le sérail, courut à l'appartement du jardin au premier bruit qu'il entendit, & fut assez heureux pour se sauver, avant que ceux que le grand-seigneur envoyoit lui eussent fermé le passage. Les émissaires du sultan ne trouvèrent que le prétendu Achmet qui étoit couché sur un sofa dans la salle basse; il en sortoit pour s'informer du bruit qu'il entendoit, lorsqu'il fut arrêté & conduit devant le sultan.

Dès que l'empereur apprit la fuite du visir, il fut confirmé dans sa pensée qu'il s'étoit enfui avec sa fille & avec Almansine, & que c'étoit lui qui leur en avoit fourni les moyens. Il ordonna au chef des eunuques de conduire Achmet dans un lieu resserré, & de lui faire souffrir tous les tourmens imaginables jusqu'à ce qu'il eût déclaré où étoient son père & sa sœur.

Aly sortit dans le dessein d'exécuter les ordres du sultan; mais lorsqu'il voulut mettre la main sur le feint Achmet : N'approche pas, lui dit-elle, je suis une fille; de pareils châtimens ne sont pas convenables à mon sexe; fais-moi

parler au ſultan, ou donne-moi la mort. Elle ôta en même-tems ſon turban, & ſes cheveux longs & naturellement friſés ſe répandirent ſur ſes épaules. L'eunuque interdit retourna auprès du ſultan pour lui apprendre cette nouvelle, & ſavoir ſa volonté.

Ce prince ordonna avec précipitation qu'on fît venir devant lui cette fille infortunée : Je ſerai bien aiſe, dit-il, d'éclaircir par moi-même une aventure ſi ſurprenante. Aly rentra avec elle dans la chambre du ſultan.

Attalide avoit les cheveux épars, les yeux baiſſés, l'air noble & modeſte. Soliman frappé de ſa beauté comme d'un coup de foudre, & ſaiſi d'un mouvement dont il ne fut pas le maître, ſe jeta à ſes piés pour lui demander excuſe. Vous jugerez aiſément quelle fut la ſurpriſe de cette aimable fille, lorſqu'elle vit dans cet état celui qui l'avoit traitée indignement, & devant qui on la faiſoit paroître en criminelle, & dont elle n'attendoit que la mort, quoiqu'elle ne connût point ſon crime. La ſeule confiance qu'elle avoit en ſon innocence lui avoit fait demander de parler au ſultan ſans eſpérer qu'il voulût l'entendre ; elle s'en étoit même repentie, quand elle s'étoit vue conduite devant lui. L'émotion & la frayeur dont elle fut ſaiſie la firent tomber en foibleſſe, & répandirent

ſur ſon beau viſage une pâleur mortelle. Elle fut promptement ſecourue par les ſoins tendres & empreſſés du ſultan ; les couleurs vives qui reparurent peu-à-peu ſur ſes lèvres, firent connoître qu'elle étoit mieux.

Attalide ouvrit enfin ſes beaux yeux, après avoir repris entièrement ſes eſprits ; elle témoigna quelque honte d'être avec l'habit d'un homme. Le ſultan lui fit apporter un habit magnifique, & la mena lui-même dans l'appartement qu'Almanſine venoit d'occuper, en la priant de ſe repoſer ; il feignit enſuite de ſe retirer pour ne pas la contraindre ; mais il reſta dans une chambre voiſine avec Aly qu'il retint ſeul.

Qu'elle eſt belle ! lui diſoit le ſultan : que j'en ai été frappé ! que je crains de lui avoir déplu par l'état où mes ordres l'ont miſe ! elle me craindra, l'amour & la crainte ne vont point enſemble. Seigneur, lui diſoit Aly, vous n'aimez point en ſultan ; ce ſont les ménagemens que vous avez eus pour Almanſine qui lui ont donné la hardieſſe de vous offenſer. Je puis avoir eu tort, reprit le ſultan, à l'égard d'Almanſine ; mais pour celle-ci, j'ai raiſon ; elle m'a vu pour la première fois comme ſon perſécuteur ; je ſuis cauſe des plaintes que je l'entends faire, & je tremble que les noirs n'y

aient donné trop de ſujet. Non, ſeigneur, elle ne nous a pas donné le tems d'exécuter vos ordres. Mes ordres étoient, reprit le ſultan en colère, pour Achmet, & non pas pour elle. Seigneur, repartit Aly, nous ſommes préſentement inſtruits de vos ſentimens; notre reſpect pour elle égalera notre obéiſſance pour vous.

Le ſultan fit ſigne à l'eunuque de ſe retirer, & lui ordonna de faire ſavoir qu'il coucheroit dans le ſérail & dans la chambre de l'eſclave d'Almanſine. Il ne ſavoit pas encore le nom d'Attalide, & quoiqu'il eût une impatience extrême de l'apprendre, la crainte de l'incommoder en la faiſant trop parler, l'avoit obligé de remettre au lendemain à s'éclaircir de ſa curioſité.

Il diſoit en lui-même : J'étois la dupe d'Almanſine, parce que je l'aimois médiocrement ; il y a une grande différence du goût à la paſſion, on ne ſauroit en juger que lorſqu'on a ſenti l'un & l'autre ; l'on ſuit un goût de fantaiſie, mais une paſſion nous entraîne ; on eſt capable de réfléchir quand on n'eſt point frappé vivement, mais une grande paſſion eſt plus forte que nous ; on eſt forcé de lui obéir, rien ne peut la contredire. Il ne dépend pas de moi, par exemple, de ne pas demeurer ici ; la mort me ſeroit moins cruelle que de m'en éloigner ; je n'étois

n'étois pas ainsi pour Almansine, je la voyois avec plaisir, l'espérance de lui plaire me flatoit; mais je la quittois tous les jours, je pouvois vaquer au soin de mes états jusqu'au moment que je devois la revoir. Quelle différence!

Pendant que le sultan faisoit ces réflexions, Attalide accablée des divers mouvemens dont elle avoit été agitée pendant toute cette journée, n'avoit pu fermer l'œil de toute la nuit. Le sultan, qu'elle n'avoit vu que dans un moment de frayeur, & qu'elle n'avoit presque pas envisagé, étoit toujours présent à son esprit: elle se rappeloit avec plaisir qu'elle l'avoit vu à ses piés, & qu'il lui avoit marqué de l'inquiétude de son état, elle souhaitoit de le revoir le lendemain, & de le trouver aimable. La nuit se passa dans cette situation de part & d'autre. Dès la pointe du jour, le sultan, qui ne s'étoit pas couché & qui n'avoit pu dormir un moment, entendit Attalide qui sortoit de son lit & marchoit à tâtons dans son appartement: il entra aussitôt dans sa chambre. Attalide, qui se croyoit seule, fut extrêmement effrayée de sentir un homme qui l'arrêtoit; mais l'empereur la rassura tendrement, & lui dit: Que voulez-vous faire, madame? qui peut troubler un sommeil aussi précieux que le vôtre? voudriez-vous aussi me quitter? Attalide qui

l'avoit reconnu à sa voix, répondit à toutes ces demandes, en lui disant : Seigneur, je ne puis dormir, & dans l'impatience de revoir la lumière, j'allois ouvrir une fenêtre pour voir s'il étoit jour & faire ma prière du matin ; mais d'ou sortez-vous, ajouta-t-elle, je croyois être seule en cet appartement ? Je n'ai voulu confier à personne le soin de vous servir, repartit le sultan, & pour ne point troubler votre sommeil, je m'étois retiré dans la chambre voisine ; mais l'amour que vous m'avez inspiré ne m'a pas permis de m'éloigner davantage. Seigneur, lui dit Attalide, je ne devois pas me flater de vous avoir donné de l'amour ; l'état où vous m'avez vue peut faire compassion, c'est, je crois, le seul sentiment qu'il puisse inspirer. Je vous supplie, lui dit le sultan, d'oublier, s'il se peut, tout ce qui s'est passé : vous auriez horreur d'un homme qui vous a donné tant d'inquiétude, & qui, peu après, vous parle d'amour. Mon ignorance est excusable, vous avez été prise avec les habits d'un homme qui m'a offensé ; je ne pouvois deviner qui vous étiez ; je suis même fort curieux de savoir quelle peut être la cause de votre déguisement. Seigneur, lui dit Attalide, je n'en ai jamais su la raison, je vous dirai seulement que mon père m'a fait prendre les habits de mon frère, qu'il

m'a ordonné depuis plusieurs jours de me servir de la ressemblance qui est entre nous pour tromper jusqu'à nos esclaves ; que mon frère est sorti de la maison avec mes habits, sans m'avoir jamais dit où il alloit.

Vous êtes donc la fille du visir ? Oui, seigneur, répondit Attalide, je croyois que vous le saviez. Les noirs m'ont demandé, de votre part, des nouvelles de l'esclave Almansine ; mais je ne l'ai vue qu'une nuit, je n'ai pu les instruire de son sort. Je reposois dans une salle basse, lorsque les gens que vous avez envoyés à la maison de mon père m'ont arrêtée & conduite ici en criminelle.

Je suis fort obligé, dit le sultan, à la fuite d'Almansine, puisqu'elle est cause que vous êtes ici, madame ; je souhaite que vous n'en soyez point fâchée ; vous y serez maîtresse absolue, tout vous y sera soumis jusqu'à moi-même. Si cela est, seigneur, faites-moi la grâce de me dire pour quelle raison j'y suis, & quel étoit le sujet de la colère qui vous a obligé de m'y faire conduire indignement.

Le sultan lui conta ce qui s'étoit passé à son sujet, les deux supercheries que le visir lui avoit faites, & la fuite d'Almansine avec la prétendue Attalide ; il lui dit ensuite que croyant que le visir les avoit fait sauver, il avoit en-

voyé chez lui pour s'assurer de sa personne, & connoître la vérité; que l'on n'avoit point trouvé le visir, & qu'elle avoit été prise & amenée pour Achmet son frère.

Le visir, lui dit Attalide, n'a point de part à la fuite d'Almansine; il n'est pas sorti de sa maison depuis que vous lui avez donné son palais pour prison, & je m'étonne qu'on ne l'ait pas trouvé lorsque vous avez envoyé : mais, seigneur, continua Attalide, vous étiez donc bien amoureux d'Almansine, puisque vous preniez tant de soin pour la retrouver? Je ne vous avois pas encore vue, madame, reprit le sultan; de plus il entroit, dans l'ordre que j'ai donné, plus de colère contre le visir, que d'amour pour elle. Je pensois même, au moment que vous vous êtes levée, combien ce que je sens pour vous est différent du goût que j'avois pour Almansine. Seigneur, dit Attalide, passe-t-on dans un moment d'une passion à une autre? Non, madame, répondit le sultan, si elles étoient égales; on n'aime pas autant que l'on peut aimer, toutes les fois qu'on le croit; on est de bonne foi lorsqu'on le dit; mais l'expérience apprend que l'on s'est trompé. Vous croyez donc, seigneur, dit Attalide, m'aimer beaucoup plus que vous n'aimiez Almansine? Je fais plus que le croire, madame, reprit le

sultan, car j'en suis certain; c'est l'amour que j'ai pour vous qui me fait connoître que je n'ai point aimé Almansine. Si ce que vous me dites est vrai, seigneur, je serai fort heureuse; je trouvois beaucoup de légèreté à changer si souvent, & j'avois tout lieu d'appréhender qu'il ne parût demain un nouvel objet qui m'effaçât de votre esprit.

Je dissiperai facilement vos soupçons, madame, lui dit le sultan, si vous voulez bien souffrir que je suive vos pas, & que j'employe le reste de mes jours à vous prouver les sentimens que j'ai pour vous.

Seigneur, les sultans ont plus d'une chose à faire, lui répondit Attalide, je serai très-contente pourvu que vous ne donniez point à d'autres les heures que vous pouvez passer dans le sérail. Le sultan répondit à un aveu si tendre par les assurances les plus vives. Attalide profitant de ces momens favorables, lui parla du visir, & demanda sa grâce. Le sultan charmé de lui donner cette marque du pouvoir qu'elle avoit sur son cœur, lui sacrifia sans peine toute sa colère, pardonna au visir & lui accorda la liberté de le voir quelquefois en sa présence. Outre cette grâce, ce prince ajouta à tous les titres du visir la charge de grand jardinier qui donne les entrées du sérail : mais laissons

le sultan & Attalide, pour parler d'Almansine.
Elle arriva heureusement avec Achmet dans la cabane du pêcheur qui les cacha tous deux dans un réduit où il mettoit ses filets, & les autres choses nécessaires à son ménage; il leur dit de ne point sortir de-là qu'il n'eût été comme à son ordinaire vendre son poisson à la ville. Il sortit quelques heures après la pointe du jour.
Almansine prit alors la parole & dit: Vous aviez raison, Achmet, je ne crois pas que nous soyons plus avancés pour être ici, il me paroît encore plus difficile d'en sortir que du sérail. Achmet lui répondit: Notre grand prophète & votre courage qui nous a conduits, nous sortiront peut-être de ce mauvais pas.
Almansine rêva quelque tems, ensuite elle prit la parole: Je me souviens, dit-elle, d'avoir vu faire chez mon père une pommade, dont on se servoit pour les esclaves, elle leur rendoit la peau plus noire & plus luisante; il faut en faire, elle peut nous déguiser au point de n'être pas reconnus de ceux qui seront chargés de notre recherche: ils ne nous peuvent chercher que sur le portrait qu'on leur aura fait de nous. Cela seroit bon, dit Achmet, si nous étions noirs en effet, & si nous avions les traits faits comme eux; mais la couleur de notre peau ne prendroit qu'une légère impression, & nous

donneroit un déguisement qui deviendroit suspect ; pour moi, je suis d'avis que nous nous tenions cachés. Si le pêcheur voit venir quelqu'un pour chercher chez lui, nous monterons aussitôt dans sa barque, & nous gagnerons la pleine mer ; il faut seulement être alertes, heureusement on découvre d'ici tout ce qui peut y aborder.

Si nous pouvions tenir la mer dans une barque le jour & la nuit, cela seroit assez bien, reprit Almansine, mais il faut revenir coucher ici, & l'on peut nous y attendre ; si nous ne pouvons pas nous donner la couleur & les traits des noirs, nous pouvons aumoins imiter celle de ces peuples qui sont aux côtes de Coromandel, qui n'ont qu'une demi-teinte, & qui d'ailleurs ont les cheveux & les traits réguliers. Nos habits ne sont pas remarquables, leur pauvreté jointe à ce déguisement, peut nous servir pendant la vivacité de notre recherche. Almansine appela le fils du pêcheur pour l'envoyer à Constantinople acheter les drogues nécessaires à son projet. Le père revint pendant ce tems-là, & leur dit qu'il n'avoit entendu parler de rien, & que tout étoit tranquille.

Il avoit apporté des provisions, Almansine & Achmet mangèrent avec lui. Cependant le fils du pêcheur revint de la ville fort effrayé,

& leur conta le désordre qui régnoit dans Constantinople; que la garde du grand-seigneur s'étoit emparée de la maison du visir, & qu'il avoit vu son fils qu'on menoit au sultan, qui étoit, disoit-on, dans une furieuse colère; qu'il vouloit le faire mourir, s'il ne lui faisoit retrouver une sultane qui s'étoit sauvée du sérail par le moyen du visir. Il se tourna ensuite du côté d'Almansine: C'est vous, je crois, madame, que l'on cherche; si l'on vient ici, nous sommes tous perdus.

Achmet à ce récit fut accablé de douleur, il crut son père & sa sœur dans des tourmens horribles, pour confesser une chose dont ils n'avoient aucune connoissance; il se reprochoit d'avoir consenti aux projets d'Almansine. J'aurois péri tout seul, disoit-il, & j'entraîne après moi Almansine, mon père & ma sœur.

Almansine de son côté pensoit à-peu-près la même chose. Mon cher Achmet, lui disoit-elle, je ne suis pas surprise de votre affliction, je serois de même si j'étois à votre place; ce qui me donne le plus de chagrin, c'est que vous allez me haïr à cause des malheurs que j'attire sur vous & sur votre famille. Mais faites réflexion, je vous prie, que tout ce que j'ai fait n'a été que pour me conserver toute entière à vous. Je me flatois que le sultan pour-

roit croire que je m'étois jetée dans la mer, comme je lui ai écrit : il étoit impossible de prévoir qu'il auroit du soupçon du visir, puisque nous ne pouvions avoir de commerce avec lui. C'est une chose faite, & s'il ne faut que me livrer au sultan pour détourner ce malheur, je le ferai volontiers, & me donnerai la mort en sa présence, pourvu que vous me permettiez de sauver vos jours. Oui, je me donnerai la mort devant lui, car je ne puis me résoudre de retomber en son pouvoir sans avoir pris les précautions nécessaires pour qu'il ne puisse pas me sauver la vie & me pardonner.

Je suis si éloigné de vous haïr, madame, lui dit Achmet, que ce que vous dites me fait frémir ; il faut suivre notre destinée, ne songer qu'à ce qui peut contribuer à votre sûreté, j'y suis lié inséparablement, & je vous jure que je ne suis sensible à la mienne que par l'intérêt que vous y prenez. Voyez donc ce que vous voulez faire, car je suis incapable de rien par moi-même ; je ne saurois me tirer de la douleur où je suis, que par la crainte de vous perdre : prenez soin de vous & de moi.

Almansine le remercia, & courut faire sa pommade. Elle jugea à propos d'en faire l'essai sur elle-même, de peur de n'avoir pas bien réussi, & qu'il n'y eût quelque chose qui pût

faire du mal à son amant. Cette drogue lui donna une couleur basannée qui la changea entiérement ; charmée d'avoir si bien réussi, elle se hâta d'en frotter le visage & les mains d'Achmet, ce qui fit un effet si considérable, que le pêcheur & son fils les méconnurent quand ils les virent. Il n'en falloit pas davantage pour remettre l'espérance dans le cœur d'Almansine qui fit tout son possible pour la faire passer aussi dans celui de son amant.

Le lendemain le pêcheur alla à Constantinople, comme à son ordinaire ; il avoit passé la journée à la pêche, pendant qu'Almansine & Achmet faisoient le guet pour n'être point surpris.

La confiance d'Almansine en son déguisement étoit si grande, qu'elle regardoit continuellement par la fenêtre qui étoit du côté de la ville, pour voir revenir le pêcheur ; elle l'apperçut enfin quand il fut dans une distance à pouvoir le distinguer, elle ne trouva rien de triste, ni d'inquiet dans sa démarche, & elle dit à Achmet : Venez voir notre pêcheur, il nous apporte de bonnes nouvelles, son visage me l'annonce. Il a sans doute bien vendu son poisson, lui dit Achmet, la seule bonne nouvelle qu'il nous peut apporter, c'est que l'on ne nous a pas encore trouvés, & nous le savons sans lui. Le pêcheur arriva comme il finis-

soit cette parole, & leur dit : Les nouvelles de la ville sont bien différentes aujourd'hui de ce qu'elles étoient hier. Le sultan qui croyoit qu'on avoit pris le fils du visir, parce que sa fille étoit revêtue de ses habits, l'a voulu voir, il en est devenu amoureux, il a passé la nuit avec elle, & ce matin on a publié la grâce du visir. Il étoit caché dans une maison voisine, où on l'avoit déjà découvert avant de savoir que le sultan lui pardonnoit; je l'ai vu passer, il avoit le visage gai & content. L'avez-vous vû lui-même, lui dit Achmet en l'interrompant, & le connoissez-vous ? Je l'ai vû souvent, lui dit le pêcheur, dans les rues de Constantinople, & je le connois très-bien.

O notre grand prophète, dit Achmet, que vous êtes juste ! & que vous êtes bon ! Almansine eut tant de joie de voir Achmet hors de l'inquiétude qu'il avoit pour son père & pour sa sœur, qu'elle oublia de s'informer si l'on ne disoit rien d'elle ; mais Achmet revenu à lui le demanda avec empressement au pêcheur, qui lui répondit que le sultan faisoit chercher Almansine avec beaucoup de soin pour la punir. Almansine prit la parole : Que cela ne vous inquiète point, mon cher Achmet, sa nouvelle passion rallentira ma recherche ; nous n'avons qu'à nous tenir ici quelque tems sans sor-

tir, nous aurons tous les jours des nouvelles de la ville, sur lesquelles nous prendrons nos mesures.

Quoique nos amans ne fussent pas loin du sérail, ils étoient ensemble, & rien ne troubloit leurs plaisirs. Il ne leur en falloit pas davantage pour se trouver parfaitement heureux. Ils recevoient tous les jours par le pêcheur de nouvelles confirmations de l'amour du sultan pour Astalide ; c'étoit autant de sujets de sécurité pour eux, ils n'ont peut-être jamais passé de plus doux momens. Au bout de quelques jours, Almansine dit à Achmet : Nous ne pouvons pas demeurer ici toute notre vie ; le pêcheur veut, dit-elle, se défaire de son diamant, depuis hier il m'en a parlé dix fois : il faut que nous soyons partis pour qu'il le puisse vendre en sûreté pour lui & pour nous. J'ai imaginé qu'il faut que nous fassions un pélerinage à la Mecque pour voir le tombeau de Mahomet & le remercier ; ensuite nous nous établirons dans quelqu'île ; avec ce que nous avons de pierreries, nous aurons de quoi vivre paisiblement.

Achmet approuva ce dessein, & il chargea le pêcheur de s'informer s'il n'y avoit point de vaisseau qui fît voile de ce côté-là ; le pêcheur en trouva un, & fit marché avec le capitaine pour deux voyageurs. Lorsque tout fut conve-

nu, ils firent leurs préparatifs pour ce voyage, & après avoir récompensé libéralement le pêcheur, ils furent conduits heureusement jusqu'au vaisseau où ils s'embarquèrent.

Lorsque le pécheur eut vu partir le vaisseau, il retourna avec grande impatience dans la ville pour vendre ses diamans. Il s'adressa pour cela aux plus fameux marchands, qui jugèrent à leur beauté qu'ils ne pouvoient appartenir qu'au sultan; & ne pouvant comprendre par quel hasard ils étoient entre les mains d'un pêcheur, ils l'arrêtèrent : l'un d'eux alla porter les diamans à Soliman qui les reconnut pour être du nombre de ceux qu'il avoit donnés à Almansine. Le sultan dit qu'il vouloit parler lui-même à celui qu'on venoit d'arrêter; le marchand alla le chercher & l'amena devant le grand-seigneur. La crainte & la présence du sultan firent tout avouer au pêcheur qui n'oublia aucune circonstance, pas même celle du déguisement des fugitifs. Sa bonne foi lui sauva la vie, le sultan lui pardonna, & se contenta de reprendre ses diamans, qu'il porta dans le moment même à Attalide en lui racontant ce que le pêcheur avoit dit d'Almansine & d'Achmet; car depuis qu'il s'étoit éclairci avec le visir, il savoit toutes les métamorphoses du jeune Achmet, & ne doutoit point que ce ne fût lui qui sous

l'habit d'esclave, avoit servi la sultane, & avoit pris la fuite avec elle.

Le sultan fit partir en même-tems une frégate des plus légères, pour atteindre ce vaisseau qui venoit de sortir du port, & il chargea le capitaine de quelques ordres secrets. La frégate joignit bientôt le vaisseau, & après avoir reconnu le pavillon, & avoir fait les signaux ordinaires, le capitaine descendit dans sa chaloupe, & vint à bord. Son premier soin fut de faire enfermer tous les passagers, & de les examiner ensuite séparément l'un après l'autre. Achmet & Almansine ne purent échapper à cette recherche malgré leur déguisement ; le jeune amant fut transporté aussitôt dans la frégate, & Almansine renfermée sous une garde assurée dans la chambre du capitaine de vaisseau. La frégate reprit ensuite le chemin de Constantinople, & le vaisseau continua sa route pour Smyrne, avec ordre d'y attendre des nouvelles du sultan au sujet de l'infortunée Almansine.

Cette tendre amante ne put soutenir un si cruel revers, ni voir partir son cher Achmet ; sa constance & ses forces l'abandonnèrent, & l'on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Elle se persuadoit que le sultan ne les avoit fait séparer que par un reste de bonté pour elle,

& pour avoir un prétexte de ne ſauver la vie qu'à elle ſeule; mais elle avoit pris la réſolution de ſe donner la mort, plutôt que de ſurvivre un moment à ſon malheureux amant.

D'un autre côté Achmet qui ignoroit l'endroit où on le conduiſoit, n'étoit pas plus tranquille. Il arriva bientôt à Conſtantinople; mais à la vue de cette ville, il ſentit augmenter ſes chagrins. Cependant il avoit peu d'inquiétude pour lui, l'affliction d'Almanſine l'occupoit uniquement, & dans l'incertitude cruelle où il étoit de ſon ſort, il craignoit quelqu'ordre particulier contr'elle. Ces triſtes réflexions l'occupoient tout entier pendant qu'on le conduiſoit au ſérail; il étoit même devant le ſultan ſans le ſavoir, tant il étoitoccupé de ces penſées funeſtes.

Le ſultan lui dit d'abord: Achmet, je ſais ce qui eſt dû à votre inſolente témérité; mais je ne veux pas être votre juge & votre partie; ſuivez-moi, vous apprendrez votre ſort d'une autre bouche que de la mienne; il faut que ce ſoit dans le même lieu où vous m'avez offenſé que votre condamnation ſoit prononcée. En achevant ces mots, il le mena dans l'appartement d'Attalide. Elle étoit aſſiſe ſur un ſofa; mais dès qu'elle apperçut ſon frère, elle courut à lui les bras ouverts, avec une joie incroya-

ble : Le sultan m'a ordonné, lui dit-elle, de vous apprendre votre sentence, Achmet ; la voici. Ce prince vous pardonne, il pousse sa bonté encore plus loin ; le soudan d'Egypte vient de mourir, il vous envoie à sa place, & vous permet d'aller prendre Almansine qui est à Smyrne, & de l'emmener avec vous. La délicatesse de ses sentimens pour moi l'a empêché de la faire conduire ici ; il a cru que sa présence me pourroit donner quelqu'inquiétude.

Achmet étoit presque sans sentiment, il ne pouvoit répondre à sa sœur ; la présence & les bontés du sultan qu'il avoit offensé lui ôtoient l'usage de la parole. Il se jeta cependant à ses piés, & les tint long-tems embrassés, & rappelant toutes ses forces, il lui dit : Vous connoissez, seigneur, ma confusion par mon silence, votre bonté & ma reconnoissance feront mon supplice à l'avenir. Si ma sœur n'avoit pas été assez heureuse pour vous faire connoître l'amour, je ne pourrois me justifier ; je me flatte que mon respect & mon zèle dans l'emploi dont vous m'honorez, vous prouveront qu'il falloit une passion aussi tyrannique pour obliger Achmet à manquer au plus grand & au plus aimable empereur de l'univers. C'est ce même aveuglement qui m'a conservé le cœur d'Almansine, elle



Laissez le soin de vôtre justification a la Sultane ; embrassez vôtre Pere que j'ai fait venir, et partez Sur le Champ.

Marillier inv. 1765 Berthet sculp.

elle étoit prévenue pour moi avant d'avoir vu votre hautesse ; pardonnez-lui, seigneur, de vous avoir préféré un misérable comme moi.

Le sultan prit la parole, & dit : Laissez le soin de votre justification à la sultane ; embrassez votre père que j'ai fait venir, & partez sur le champ ; l'inquiétude que doit avoir Almansine pourroit la rendre malade ; je vous enverrai mes ordres pour le gouvernement de l'Egypte, lorsque vous serez arrivé à Smyrne. Achmet sortit après avoir dit adieu à la sultane & à son père, & s'embarqua sur la même frégate qui l'avoit amené.

Il arriva à Smyrne sans aucun accident, il y trouva Almansine fort changée par l'inquiétude qu'elle avoit eue. La joie de revoir Achmet, la certitude de ne le jamais quitter, une grande fortune si peu attendue ; tout cela lui rendit aisément son premier éclat. Ils partirent pour l'Egypte peu de tems après, & ils y sont depuis vingt-deux ans : leur passion est aussi vive que le premier jour. J'ai oublié de vous dire, continua Gracieuse, qu'Almansine avoit retrouvé Hassam & Zatime pendant l'absence d'Achmet. Je vous dirai une autre fois par quelle aventure ils étoient venus à Smyrne, car j'entends du bruit, & voilà le génie Mahousmaha qui vient.

En achevant ces paroles, Gracieuſe apperçut en effet le génie qui arrivoit : Soyez attentif, dit-elle à Zulma, à ce qu'il va faire. Ils remarquèrent qu'il entroit par le haut du dôme, qui ſe levoit comme une calotte ; tout le reſte du pavillon étoit ſcellé du ſceau de Laide des Laides ; le génie lui-même n'y auroit pas pu paſſer.

Gracieuſe fit deſcendre ſon char à côté des fenêtres, pour écouter ce qu'il diroit à la princeſſe. Mahoufmaha l'accabloit de reproches, & la menaçoit de la faire mourir ſi elle ne conſentoit à l'épouſer. Il ſavoit bien cependant qu'il ne pouvoit rien ſur ſa perſonne que de ſon conſentement, par les précautions que Gracieuſe avoit priſes après que la méchante fée eût doué la princeſſe. Mais la princeſſe ignoroit ces circonſtances, & quoiqu'elle eût une frayeur mortelle, elle réſiſtoit courageuſement, & le prioit même d'exécuter ſes menaces.

Après quelques momens, Mahoufmaha ſortit par le même endroit dans une colère incroyable.

Gracieuſe le laiſſa partir, & lorſqu'il fut ſuffiſamment éloigné, elle leva comme lui la calotte du dôme du pavillon, prit la princeſſe entre ſes bras, & la mit dans ſon char. Elle partit enſuite par une route oppoſée au génie ; la crainte qu'elle eut que Mahoufmaha ne re-

vînt ſur ſes pas, lui fit prendre la réſolution de ne pas perdre un moment pour la confier aux nymphes. Elle éleva ſon char fort haut, & lorſqu'elle fut au milieu de la mer méditerranée, elle ſe précipita dedans avec une telle vîteſſe, que la princeſſe crut être perdue.

Le char, Gracieuſe, la princeſſe & Zulma arrivèrent au fond de la mer en moins d'un inſtant. La ſurpriſe de la princeſſe fut grande de ſe trouver au fond de l'eau, & d'y voir les plus belles habitations du monde. Pour Zulma il ne pouvoit plus être ſurpris de rien.

Le char de Gracieuſe s'arrêta à une grande porte de criſtal, qui fermoit une ville de même matière; elle étoit éclairée, quoiqu'elle fût au fond de la mer, par un beau ſoleil. Cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque c'eſt le même que celui qui brille ſur notre horiſon.

Je ſais bien que des aſtrologues prétendent qu'il tourne autour de la terre; d'autres que la terre tourne elle-même, & qu'il éclaire l'autre partie du monde quand il ſe cache pour nous; mais ils ſe trompent. Les anciens plus habiles, convenoient qu'il alloit ſe coucher chez Tétis; or Tétis, les nayades & toutes les divinités de la mer dont ils ont eu une connoiſſance aſſez imparfaite, n'étoient autre choſe que les nymphes dont je vous parle.

Je n'ai fait cette digression que pour prévenir de mauvais esprits entêtés de prétendues découvertes qui ont été faites sur les astres, qui pourroient me taxer d'ignorance, & pour leur faire voir que j'en sais plus qu'eux, puisque j'en parle de science certaine.

Il est donc constant que le soleil rentre dans la mer quand il cesse de nous éclairer, & qu'il n'en sort que pour nous rendre la lumière; c'est ainsi que l'a ordonné le destin.

Les peuples de la mer ont des nuits comme nous, auxquelles ils suppléent par des lampes de cristal de même matière que leurs palais, qui leur donnent la plus agréable lumière que l'on puisse voir.

Gracieuse arriva donc à cette porte, elle descendit de son char avec Zulma & la princesse, & elle dit aux aigles qui traînoient son char de revenir le lendemain à la même heure. Elle fut reçue par un nombre infini de nymphes au moins aussi belles que les sylphides. Elles l'avoient vu descendre, & elles venoient en foule lui demander ses ordres. Graciéuse leur dit qu'elle leur amenoit la princesse de Perse pour leur en confier le soin jusqu'à ce qu'elle pût en disposer autrement.

Gracieuse se tourna du côté de la princesse, qui n'avoit point encore parlé, & lui dit : Par-

donnez-moi la frayeur que j'ai été obligée de vous donner, je n'avois pas le tems nécessaire pour vous avertir de ce que je voulois faire pour vous ; je vous avois même ôté l'usage de la voix pour vous empêcher de crier dans le premier moment de votre surprise, & il étoit d'une si grande conséquence d'observer ces formalités, que le moindre bruit auroit fait revenir le génie sur ses pas. Il est aussi prompt que nous à tout ce qu'il fait ; j'aurois eu un combat à livrer avec lui ; votre présence & celle de Zulma m'auroit fort embarassée : vous êtes présentement en sûreté, & vous pouvez dire & faire tout ce que vous voudrez.

La princesse à qui Gracieuse venoit de rendre la parole, la remercia avec beaucoup de grâce & d'amitié. Elle avoit appris par le génie ce que c'étoit que les fées, parce qu'il s'étoit vanté de sa naissance & du pouvoir qu'il tenoit de sa mère. Il lui avoit dit aussi plusieurs fois que le destin lui avoit donné un souverain empire sur elle ; mais il ne lui avoit pas dit qu'elle étoit sous la protection de Belle des Belles, afin qu'elle n'eût aucune espérance de sortir du lieu où elle étoit.

Cependant ils arrivèrent dans le plus beau palais de la ville ; il appartenoit à la nymphe Meline, qui en fit les honneurs. Elle les reçut

dans un appartement magnifique, & après quelques momens de repos, elle fit servir à manger à la princesse & à Zulma. La fée & les nymphes qui l'accompagnoient firent un cercle autour d'eux, & la conversation roula sur l'événement qui rassembloit une si brillante compagnie. La princesse rêvoit & paroissoit peu attentive, elle rougissoit, elle vouloit parler; mais elle refermoit aussitôt la bouche avec un air embarrassé. Gracieuse qui étoit auprès d'elle, & qui l'examinoit, connut bientôt ses pensées les plus secrètes, & lui dit: Avouez, princesse, qu'on est bien heureuse d'avoir affaire à gens qui entendent sans qu'on ait la peine de s'expliquer, sur-tout quand il est question de certaine matière; elle approcha ensuite de son oreille, & lui dit: Ma sœur Agréable qui a présidé à la naissance du prince Ormosa a reçu ordre de Belle des Belles d'aller à son secours, & de le tirer de la peine où l'a mis la douleur de vous avoir perdue; il ne tiendra pas à nous que vous soyez heureux l'un & l'autre.

La princesse lui baisa la main, pour lui marquer sa joie & sa reconnoissance, & la pria de ne la pas laisser aussi long-tems dans cette ville, qu'elle avoit été dans son palais.

Gracieuse sourit, & lui dit qu'elle y seroit peu; mais qu'elle étoit sûre que le tems lui

paroîtroit beaucoup plus long. La princeſſe rougit encore à ce diſcours ; Gracieuſe pour la tirer de l'embarras où elle l'avoit miſe, adreſſa la parole à la nymphe, pour lui apprendre combien cette princeſſe étoit chère à Belle des Belles.

Gracieuſe paſſa la nuit à donner les ordres pour la garde de la princeſſe, & pour ſon divertiſſement. Meline s'en chargea ; mais la princeſſe étoit trop occupée d'Ormoſa pour croire que toute autre choſe que ſa préſence lui pût être bien agréable.

Quand le ſoleil fut de retour, Gracieuſe dit aux nymphes qu'elle vouloit partir ſans voir la princeſſe, de peur qu'elle ne lui fît quelques queſtions ſur le prince Ormoſa, à quoi elle ne pouvoit encore lui répondre.

Les nymphes reconduiſirent Gracieuſe & Zulma juſqu'à la porte par où elle étoit arrivée. Elle fit remarquer à Zulma l'extrême beauté de cette ville ; la voûte de criſtal qui en formoit le ciel, & qui ſoutenoit ce prodigieux volume d'eau que nous appellons mer ; les différentes couleurs qui y paroiſſent attachées par la réflexion des rayons du ſoleil qui venoit de ſe coucher pour nous, & de ſe lever pour eux ; ce peuple qui habitoit ſous cette même voûte, beau & bien fait ; en un mot un peuple nou-

veau qui n'avoit d'autres occupations que le plaisir.

Gracieuse montra aussi à Zulma une infinité de mortels, que le destin avoit favorisés dans les naufrages, & qu'il avoit ordonné aux nymphes de retirer dans leurs habitations, pour leur procurer l'immortalité; on les distinguoit aisément, parce que leur figure étoit infiniment moins belle.

Ils arrivèrent cependant à la porte, où ils trouvèrent le char; & après avoir dit adieu aux nymphes, Gracieuse partit avec Zulma. Elle perça la voûte & l'eau, avec autant de rapidité qu'elle avoit fait en descendant; elle prit la route qui lui avoit été marquée par Belle des Belles par le milieu de l'air. En traversant l'Egypte, elle s'arrêta subitement au-dessus d'une des pyramides, Zulma en fut surpris, & la regarda pour lui en demander la raison; mais la fée lui fit signe de se taire, en mettant le doigt sur sa bouche. Il remarqua qu'elle étoit fort attentive, & sembloit écouter quelque chose d'importance; pour lui il n'entendoit qu'une voix peu distincte qui proféroit quelques paroles d'un ton triste.

Arrêtons-nous ici, dit Gracieuse, je vois dans cette pyramide ruinée deux hommes qui ont besoin de mon secours, je veux y descendre; mais pour attirer leur confiance, il faut que

je ne paroiſſe pas ce que je ſuis, ni vous non plus.

Elle fit deſcendre ſon char à la porte de cette pyramide, & paſſa la main ſur le viſage de Zulma, enſuite ſur le ſien, & l'un & l'autre prirent la figure de deux vieillards très-caſſés.

Gracieuſe entra la première dans le bas de cette pyramide, & dit à Zulma de la ſuivre. Deux hommes étoient aſſis ſur du jonc, dans le fond de cette eſpèce de cave faite comme un tombeau. Tout le monde ſait que les anciens rois d'Egypte n'avoient point d'autres mauſolées : le tems en a détruit pluſieurs, & ce qu'il en reſte eſt abandonné, comme le ſont toutes les vieilles maſures. L'un de ces deux hommes parut à Zulma, beau, bien fait & d'une mine très-haute : l'autre étoit courbé au point d'avoir preſque la tête à ſes pieds; ſon viſage étoit difforme, les yeux rouges & chaſſieux, & les autres traits horribles.

Ils parurent l'un & l'autre ſurpris de voir entrer quelqu'un dans ce lieu; celui qui étoit bien fait prit la parole, & dit : Qui que vous ſoyez, ſortez d'ici, vieillards, & nous y laiſſez ſeuls; nous y ſommes avant vous, & vous nous diſputeriez la place avec peu de ſuccès.

Gracieuſe prit la parole avec un ton de voix caſſée, & qui n'articuloit preſque que des ſons,

& lui répondit : Nous ne venons pas, mon frère & moi, pour vous importuner ; un orage nous a fait entrer ici, trouvez bon que nous y demeurions jusqu'à ce qu'il soit fini ; nous ne vous écouterons point, & vous pourrez parler en liberté. Après avoir ainsi gagné leur bienveillance, ils prirent place sur une pierre à quelque distance, & ils entendirent que celui qui leur avoit parlé, disoit au vieillard qui étoit assis auprès de lui : Abensai, recommencez ce que vous me disiez, aussi-bien je ne sais encore que votre nom, & puisque vous êtes malheureux, soyez certain de ma compassion, ainsi que de mon secret ; je vous donnerai la même marque de confiance sur ce qui me regarde, après que vous aurez parlé.

HISTOIRE

D'Abensai.

LE vieillard prit la parole en ces termes : Je vous ai dit, seigneur, que je suis fils du roi de Tombut : j'étois né avec assez de grace, (quoique cela soit difficile à croire par l'état où vous me voyez ;) pour l'esprit, vous en jugerez par vous-même.

Mon père, qui vit encore, est un homme

d'un ſavoir profond : il ne ſe communique à perſonne, & de ſon cabinet il gouverne avec ſageſſe un peuple très-groſſier. On ne connoiſſoit avant ſon règne à Tombut aucune des commodités de la vie ; les bâtimens , & les habillemens y étoient négligés. On vendoit les enfans comme des eſclaves aux étrangers en échange des vivres dont on avoit beſoin. Depuis ſoixante & dix ans qu'il règne, il a défendu cet uſage ſous des peines rigoureuſes, & il a réuſſi à faire obſerver cette loi, en fourniſſant par lui-même à chacun ce dont il a beſoin. Il a fait faire des habitations ; il a reglé l'état de façon que le travail fournit préſentement avec abondance aux beſoins des habitans, & que ſes ordonnances, en arrêtant la barbarie & le libertinage, ont adouci & policé les mœurs. On ignore cependant d'où ce prince tire tous les ſecours qu'il donne journellement à ſes peuples. On ne lui voit aucune femme, quoiqu'on ſoit aſſuré qu'il a pluſieurs enfans parmi leſquels il y en a de très-jeunes, dont il confie l'éducation à un favori , qui ſeul de toute la cour, a ſon logement dans le palais.

Les premières années de ma vie ſe ſont écoulées très-heureuſément. Mon père du milieu de ſon cabinet gouvernoit ſa maiſon de même que le royaume de Tombut. Son favori nous préſentoit à lui tous les matins dans une ſalle qui

précède le cabinet du roi. Ce prince nous embrassoit avec tendresse, & après quelques discours sur la sagesse, il passoit dans une chambre voisine où il avoit coutume d'entretenir seul son favori, & de lui donner ses ordres pour la journée. Après cet entretien le roi nous renvoyoit dans notre appartement, & le favori assembloit les ministres du roi, à qui il répétoit tout ce que mon père lui avoit dit. On admire la sagesse & la prudence de ses loix. C'est dans ce conseil que l'on distribue l'or & l'argent que le roi envoie à tous ceux qu'il juge en avoir besoin. Les choses étoient sur ce pié lorsque je suis sorti de Tombut; je suis persuadé qu'elles subsistent de même.

J'avois environ dix-huit ans lorsqu'un accident, ou plutôt ma curiosité, me précipita dans un abîme de maux. Mon père prévenu en ma faveur, sur le récit de son favori dont j'avois gagné l'amitié, peut-être aussi à cause que j'étois blanc, quoique lui-même & tous ses enfans soient noirs; mon père, dis-je, me témoignoit beaucoup plus d'amitié qu'aux autres, & il me parloit souvent en particulier, quoique toujours en présence de mes autres frères, pour lesquels il n'a jamais eu cette distinction. Son cabinet, ainsi que je vous l'ai dit, étoit à côté de la salle où nous le venions voir

tous les jours, & la porte en restoit ouverte quand il en sortoit pour venir à nous, & pour entretenir son favori. La confiance que j'avois en son amitié, & la curiosité ordinaire à la jeunesse, m'y firent entrer un jour; je n'y trouvai qu'une table de bois fort simple, une chaise de paille, & beaucoup de livres; j'en pris un qui étoit sur la table, je l'ouvris au hasard & je prononçai deux mots que je n'entendois point. Dans le moment un petit homme parut à mes yeux; il étoit haut environ de deux piés, habillé d'une veste de satin vert bordée d'or; son visage étoit charmant, sa tête blonde, ses cheveux courts & frisés, & il portoit sur l'oreille un bonnet bordé d'or comme son habit. Il avoit la taille, les jambes & les piés proportionnés à sa grandeur, enfin c'étoit une très-jolie poupée. Il monta sur la table d'un air fort étourdi, & me dit : Que me voulez-vous, mon maître? Il avoit monté apparemment sur cette table sans me regarder, croyant que c'étoit Orma (c'est le nom de mon père) qui l'avoit appelé. Mon silence lui fit connoître qu'il s'étoit trompé; il me lança un regard furieux, en me disant avec colère : Jeune homme, qui vous a rendu si téméraire d'entrer ici, & de m'appeler? J'allois lui répondre, mais il ne m'en donna pas le tems:

Vous en ferez puni de façon à vous en repentir long-tems, ajouta-t-il, d'un ton de voix effroyable; ensuite il sauta légèrement sur mes épaules, & alors il me parut si pesant, que je fus obligé de me courber comme vous voyez. Il me passa ensuite sa méchante petite main sur le visage, & je devins tel que je suis aujourd'hui: Va, me dit-il ensuite, te montrer à ton père & à tes frères dans l'état où tu es. Quand il fut descendu de dessus mes épaules, je me mis à ses piés pour le prier de me pardonner, & je lui dis que je n'avois fait cette faute que par ignorance & par hasard; il me répondit qu'il falloit instruire la jeunesse à ses dépens, & disparut en finissant ces paroles.

Je pris le parti de me cacher, & de fuir pour toujours de la présence de mon père, & de celle de mes frères; mais je fus très-embarrassé pour exécuter cette résolution, & je ne vis aucun moyen de les éviter qu'en me jetant par la fenêtre; elle donnoit sur un jardin fermé par de grandes murailles, qui empêchoient qu'on ne pût voir Orma quand il se promenoit. Je fis le tour de ce jardin deux ou trois fois, afin d'en chercher l'issue, & m'en aller ensuite si loin que je ne pusse revenir dans la maison paternelle; mais ne trouvant point de porte, je revenois désespéré à la fenêtre par laquelle j'étois

descendu, lorsqu'une femme à-peu-près de même grandeur que le petit homme qui m'a mis dans l'état où je suis, sortit de terre à mes yeux; elle me prit par la main en pleurant, & frappa du pied deux fois; aussitôt il parut devant nous un abîme, dans lequel elle se précipita en m'entraînant après elle. Je ne sais quelle fut la suite de cette aventure, car je perdis connoissance à l'instant. Lorsque je revins à moi je me trouvai seul au milieu d'un grand chemin; je parcourus des yeux tous les environs, & je ne pus les reconnoître, quoique j'eusse très-souvent chassé dans toutes les campagnes de Tombut. J'apperçus de très-loin une ville, & je pris le parti d'y aller; mais il étoit nuit quand j'arrivai, & ne pouvant aller plus avant, à cause de l'accablement & de la lassitude où j'étois, je restai sous la porte de la ville où je m'endormis jusqu'au lever du soleil. Il entroit déjà beaucoup de monde, & je me hâtai de les suivre. Je demandai à ceux que je pus joindre le nom de la ville où j'étois; mais personne ne me répondit, & quelques-uns se mirent à rire en me voyant, d'autres retournoient la vue avec compassion. J'arrivai de cette façon à la porte d'une mosquée, dans le tems qu'un iman étoit près d'y entrer. Il marchoit d'un air grave, & il étoit suivi d'un nombre infini

de peuple qui paroissoit lui porter beaucoup de respect. Je me mis sur son chemin, & soulevant ma tête autant qu'il étoit en mon pouvoir, je lui fis la même question que j'avois faite jusques-là inutilement au peuple de la ville. Il s'arrêta, & m'ayant fait une profonde révérence, en mettant la main à son turban, il me dit : Seigneur, vous êtes à Bagdad. A ce mot de Bagdad, Zulma tressaillit, mais Gracieuse lui fit signe de se contenir. Je fus surpris, continua Abensai, & avec raison, de ce que cet homme m'appeloit seigneur, avec la figure que j'avois. Je lui répondis de mon côté avec respect, & je lui fis encore quelques questions ; mais au lieu d'y répondre précisément, il me dit : Seigneur, si vous me jugez digne de vous recevoir chez moi, après la prière je pourrai vous satisfaire sur ce que vous avez envie de savoir. Il entra en même-tems dans la mosquée, je le suivis, & j'assistai à la prière, après laquelle l'iman vint droit à moi, & m'ayant encore salué, il me conduisit chez lui, & me fit donner à manger. Il se mit à table avec moi, & me servit avec beaucoup de respect. Je le priai de me dire à quoi je devois attribuer tant de marques de son attention ; & il me répondit : Seigneur, vos malheurs ne m'empêchent point de reconnoître le sang dont vous êtes sorti ; vous n'en savez pas

encore

encore toute la grandeur, mais il ne m'eſt pas permis de vous l'apprendre. Je vous dirai ſeulement que vous vous appelez Abenſai, que vous êtes fils du roi de Tombut, & que votre imprudence vous a mis dans l'état où vous êtes, & vous n'en pouvez ſortir qu'en recevant une pièce d'or de la main d'un homme ruiné; il doit vous la donner par un pur motif de compaſſion, ſans que vous la lui demandiez. Si vous pouvez trouver cet homme généreux, vous reprendrez votre première figure, & vous ſerez auſſi heureux que vous êtes à plaindre.

Je le remerciai de ſon avis, & l'eſpérance de trouver quelque jour un adouciſſement favorable à mes maux, ralluma dans mon cœur quelques reſſentimens de joie. Où trouver, diſois-je en moi-même, un homme aſſez charitable pour ſe priver d'une pièce d'or par un pur motif de compaſſion, lorſque lui-même en aura un beſoin extrême? Je n'en dois pas déſeſpérer cependant, continuois-je, puiſque l'iman ſait que je dois reprendre ma figure par ce moyen. Après ces réflexions intérieures, je dis à cet homme vénérable, que j'avois réſolu de demeurer quelque tems à Bagdad, pour y chercher celui de qui je devois eſpérer la guériſon & le ſoulagement à mes maux; & je le priai de me permettre de me retirer tous les ſoirs chez lui.

pour y prendre le repos dont j'aurois besoin. L'iman me marqua qu'il consentoit avec plaisir à toutes mes demandes.

J'avois déjà passé quelque tems à Bagdad, lorsqu'un jour je rentrai de meilleure heure qu'à l'ordinaire, parce qu'il avoit fait une extrême chaleur, & que j'étois très-fatigué; je cherchois un lieu frais & tranquille pour y reposer, & par hasard je pénétrai jusqu'à la porte du cabinet de mon hôte, où je l'apperçus debout parlant à l'oreille d'un homme qui avoit la physionomie agréable, & qui paroissoit âgé d'environ quarante ans. L'iman parloit avec action; mais celui qui l'écoutoit ne s'en échauffoit pas davantage. Pour ne pas les interrompre, je tournai d'un autre côté, & j'apperçus une jeune fille assise dans un coin du cabinet; sa beauté me frappa. Je m'en approchai avec respect, & la saluai humblement, mais elle ne fit pas semblant de me voir. Ma figure est si extraordinaire, que je n'avois encore trouvé personne qui pût me regarder sans quelqu'émotion. Après lui avoir fait mon compliment, je lui fis excuse d'oser l'aborder malgré la frayeur que ma figure pouvoit lui inspirer; j'attendois sa réponse, mais elle garda encore un silence obstiné. Ma surprise fut extrême, & je ne pus concevoir pourquoi elle ne faisoit aucun mouvement. Mon hôte tour-

vant alors la tête, & me voyant parler dans cette posture respectueuse à une personne immobile, se mit à rire, & me dit : Abensaï, vous perdez votre tems; cette statue ne peut vous voir ni vous répondre; tout autre que vous s'y méprendroit, & la croiroit vivante : elle est faite par un ouvrier si habile que l'on peut s'y tromper.

La statue à laquelle je parlois, est pareille à celle à qui vous adressiez votre compliment; elle représente un sage avec lequel je suis en grande liaison, & par ce moyen, sans sortir de mon cabinet, quand je parle à l'oreille de cette figure, mon ami m'entend : il répond pareillement à une autre figure qu'il tient de moi, & je l'entends de même. Celle que vous voyez assise représente la fille de ce sage; il m'a chargé de son éducation, & sans qu'il soit nécessaire que je sois auprès d'elle, je lui donne des préceptes de sagesse.

Ce discours augmenta encore ma surprise; je le priai de m'instruire du nom du père & de la fille, mais il me répondit qu'il ne lui étoit pas permis de satisfaire ma curiosité là-dessus, & il m'invita à cacher avec plus de soin les empressemens que je ressentois. Il avoit raison; dans le triste état où j'étois, & accablé de maux, je devois me trouver trop heureux de pouvoir parler à cette belle par une voie qui ne m'o-

bligeoit pas à montrer mon infortune. Cependant je continuai de parcourir la ville tous les jours, moins pour chercher la personne charitable qui devoit me rendre ma première figure, que pour rencontrer le père de la beauté que j'adorois, & faire connoissance avec lui pour m'introduire ensuite dans sa maison. C'étoit tous les soirs un chagrin nouveau pour moi de ne l'avoir point rencontré; je rentrois dans la maison avec une tristesse mortelle, & ne manquois pas d'en faire part à ma statue; car l'iman m'avoit laissé la liberté de la voir tous les jours, de l'entretenir de mon amour, & de chercher auprès d'elle quelque consolation. Je passai quelque tems dans cette yvresse d'amour qui ne laisse pas de donner du plaisir, quoique les objets n'en soient pas réels; j'étois sûr que cette personne m'entendoit, qu'elle étoit persuadée par mes discours que j'étois infiniment amoureux; il est vrai qu'elle ne me répondoit pas, & que je ne pouvois savoir si mon amour lui étoit agréable; mais d'un autre côté je pensois que nul homme n'avoit la liberté de la voir. Je me flatois quelquefois que l'iman vouloit la préparer par mes soins & mes discours à me voir sans horreur: Il me trouve peut-être, disois-je en moi-même, un assez bon parti pour cette fille, malgré le triste état où le sort m'a réduit; le tems m'éclaircira de tout, ne

ſongeons maintenant qu'à jouir du plaiſir de la voir & de lui parler.

Au bout de quelques mois, le ſage me dit: Abenſai, vous perdez ici votre tems; ſi vous aviez dû trouver dans Bagdad la perſonne qui vous tirera de l'état où vous êtes, vous l'auriez rencontrée; vous vous amuſez à parler d'amour ſans qu'on puiſſe vous répondre; il faut être en état de plaire lorſqu'on eſt amoureux. Faites vos réflexions ſur ce que je vous dis; je ne veux pas vous preſſer de partir; mais je ne veux pas auſſi que vous ayez à me reprocher de ne vous avoir pas dit ce que je penſe.

Je vous ſuis fort obligé, lui dis-je, je me ſuis fait la même leçon; mais j'avois beſoin de votre conſeil pour m'arracher à une image ſi parfaite.

Je pris auſſitôt la réſolution de ſortir de Bagdad, & dès le lendemain, à la pointe du jour, j'allai trouver le ſage, pour prendre congé de lui, & parler encore une fois à la perſonne dont j'étois charmé. Je me jetai enſuite à genoux devant cette ſtatue, je lui dis les raiſons de mon départ; je l'aſſurai de l'excès de mon amour, & j'employai les termes les plus vifs pour la perſuader qu'il n'y avoit que la mort qui pût changer les ſentimens que j'avois pour elle.

Le ſage avoit paſſé dans la chambre prochaine pour me laiſſer la liberté de parler ſans témoin ; il en avoit uſé de même tout le tems que j'avois demeuré chez lui. Je ne pus m'empêcher, en lui diſant adieu, de lui témoigner mon inquiétude ſur le peu de moyens que j'avois pour faire mon voyage ; je le conſultai enſuite ſur les lieux où je devois aller : A cet égard, me dit-il, c'eſt à vous, Abenſai, à vous déterminer, la puiſſance ſuprême vous inſpirera. Vous ne devez pas avoir moins de tranquillité ſur vos beſoins ; avez-vous manqué depuis que vous êtes ſorti de la maiſon paternelle ? Je compris qu'il avoit raiſon, je le priai d'oublier mon peu de confiance, & après mille proteſtations d'amitié & de reconnoiſſance, je l'embraſſai tendrement, & je ſortis de Bagdad à la pointe du jour. Je ne vous ennuierai point, ſeigneur, du récit de mes derniers voyages, & de tous les maux que j'ai ſoufferts. Je vous dirai ſeulement qu'il ne m'eſt rien arrivé de remarquable depuis quatre ans que je n'ai ceſſé de marcher. Je ſuis arrivé ici après avoir fait le tour de l'Afrique, en ſuivant les côtes. J'ai coutume de paſſer les nuits, ou la grande chaleur du jour, dans le premier lieu que je trouve commode, & j'y ſéjourne quelquefois quand l'extrême laſſitude m'ôte le pouvoir de

marcher. Cette pyramide que j'ai trouvée dans mon chemin m'a paru propre à me retirer ; je vous y ai trouvé, seigneur, c'est le premier bonheur que j'ai senti depuis que je suis sorti de Bagdad; vous avez eu plus de compassion de moi que de frayeur, & j'ai senti pour vous tout le respect que vous imposez par votre présence. Le plaisir d'apprendre les raisons qui vous obligent de vous cacher dans un endroit si peu convenable, me donnera une seconde consolation, je vous supplie, seigneur, de ne me point faire languir dans cette impatience.

HISTOIRE

D'Abulmèr.

JE m'appelle Abulmer, seigneur, je suis fils du soudan d'Egypte, qui commande dans le pays où vous me voyez dans un état si malheureux, que vous conviendrez que vous êtes moins à plaindre. Il vous reste la flateuse espérance de voir changer votre état; vous aimez, & vous ne savez point si vous êtes haï; moi je n'en puis douter : ce qui augmente mon désespoir, c'est que je serois heureux si j'avois été aussi sage que je suis amoureux.

Je ſuis né, continua-t-il, avec toutes ſortes d'eſpérances; mes parens avoient pour moi une amitié qui égaloit l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre; jamais paſſion n'a été plus conſtante, puiſqu'elle ſubſiſte encore. Ils m'ont élevé avec beaucoup de ſoin, & j'ai été aſſez heureux pour réuſſir dans tous mes exercices, & répondre aux eſpérances qu'ils avoient conçues de moi.

Ma paſſion dominante a été la chaſſe; j'étois moins flaté des applaudiſſemens que je recevois dans mes exercices publics, que d'avoir tué quelques bêtes féroces.

Un jour que la pourſuite d'un taureau ſauvage m'avoit éloigné de mes gens, glorieux de l'avoir vaincu, j'en rapportois la tête, & je revenois au petit pas le long des bords du Nil; j'apperçus de loin une femme qui fuyoit & qui étoit pourſuivie par un de ces animaux dangereux, qui ne ſortent du Nil que pour chercher une proie. Mon cheval étoit preſque rendu; mais ne pouvant refuſer le ſecours que je devois à cette femme, je le pouſſai de vîteſſe ſur la bête, & je la fis rentrer dans le fleuve avec épouvante. La femme qu'elle avoit pourſuivie couroit toujours, quoique je lui criaſſe de toute ma force qu'elle n'avoit rien à craindre; elle arriva à l'entrée de cette pyramide où nous ſommes préſentement. Je la ſuivis, & je la trouvai couchée

à terre comme une perſonne à qui les forces avoient manqué, & preſqu'évanouie de frayeur & de laſſitude; mais cet état n'avoit rien diminué de ſa beauté, & j'en fus ſi vivement touché, que je ne pus prononcer un ſeul mot. Cependant les forces lui revenant peu-à-peu, elle ſouleva la tête, & me regardant avec un air fort doux, elle me dit: Je vous dois la vie, ſeigneur, & je ne ferai aucune façon de vous dire que l'on eſt heureuſe d'être engagée par reconnoiſſance à aimer une perſonne comme vous. Ces paroles étoient prononcées avec tant de grâces, & ſortoient d'une bouche ſi charmante, qu'elles allèrent juſqu'à mon cœur.

L'amour commence toujours par nous flater, il ne fait ſentir ſes peines que lorſque nous ne ſommes plus à portée de l'éloigner: il n'y a que l'expérience qui puiſſe nous apprendre à nous tenir ſur nos gardes contre des commencemens qui ſont ſi ſéduiſans: hélas! je n'avois encore aucune connoiſſance des effets cruels de cette paſſion.

Le commerce des femmes eſt interdit aux jeunes gens parmi nous, & je n'ai jamais eu de goût pour celles qui ſont trop communes; mon éducation m'en avoit éloigné. Je ſentis tout le charme de ce premier moment qui nous porte à aimer, & mon cœur ſe livra tout entier à

cette passion qui cause aujourd'hui tous mes malheurs. Cette personne étoit parfaitement belle ; ses discours étoient flateurs ; & quoiqu'ils fussent un peu trop libres pour un homme qu'elle ne connoissoit point, la magnificence de ses habits ne me permettoit pas de croire qu'elle fût une femme du commun.

Je lui présentai la main pour la relever sans lui rien dire, elle la reçut avec une politesse noble qui me confirma dans les réflexions que je venois de faire ; sa beauté s'augmenta à mes yeux ; ses graces & la liberté de sa taille y donnoient encore un nouvel éclat.

Mais, seigneur, admirez mon innocence ; je disputois tous les jours avec succès contre les plus savans du Caire, & cependant il me fut impossible d'exprimer ce que je sentois, tant j'étois agité. Cette aimable personne fut encore obligée de reprendre la parole, & me dit : Je juge à votre habit & à votre turban, que je dois vous nommer seigneur ; le secours que vous venez de me donner me fait espérer que vous serez assez généreux pour me remener ici près, dans une habitation qui m'appartient, & où l'on est sans doute en peine de moi. Vous avez raison, lui répondis-je, madame, de croire que je ferai tout ce qu'il vous plaira de me commander ; mais si le lieu où vous voulez que je vous conduise

est assez loin pour ne pouvoir pas y aller à pié, je ne puis vous offrir qu'un cheval hors d'haleine, qui peut-être expire à cette porte. Puisque cela est, me répondit-elle, il vaut mieux passer ici la nuit, à moins que vous ne craigniez de déplaire à quelqu'un qui vous attend sans doute ce soir avec impatience. Je ne crains, madame, que de vous quitter, & si vous le trouvez bon, je demeurerai non-seulement cette nuit, mais tout le reste de ma vie auprès de vous. Je me trouverois trop heureuse, seigneur, me dit-elle, mais je serois bien fâchée de vous mettre à une épreuve si rude; je sais distinguer un discours poli de ceux qu'on doit prendre à la lettre. Non, madame, lui répondis-je, celui-ci ne vient point de ma politesse, & puisque vous savez si bien connoître la vérité, vous devez démêler mieux que je ne saurois faire moi-même, ce que je pense dans ce moment. Je vous avouerai, seigneur, me dit-elle, que je dois être surprise du tems que vous avez été sans parler, car il me semble que vous n'avez point de sujet d'être timide.

N'en devinez-vous point la raison, madame, lui répondis-je? mon peu d'expérience m'empêche d'en juger, & je vous serois infiniment obligé de me la développer : la crainte de vous dire quelque chose là-dessus que vous n'approu-

veriez peut-être pas. Je vous entends, ſeigneur, me dit-elle en m'interrompant, vous ne me connoiſſez point; vous vous trouvez ſeul avec une femme qui vous a dit ſans doute trop promptement qu'elle vous trouvoit aimable; je n'avois point eu le tems d'y faire réflexion, & vous avez jugé un peu trop légèrement ſur une vérité que je n'ai pu retenir dans le premier mouvement de ma reconnoiſſance; mais, ſeigneur, je ne ſuis pas en peine, avec le tems, de vous donner meilleure opinion de moi. Si vous continuez une connoiſſance que le haſard a commencée, je ſuis sûre que vous concevrez pour moi l'eſtime que je mérite.

J'ai pour vous, madame, lui répondis-je, tout le reſpect que l'on doit au ſexe, lorſque l'on eſt bien né; céla ne m'empêche pas d'admirer votre beauté. Je prétens vous marquer mes ſentimens par ma retenue, vous réglerez mes actions, & ſi je ne puis régler ma penſée, je prendraï ſoin de vous la cacher. Je veux à l'avenir n'avoir d'autre deſſein que celui de vous plaire; j'en fais mon unique bonheur. En quelque lieu que vous vouliez que je vous conduiſe, pourvu que je ne vous quitte plus, les déſerts de l'Arabie n'auront rien d'affreux pour moi.

Quoi, ſeigneur, me dit-elle, ſi vous ne

pouviez me voir que dans cette masure, vous y viendriez avec plaisir, & vous quitteriez pour moi le Caire & votre maîtresse? car sans doute, vous n'avez point encore de femmes à vous. Je n'ai jamais souhaité d'en avoir, lui répondis-je, je méprise celles qui se plaisent avec le premier venu, & je ne compte point sur le cœur de celles que l'on enferme après les avoir achetées. J'approuve fort ce sentiment, me dit-elle; & puisque vous avez de la délicatesse, seigneur, vous êtes capable d'une vraie passion: je ne veux pas cependant que vous demeuriez ici sans en sortir; mais j'exige de vous d'y venir tous les jours: j'aurai soin de m'y rendre, je serai avertie quand vous partirez du Caire. Vous feindrez d'aller à la chasse, vous quitterez vos gens, comme vous faites quelquefois, & vous reviendrez sur vos pas me trouver ici. Tant que ce commerce vous conviendra, il ne finira pas; mais si vous êtes capable de me faire la moindre infidélité, vous ne me reverrez jamais; je suis bien-aise de vous avertir aussi que je ne bornerai pas-là ma vengeance, & qu'il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour vous marquer combien cette offense me sera sensible. Songez-y bien avant de me répondre, & de vous engager avec moi.

J'étois si déterminé à me conformer à toutes

les volontés de cette aimable personne, que je n'eus aucune peine à lui faire tous les sermens que je crus capables de la rassurer sur la crainte qu'elle paroissoit avoir de quelqu'inconstance de ma part.

Nous passâmes la nuit en conversation, sans qu'elle voulût me dire son nom, ni sa condition, quoique je l'en pressasse extrêmement. A la pointe du jour elle me dit : Voilà l'heure qu'il faut que nous nous séparions, seigneur, conduisez-moi seulement jusqu'à une avenue de palmiers qui est devant ma maison, je ne veux pas que mes esclaves vous voyent ; comme je puis disposer de moi, je suis libre de sortir seule pour me promener, j'en use de même tous les jours, & il ne m'étoit encore arrivé aucun accident.

Elle se leva ensuite, & je sortis avec elle, pour l'accompagner par un petit sentier jusqu'à cette allée de palmiers, dont elle m'avoit parlé, au bout de laquelle j'apperçus en effet une maison qui me parut très-belle ; & que je ne pus reconnoître, quoique j'eusse chassé souvent de ce côté-là. Elle me dit adieu ; & m'ordonna de me trouver le lendemain dans cette pyramide. Elle voulut, je crois, me donner plus d'impatience de la revoir, par la défense qu'elle me fit d'y revenir le même jour ; sous prétexte

de le donner tout entier à rassurer ma famille qui auroit sans doute trouvé mauvais que j'eusse passé la nuit dehors.

Je la quittai avec peine, & voulois la conduire plus loin, mais elle s'y opposa; je la suivis des yeux tant que je pus la voir. Si elle m'avoit paru belle à la lueur sombre qui est ici, elle m'éblouit au grand jour; sa démarche légère & la grâce qui étoit répandue dans toute sa personne, achevèrent de me charmer.

Je demeurai quelque tems immobile après l'avoir perdue de vue; mais enfin, lorsque mes esprits furent plus tranquilles, je repris le chemin du Caire. Mon cheval, que je n'avois pu trouver en sortant de la pyramide, se présenta devant moi à cent pas de-là; il étoit couché au pié d'un arbre, & sembloit m'attendre.

Un moment après, je rencontrai plusieurs esclaves dispersés qui me cherchoient par ordre de mon père; je leur dis que mon cheval s'étoit rendu trop loin de la ville, & que j'avois trouvé à propos de le laisser reposer pendant quelques heures; ils me crurent, & l'un d'eux courut annoncer mon retour.

Mon père me fit quelques tendres reproches sur ma fureur pour la chasse; je m'excusai le mieux qu'il me fut possible, & je lui promis de la modérer. Sa réprimande servit de prétexte à

l'inquiétude qui m'agita pendant toute la journée ; je ne pouvois demeurer un moment dans la même place ; je repassois dans mon esprit jusqu'aux moindres paroles de la personne que j'avois vue. Je croyois dans des momens que le rendez-vous qu'elle m'avoit donné pour le lendemain, n'étoit qu'un amusement, & que se voyant seule avec un jeune homme dans un lieu aussi retiré, elle avoit voulu me tenir dans le respect, en me donnant une espérance qui me fît remettre au lendemain, ce qu'elle avoit peur que je ne tentasse dans la même nuit, si j'avois cru ne la revoir jamais. L'affectation qu'elle avoit eue de cacher son nom, après m'avoir fait dire le mien, me rendoit la vérité suspecte : enfin je passai cette journée & la nuit suivante dans des agitations que je ne puis exprimer ; mais l'heure étant venue où j'avois accoutumé d'aller à la chasse, je partis du Caire, & je dispersai d'abord mes gens, de façon que je me trouvai en liberté de venir ici. J'attachai mon cheval au palmier qui est auprès de la porte, & j'entrai, seigneur, avec un battement de cœur qui faisoit trembler mes jambes, & qui me mettoit hors d'état d'avancer. Je fis cependant quelques pas, & je tombai dès l'entrée de la voûte. La personne qui devoit m'attendre étoit ici : elle fit un grand cri en me

voyant

voyant à bas, & vint promptement à moi pour me relever.

Rien ne peut exprimer, ſeigneur, ce que je ſentis dans ce moment par le plaiſir de la revoir, & par l'intérêt qu'elle paroiſſoit prendre à ce qui venoit de m'arriver. Non, ſeigneur, on ne meurt point de plaiſir, puiſque je ſuis encore en vie. Je demeurai à ſes piés, je les tins long-tems embraſſés ſans répondre aux queſtions qu'elle me faiſoit ſur ma chûte; mon tranſport étoit trop grand pour qu'elle en ignorât la cauſe; tout autre que l'amour, & l'amour le plus violent, ne ſauroit produire un ſi grand effet.

Je ne vous ennuyerai point, ſeigneur, de nos converſations: je venois ici tous les jours, il me paroiſſoit qu'elle n'avoit aucun doute ſur la vérité de ma paſſion; elle me donnoit toutes les marques que je pouvois ſouhaiter, que celle qu'elle avoit pour moi étoit auſſi vive; j'étois par conſéquent, ſeigneur, le plus heureux de tous les hommes, puiſque j'étois, ſans doute, le plus amoureux.

Un jour venant ici à mon ordinaire, je m'égarai & ne pus jamais trouver un chemin que je faiſois tous les jours. Je tournai & retournai très-long-tems ſans voir cette pyramide. Le ſoleil étoit ſi violent que ne pouvant plus le

ſoutenir, & me trouvant auprès d'une maiſon, je frappai à la porte : un eſclave me vint ouvrir. Je lui dis que je m'étois égaré à la chaſſe, & je lui demandai la permiſſion d'entrer pour prendre quelques momens de repos, & rappeler mes forces, parce que je ſentois que je m'affoibliſſois ; il me répondit que j'étois le maître ; que je pouvois me repoſer dans une ſalle baſſe où il n'y avoit perſonne, & que pendant ce tems il auroit ſoin de mon cheval. Je le remerciai, & lui dis que je ne reſterois que le moins qu'il me feroit poſſible, parce que j'avois une affaire preſſée qui m'appeloit au Caire.

Au Caire, ſeigneur ? reprit l'eſclave ; ſavez-vous qu'il y a plus de vingt lieues d'ici ? je ne crois pas que vous ni votre cheval y arriviez aiſément d'aujourd'hui. Je fis un cri horrible à ces paroles, & me laiſſai tomber ſur un ſofa, pénétré de douleur. Vous n'aurez pas de peine à croire, ſeigneur, que j'étois au déſeſpoir ; je croyois ne m'être égaré que par ma faute, & j'appréhendois que la perſonne qui m'attendoit ne me ſoupçonnât de lui préférer quelqu'autre plaiſir ; je me reſſouvenois qu'elle m'avoit dit que ſi je lui faiſois la moindre infidélité, je ne la reverrois jamais. Qui pourra lui perſuader, diſois-je en moi-même, que je me

ſuis perdu dans un chemin que je fais tous les jours depuis un mois ? quoique cela ſoit vrai, cela n'eſt pas vraiſemblable. J'étois dans ces triſtes réflexions, lorſqu'une jeune fille très-belle, ayant une couronne de fleurs ſur la tête, un habit blanc bordé de fleurs pareilles à celles dont elle étoit coëffée, entra avec des rafraîchiſſemens dans la chambre où j'étois ; elle me dit en m'abordant : Seigneur, ma maîtreſſe vient de vous voir entrer ici, elle eſt dans le bain, elle m'envoie vous préſenter ces rafraîchiſſemens, & elle va venir tout-à-l'heure faire elle-même les honneurs de ſa maiſon.

Je lui ſuis fort obligé, répondis-je, mais il faut que je ſorte d'ici dans le moment, j'ai une affaire preſſée qui m'empêche de profiter de l'honneur qu'elle veut me faire. Seigneur, me répondit cette fille, vous ne commettrez pas une ſi grande impoliteſſe. Je me levai cependant ſans lui répondre, & je demandai mon cheval à l'eſclave qui m'avoit ouvert. Comme j'entrois dans la cour, j'apperçus la maîtreſſe de la maiſon qui venoit à moi : je voulus faire ſemblant de ne l'avoir point vue ; mais elle m'arrêta & me dit : Je ſuis ſortie de mon bain, ſeigneur, pour vous voir, je me flate que vous voudrez bien me donner un moment d'audience, j'ai quelque choſe d'important à vous

dire. Je lui répondis que j'étois très-fâché d'être obligé de la quitter, & de ne pouvoir l'entendre ; elle m'arrêta encore & me dit en colère : Vous pouvez ſans doute ne me pas écouter ; mais il ne dépend plus de vous de ſortir d'ici. Que l'on ferme les portes, dit-elle à cet eſclave qui m'avoit ouvert, je veux voir ſi ce brutal mettra le ſabre à la main contre des femmes & un vil eſclave. Ces paroles me firent rentrer en moi-même, je lui fis des excuſes de mon peu de politeſſe ; je l'aſſurai que ſi elle ſavoit les affaires que j'avois, elle me pardonneroit.

Quelles affaires peux-tu avoir à ton âge, me dit-elle ? tu ne dois ſonger qu'à l'amour ; ſi c'eſt un rendez-vous, on peut t'en dédommager. Elle me dit enſuite beaucoup de choſes fort preſſantes pour m'arrêter ; mais j'avois ſi peu envie de l'entendre, que je ne faiſois aucune attention à ce qu'elle me diſoit. Elle s'en apperçut & s'en fâcha. Elle paſſa pluſieurs fois de la colère à la tendreſſe : elle étoit belle, elle parloit très-bien, elle me marquoit une paſſion très-vive ; mais rien ne put me retenir. Je perſiſtai à lui demander en grâce de me laiſſer ſortir : ma réſiſtance la choqua de telle manière qu'elle s'évanouit ; & je profitai du moment où l'on étoit occupé à la ſecourir pour

monter à cheval, & ſortir de cette maiſon fatale. Quand j'eus fait environ quatre ou cinq cens pas, je crus reconnoître le pays où j'étois, & y avoir chaſſé; mais il étoit directement opposé au lieu où je voulois aller: je pouſſai vivement mon cheval, & quelque diligence que je pus faire, je n'arrivai ici que lorſqu'il fut entièrement nuit. Je trouvai la perſonne qui m'y avoit attendu, qui en ſortoit: je mis pié à terre pour lui conter mon aventure; mais elle ne voulut point m'entendre. Elle céda cependant à mes prières, & m'écouta froidement, & enſuite elle me dit: Vous m'avez fait rentrer ici, Abulmer, pour me conter une fable; ſi vous n'avez rien autre à me dire, je ferai mieux d'en ſortir: vous ſavez ce que je vous ai dit, ſongez-y. Elle me quitta en achevant ces paroles; je voulus la retenir; mais elle s'échappa de mes mains, avec tant de légèreté que je la perdis de vue en un moment. Je retournai au Caire dans un déſeſpoir incroyable; je revins le lendemain ici, elle n'y étoit point: je fis pluſieurs jours de ſuite le même voyage inutilement. J'ignorois ſon nom, & je ne pouvois imaginer aucun moyen d'apprendre de ſes nouvelles, & de lui donner des miennes; cependant mon innocence ne pouvoit me raſſurer, parce que toutes les apparences étoient

contre moi. Ces réflexions me causèrent un chagrin ſi violent, que j'en fus très-dangereuſement malade, & je ſerois mort ſans doute, ſi elle n'avoit pas trouvé le ſecret, de me faire tenir un billet où il y avoit ce peu de mots :

Je ne pouſſe pas la colère juſqu'à la mort, ſongez à rétablir votre ſanté : la première fois qu'elle vous permettra de ſortir du Caire, vous trouverez votre amie dans le même lieu où vous l'avez cherchée inutilement.

Ce billet me rappela à la vie ; cependant je doutois qu'il vînt de la perſonne qui poſſédoit mon cœur : en effet, je n'avois vu entrer dans ma chambre que des gens attachés à mon père. Je m'imaginai qu'il avoit fait épier mes actions depuis la nuit que j'avois couché dehors ; qu'il avoit appris mes rendez-vous à la pyramide ; qu'il avoit pénétré le ſecret de mon amour en obſervant ma conduite ; enfin qu'il avoit conclu de toutes ces circonſtances ramaſſées, que ma maladie provenoit de chagrin, & qu'il avoit réſolu de me donner quelqu'eſpérance : j'étois d'autant plus confirmé dans cette penſée, que je trouvois la lettre trop courte & trop froide pour une perſonne qui m'avoit donné tant de marques d'une ſincère paſſion.

Malgré mes raiſonnemens, l'eſpérance prit le deſſus & ma ſanté ſe rétablit ; mon impa-

tience ne me permettant pas d'attendre qu'elle fût parfaite, je me fis mettre à cheval trois jours après pour venir ici, & j'eus le plaisir d'y trouver ma maîtresse, qui pleinement convaincue de mon innocence, calma mes chagrins par les plus tendres caresses. La satisfaction qui brilloit dans mes yeux à mon retour, persuada mon père & ma mère que la chasse étoit absolument nécessaire à ma santé.

Je passai encore quelque tems dans cet état heureux; je venois ici tous les jours, elle y étoit avant moi, mon bonheur & mon amour remplissoient tout mon cœur & croissoient à chaque visite.

Un jour que je retournois au Caire au petit pas, mon cheval s'arrêta & recula comme s'il avoit eu peur; je le piquai de l'éperon pour le faire avancer, il se cabra si brusquement qu'il me désarçonna & me renversa à terre sans me faire aucun mal. Dès qu'il se vit en liberté, il partit comme un trait, & je le perdis de vue. Ma chûte m'étourdit un peu, mais je repris bientôt mes sens & je me levai pour achever ma route à pié; j'avois déjà fait quelque chemin, lorsqu'un esclave noir se jeta à mes piés, en versant un torrent de larmes: Seigneur, me dit-il, que votre valeur & votre générosité vous engagent à venir avec moi délivrer une

jeune princeſſe de la tyrannie d'un monſtre qui lui fait ſouffrir tous les jours mille maux ; vous avez peu de chemin à faire, elle n'eſt qu'à un mille d'ici. Je lui répondis que je tenterois volontiers une pareille aventure, ſi je la pouvois croire véritable ; mais qu'il étoit difficile de me perſuader, qu'il ſe paſsât ſi proche du Caire, quelque choſe d'injuſte & de tyrannique ſans que le ſoudan en fût informé, & qu'il en fût informé, ſans y avoir mis ordre. Il le ſauroit ſans doute, ſeigneur, me dit l'eſclave, ſi on avoit pu le lui apprendre ; mais nous ſommes arrivés hier en ce pays & nous changeons de demeure preſque de jour à autre. Notre tyran eſt un génie qui tranſporte la princeſſe d'un lieu dans un autre, comme il lui plaît. Nous avons déjà parcouru l'Afrique & l'Aſie, ſans qu'on ait jamais ſu où nous étions ; il n'y a qu'une gouvernante & moi qui ſoyons attachés à la princeſſe, & l'on nous retient avec beaucoup de précaution ; le palais eſt gardé par des bêtes féroces qui ne laiſſent approcher perſonne. Je lui demandai comment il avoit pu faire pour en ſortir, & me venir trouver ? Seigneur, me répondit l'eſclave, ce ſabre a le pouvoir d'éloigner les bêtes feroces ; je ſuis ſorti par ſon moyen, & je me ſuis caché pendant le jour dans ce petit bois où vos gens chaſſoient ; l'un

d'eux m'a aſſuré que vous paſſeriez par ici, & je vous y ai attendu; ce qu'il m'a dit de la bonté de votre cœur, m'a donné quelqu'eſpoir que vous voudriez bien venir avec moi délivrer la princeſſe, & je vous ai reconnu, ſeigneur, quoique vous fuſſiez à pié, à l'extrême beauté dont ils m'ont dépeint votre perſonne.

Je vous trouve trop flateur pour être véritable, lui dis-je; mais je ne veux pas que vous me ſoupçonniez de feindre quelqu'incrédulité à deſſein de fuir une aventure auſſi extraordinaire que celle dont vous me parlez; montrez-moi ſeulement le chemin que je dois tenir, & je le ſuivrai.

L'eſclave marcha devant moi ſans me répondre. Après avoir traverſé une partie du bois dans lequel il m'avoit conduit, j'apperçus de la lumière à quelque diſtance de nous; l'éſclave ſe retourna & me dit : Seigneur, voilà le palais dont je vous ai parlé; vous trouverez à la porte des animaux de toutes eſpèces qui en défendent l'entrée; mais vous les diſſiperez facilement avec ce ſabre que j'ai dérobé au génie. Quand je fus muni de cette arme, le noir me conduiſit à une porte qui me parut de fer; deux lions d'une groſſeur prodigieuſe étoient couchés en travers vis-à-vis l'un de l'autre; je marchai à eux le ſabre à la main, ils firent des

rugissemens affreux & vinrent se coucher à mes piés ; l'un d'eux frappa la porte avec sa queue, & à l'instant elle s'ouvrit ; un grand nombre d'autres animaux, & de bêtes féroces sortirent de plusieurs petites loges de bois pour venir à moi ; je levai le sabre en l'air pour les frapper, ils s'abaissèrent à mes piés de même que les lions, & je traversai ensuite sans autre difficulté une très-grande cour fort bien éclairée par des lumières qui paroissoient des quatre côtés du bâtiment, qui me parut d'une beauté singulière. Vis-à-vis de la porte par où j'étois entré, je trouvai quatre marches qui conduisoient dans un salon éclairé de mille bougies jaunes ; une porte ouverte opposée à celle par où j'entrois, me laissa voir un appartement tendu de noir comme le salon, & éclairé de même. J'entrai dans cet appartement qui étoit fort long, je traversai toutes les chambres sans y trouver personne : l'esclave qui m'avoit conduit avoit disparu sans que je m'en fusse apperçu. Je trouvai au bout de cet appartement lugubre un autre salon qui n'étoit point tendu de noir, il étoit éclairé par des bougies blanches ; des colonnes de marbre blanc soutenoient la voûte, entre chaque colonne il y avoit une niche, & sur un piédestal une figure noire comme l'esclave qui m'avoit conduit ; elles avoient

toutes le sabre à la main ; mais elles n'avoient aucun mouvement. Je m'arrêtai quelque tems à les examiner, & les voyant toujours dans la même attitude, je jugeai qu'elles étoient de marbre. Au bout de ce salon il y avoit un tombeau de marbre noir élevé de terre par trois marches de marbre blanc ; au bas de la première marche étoit assise une vieille femme, la tête dans ses mains, & les coudes appuyés sur ses genoux ; elle pleuroit amèrement, & quoique j'approchasse près d'elle, elle ne parut pas y faire aucune attention. Je montai jusqu'au tombeau, & je soulevai un tapis de drap d'or qui couvroit une femme d'une beauté singulière, dont le cœur, percé d'une flèche, paroissoit encore répandre quelques gouttes de sang. Je me doutai que c'étoit la malheureuse princesse pour qui l'esclave m'avoit demandé du secours. Il faut, dis-je en moi-même, qu'il ait appris que le génie l'a tuée & abandonnée, puisqu'il m'a quitté ; c'est sans doute ce qui est cause que je suis arrivé dans ce lieu sans y trouver d'obstacle : dans l'état où le génie a mis cette beauté, il ne se soucie point de la garder, puisqu'elle ne sauroit plus lui donner de jalousie. Je voulus lui prendre la main pour juger à-peu-près du tems qu'il y avoit qu'elle étoit morte, elle fit un mouvement qui me fit juger qu'elle

vivoit encore. Quoique je ne dusse pas me flater de lui sauver la vie en lui donnant du secours, je voulus essayer de lui ôter la flèche qui lui perçoit le cœur ; je la pris par le bout, je la tirai de toute ma force, & je l'arrachai ; la personne couchée fit un soupir, & ouvrit les yeux. La vieille femme qui étoit assise sur le degré, se leva avec un visage gai, & me cria : Courage, seigneur, que votre valeur acheve cette aventure. Je retournai la tête pour regarder celle qui me parloit, j'apperçus en même-tems toutes ces figures que j'avois cru de marbre, qui étoient descendues de leurs piédestaux, & qui venoient m'attaquer. J'allai à elles le sabre levé pour les combattre ; mais dans le même moment elles se jetèrent à mes piés, & demandèrent grâce. La personne qui étoit dans le tombeau se leva sur son séant, & s'écria en m'adressant la parole : Quoi ! ce n'est point mon persécuteur, qui me tire aujourd'hui du malheureux état où il me met tous les jours ? Non, madame, lui répondis-je ; si vous êtes en état de vous lever, je vous sortirai d'ici avec l'aide de cette femme qui me paroît prendre intérêt à ce qui vous regarde ; vous êtes en Egypte, mon père y est le maître, & nous ne sommes pas loin du Caire.

Seigneur, me répondit-elle, en ſortant du tombeau d'une manière fort légère, nous n'avons plus rien qui nous preſſe; vous avez dû juger par tout ce que vous avez vu, qu'il y a quelque choſe qui n'eſt pas naturel dans une guériſon auſſi prompte que la mienne. La flèche que vous m'avez arrachée, & le ſabre que vous avez, me tirent des mains du génie; vous êtes préſentement en droit de commander dans ce palais; vous vous en appercevrez même par les changemens que vous trouverez dans l'appartement tendu de noir. Elle me prit enſuite par la main, & repaſſant par les mêmes chambres, je les trouvai magnifiquement meublées, & éclairées par d'autres bougies & des lampes de criſtal. Ma ſurpriſe fut trop grande pour la cacher; elle s'en apperçut, & me dit, en continuant ſon chemin: Ne ſoyez point étonné, ſeigneur, de ce que vous voyez; vous trouverez encore des choſes plus extraordinaires dans mes aventures, que je vous conterai quand nous ſerons arrivés au lieu que je vous deſtine cette nuit. J'oſe me flater que vous voudrez bien demeurer avec moi plus d'un jour. Si je vous étois encore utile à quelque choſe, madame, lui répondis-je, j'y demeurerois avec plaiſir; mais il me ſemble que vous m'avez dit que vous êtes ſortie du pouvoir du génie, & que

vous êtes la maîtreſſe ici ; dès que vous m'aurez fait la grâce de me dire vos aventures, je recevrai vos ordres, & je partirai pour retourner au Caire. Je ſuis dans une ſituation que je ne ſaurois m'en abſenter, ſans livrer des perſonnes, à qui je dois beaucoup, à des inquiétudes fâcheuſes.

Il me parut à ce diſcours un chagrin fort marqué ſur le viſage de la princeſſe ; elle ne me répondit rien : je la ſuivis dans le lieu où elle avoit deſſein de s'arrêter ; elle s'aſſit ſur un ſofa, & m'invita d'y prendre place auprès d'elle.

La vieille qui nous avoit toujours ſuivis, ſe mit à genoux devant elle, & lui dit : Ma belle princeſſe, laiſſez-moi conter vos aventures à ce généreux prince ; il y a mille choſes que vous ne lui direz point par modeſtie, & je ſuis bien aiſe qu'il les apprenne. La princeſſe y ayant conſenti, la vieille ſe leva, & me parla ainſi :

La princeſſe que vous voyez, ſeigneur, eſt fille du roi de Congo ; elle s'appelle Méliſſienne. Son extrême beauté vient de ſa mère qui étoit européenne ; vous voyez qu'elle eſt blanche, & vous ſavez que les peuples parmi leſquels elle eſt née ſont ordinairement noirs. Outre la beauté dont elle eſt pourvue, elle a toutes les vertus que l'on peut déſirer même au plus honnête homme : le courage, l'eſprit, le ſecret, la droiture, l'amitié,

la modération, la générosité, toutes ces qualités sont en elle dans leur plus grande perfection.

Le roi son père, qui a beaucoup d'esprit, a toujours reconnu en elle toutes ces qualités dès sa plus tendre jeunesse; & moins en père préoccupé, qu'en homme habile, il lui a toujours confié ses secrets, & ne l'a point tenue enfermée comme les autres femmes. Elle vivoit au milieu de sa cour avec une grande liberté; elle avoit des amies à qui elle procuroit la même satisfaction; elle disposoit presque de toutes les grâces, parce que le roi n'en accordoit aucune sans la consulter, & que son avis le déterminoit toujours; elle les distribuoit avec tant de justice & de discernement, qu'elle ne s'est jamais fait un ennemi. Il y a environ deux ans qu'il parut à la cour un homme extraordinaire, tant pour sa figure que pour ses mœurs; il se disoit prince d'une souveraineté en Europe, & il n'eut pas de peine à le persuader: la couleur de son tein prouvoit qu'il étoit de cette partie du monde dont le roi a toujours aimé les habitans, par rapport à la reine sa femme.

Ce prince fut long-tems à faire sa cour, & à donner des fêtes à la princesse, sans en déclarer le sujet. Un jour que le roi tenoit conseil pour répondre à plusieurs envoyés des royaumes voisins, qui, de part & d'autre, venoient demander du secours pour une guerre qui s'allumoit entre

eux, le prince entra dans la chambre du conſeil, & dit au roi qu'il venoit offrir de ſoutenir celui des concurrens que le roi voudroit favoriſer; qu'il lui fourniroit autant d'hommes & d'argent qu'il en auroit beſoin; mais il demandoit la princeſſe pour récompenſe, & la permiſſion de l'emmener dans ſes états. On lui répondit qu'il falloit du tems pour délibérer ſur une affaire ſi importante, & après cette réponſe le roi ſortit du conſeil, & alla chez la princeſſe pour lui faire part de ces propoſitions. La princeſſe en fut effrayée; cet homme ne lui plaiſoit pas, & elle n'avoit pas deſſein d'abandonner le roi ni le royaume. Elle remercia le roi des bontés qu'il lui marquoit en cette occaſion; & après lui avoir témoigné qu'elle conſentiroit à cette demande avec plaiſir, ſi le ſalut de l'état en dépendoit en quelque choſe, elle lui fit voir qu'en cette occaſion il n'y avoit aucun intérêt preſſant qui pût l'obliger à un pareil ſacrifice, & que ſon inclination n'étant pas d'accord avec les ſentimens du prince, elle oſoit eſpérer qu'il ne vouloit pas la contraindre à ce mariage. Le roi, ſur les inſtances de ſa fille réſolut de remercier le prince & de le congédier, afin d'éviter les ſuites de cette démarche; mais la princeſſe craignant que ce refus n'attirât un puiſſant ennemi à ſon père, le ſupplia d'accorder la permiſſion de s'expliquer elle-même avec le prince;

afin

afin de lui faire agréer plus aisément les raisons qui s'opposoient à ses désirs. Le roi y consentit; mais la princesse fut bien surprise d'entendre cet amant parler en maître, & la menacer des malheurs les plus terribles, si elle ne consentoit à l'épouser. Il lui fit valoir sa modération & sa retenue depuis qu'il étoit à la cour; les attentions qu'il avoit eues pour lui plaire; en un mot, il lui dit tout ce qu'il falloit pour l'intimider en cas qu'elle le refusât, & tout ce qui pouvoit la flater si elle l'acceptoit. La princesse outrée de cette insolence, lui ordonna de sortir, & lui défendit de paroître jamais devant elle.

Le roi nous apprit que le prince avoit pris son parti plus honnêtement que l'on ne devoit attendre de la violence de son tempérament & des menaces qu'il avoit faites, & qu'il étoit enfin parti; mais peu de jours après, le roi étant avec la princesse dans sa chambre, l'endroit du plancher où étoit le roi s'enfonça, nous fûmes transportés en l'air, l'effroi & la crainte nous saisirent, & nous perdîmes connoissance. Lorsque la princesse revint à elle, elle se trouva dans ce palais ambulant avec ce prétendu prince, qui lui dit: Vous êtes présentement en ma puissance, madame, vos refus ne peuvent m'alarmer, puisque rien ne peut sortir d'ici, & que j'y suis le maître. La princesse encore effrayée & incertaine de ce

qu'elle devoit répondre, aima mieux garder le silence; vainement il la pressa de s'expliquer, il ne put en tirer un seul mot. Il la mena ensuite promener par tout le palais, & lui fit voir des richesses immenses, il lui apprit sa véritable condition, & lui dit qu'il étoit un génie. Il nous fit voir les précautions qu'il avoit prises pour la garde de la princesse, & pour lui ôter, disoit-il, toute espérance de recouvrer la liberté que par lui-même; vous jugez bien qu'un pareil traitement ne pouvoit qu'augmenter l'aversion que Mélissienne ressentoit pour le génie. Enfin, outré de tant de refus, le cruel a fait depuis quelques jours l'appartement d'où vous sortez, & tous les soirs, avant de se retirer, il perce le cœur de la princesse avec cette flèche, il la couche dans le tombeau où vous l'avez trouvée, & nous laisse l'une & l'autre sous la garde de ces esclaves noirs. Le lendemain il retire la flèche, la blessure est aussitôt guérie, & la princesse revient à elle; alors il la persécute jusqu'au soir, qu'il la remet dans le même état, pour lui faire souffrir, dit-il, une partie des maux que sa beauté lui cause, puisqu'il lui est défendu d'user de toutes ses forces pour la soumettre. La vieille ayant fini son récit, je rendis compte à Mélissienne de la façon dont l'esclave m'avoit parlé, & des motifs qui m'avoient engagé à le suivre, malgré le peu de confiance

que j'avois en lui. La princesse, qui n'avoit point parlé depuis que nous étions dans cette chambre, me remercia de nouveau & me fit un long discours sur le pouvoir des génies & sur celui des fées; elle me parla aussi de la subordination des esprits élémentaires envers ceux du premier ordre, & du caractère de ces génies. Je trouvai dans ce qu'elle me dit beaucoup d'esprit & des connoissances fort au-dessus de celles que les femmes de sa nation ont ordinairement.

Après cette conversation, la vieille me conduisit dans une chambre richement meublée, & me laissa en liberté de reposer. J'avois tant de choses dans la tête que je ne pus dormir; je souhaitois le jour avec une impatience extrême pour pouvoir me retirer; la crainte de manquer encore une seconde fois à mon rendez-vous, & de fâcher la personne que j'aimois, me tourmenta toute la nuit. Le jour arriva enfin, & je me préparois à partir, lorsque la vieille me vint avertir que Mélissienne demandoit à me parler. Je suivis cette femme avec empressement jusqu'à la chambre de sa maîtresse, dans l'idée de profiter de ce moment pour arranger mon départ avec elle & en prendre congé. La princesse étoit levée; le jour sembloit ajouter un nouveau lustre à l'éclat de sa beauté, ses yeux paroissoient plus vifs & plus brillans, & sa taille plus légère & plus majestueuse. Elle me

reçut avec un visage riant, & me fit asseoir sur un sofa où elle-même prit place auprès de moi.

Après les premières civilités réciproques, la princesse ouvrit une conversation où elle s'efforça de faire briller tout son esprit & toute sa délicatesse; elle y réussissoit à merveille, & m'auroit charmé sans doute, si mon cœur n'eût été prévenu pour un autre objet. Le sujet de notre entretien étoit intéressant & bien plus agréable que celui sur lequel nous avions si long-tems parlé la veille. Mélissienne donnoit à ses pensées un tour libre & naturel qui plaît infiniment, même dans les bagatelles.

Quoique cette conversation méritât toute mon attention, la princesse s'apperçut aisément que j'étois fort distrait; elle me demanda ce que je voulois faire pendant la journée. Je veux vous mener au Caire, madame, lui répondis-je, si voulez bien y venir, & vous confier au soudan jusqu'à ce que vous puissiez retourner dans vos états.

Quoi! dit-elle, n'avez-vous pas encore souhaité une seule fois de passer ici quelques jours avec moi? Cette demande m'embarrassa, elle étoit très-opposée à mes sentimens. Je tâchai de lui faire entendre que j'aurois profité avec plaisir du bonheur que le hasard m'avoit procuré, si des devoirs indispensables ne m'appeloient ailleurs.

La princesse ne se rebuta point, elle me sollicita de nouveau de demeurer quelque jours dans ce palais; elle prit mon silence pour un consentement, & se tournant du côté de la vieille, elle demanda des rafraîchissemens, & ordonna que tout se sentît de l'absence du génie, & de la présence de son libérateur. Les esclaves noirs nous servirent des liqueurs qui furent accompagnées d'une symphonie très-agréable : mais comme je rêvois perpétuellement à la façon dont je pourrois obtenir mon congé de la princesse; elle s'en apperçut, & me dit qu'elle étoit étonnée qu'une musique aussi parfaite ne pût me tirer de ma distraction.

Je pris occasion de ce reproche pour lui dire naturellement le sujet de mon inquiétude. Ma réponse la chagrina : elle prit la vieille en particulier & lui parla long-tems à l'oreille. Je voulus profiter de ce moment pour sortir; mais toutes les portes étoient fermées, & je fus obligé de revenir sur mes pas prier la princesse de me faire ouvrir : elle ne me répondit point, son chagrin parut augmenter; elle sortit avec cette vieille & me laissa seul. Je demeurai quelque tems à me promener à grands pas.

J'étois dans cet état lorsque la vieille rentra, & me dit en m'embrassant. Avez-vous bien résolu, seigneur, de vous en aller? Oui, lui répondis-je,

Quoi ! reprit-elle, la beauté ni l'esprit de la princesse ne peuvent vous retenir un seul jour ? Si j'étois nécessaire à son service, répliquai-je, je demeurerois; mais la princesse m'a dit elle-même qu'elle n'avoit plus rien à craindre; & je m'en apperçois, puisque ses ordres sont si bien exécutés, que je n'ai pas la liberté de sortir de cette chambre, par le soin que l'on a eu d'en fermer toutes les portes.

Le motif qui fait agir la princesse n'a rien d'offensant pour vous, reprit la vieille, vous n'êtes pas assez novice, pour ne pas vous appercevoir qu'elle vous aime plus qu'elle ne veut, & peut-être plus qu'elle ne doit; c'est le moins que vous puissiez faire que de sacrifier quelques jours à sa tendresse.

Si ce que vous me dites est vrai, lui répondis-je, je ne puis partir trop tôt, il ne faut point la tromper, ni l'entretenir dans ces sentimens, & qu'il seroit inutile de fortifier. Mais, ajouta la vieille, si vous vous en alliez aujourd'hui, je vous jure, de l'humeur dont je la connois, qu'elle se donneroit la mort; & si vous demeurez, cette marque d'attention & de complaisance aidera peut-être à la guérir. Si elle est capable de se guérir en si peu de tems, repris-je, son amour est léger; l'absence le guérira mieux que ma présence. J'ai oui-dire que les années affoiblissent

les passions ; mais que peu de jours ne servent qu'à les augmenter. Cependant, malgré toute ma résolution, je ne pus refuser aux empressemens de cette femme, de passer le reste du jour avec sa maîtresse, & de ne partir que le lendemain. La vieille charmée d'avoir obtenu cet article, ajouta, en me baisant la main : Au nom de ce que vous avez de plus cher, seigneur, parlez naturellement à la princesse sur l'état de votre cœur ; ne la flatez pas & ne paroissez pas triste ; c'est le seul moyen de lui rendre sa tranquillité.

Nous allâmes ensuite rejoindre la princesse dans son appartement où elle attendoit ma réponse ; elle parut embarrassée en me voyant, & de mon côté je ne l'étois pas moins. Nous nous entretînmes de différentes choses pendant la journée : la princesse contente de me voir auprès d'elle avoit repris tous les agrémens de son esprit ; & l'espérance de sortir de captivité en peu de tems avoit tranquilisé mes craintes.

Nous nous trouvâmes seuls sur la fin du jour, sans autre lumière que celle de la lune, qui donnoit sur les fenêtres de cette chambre : la musique avoit recommencé dans le jardin, je l'écoutois avec plaisir, & ne pensois plus à l'inquiétude que mon absence devoit causer à ma maîtresse. Cet état tranquille me plongea dans une douce rêverie ; la princesse étoit sans doute dans le même

état, car elle fit un grand soupir ; j'y répondis par un autre. Seigneur, me dit-elle, nous soupirons tous deux, mais la différence est grande dans la cause qui nous fait soupirer. Je lui répondis avec plus de sensibilité que je n'avois fait toute la journée...... Abulmer s'arrêta en cet endroit ; il passa la main sur son visage pour en cacher le trouble & la rougeur, & demeura un moment sans parler.

Il reprit ensuite son discours. Je ne veux point, seigneur, vous faire un détail de ma foiblesse ; la princesse me marqua une tendresse si vive qu'à la fin j'y fus sensible, & je lui en donnai des marques réelles malgré mon indifférence : mon cœur y eut moins de part, que la compassion qu'il est naturel d'avoir pour une passion malheureuse. Aussitôt un éclat de tonnerre se fit entendre, le palais me parut en feu, j'apperçus des flammes qui sortoient des lambris & du plancher, je crus que je n'avois pas un moment à perdre pour me sauver & pour dérober la princesse au feu qui embrasoit la maison. Je voulus la prendre entre mes bras, mais elle me repoussa avec violence. Regarde-moi, dit-elle, tu peux me reconnoître, nous sommes mieux éclairés que par la lune.

Quelles furent ma douleur & ma surprise de trouver au lieu de la princesse celle que j'adorois & que je venois d'offenser ! Elle me laissa quelques

momens dans la confusion où sa présence me jetoit; & voyant que je ne parlois point, elle prit la parole, & me dit : Tu me vois, Abulmer, pour la dernière fois; juge de la grandeur de la perte que tu fais par le pouvoir que tu me connois. Elle se précipita dans le moment au milieu des flammes; mon premier mouvement fut de la suivre & de périr; mais une main invisible, plus forte que moi, me ferma les yeux & m'arrêta. Lorsque je fus en liberté de les ouvrir, je me trouvai au bord du même bois dont je vous ai parlé. Je me laissai tomber à terre accablé de douleur, & je passai le reste de la nuit en cet endroit. Je fus tenté cent fois de me donner la mort; mais, outre que je n'avois point d'armes, je me souvins que ma maîtresse m'avoit dit plusieurs fois qu'elle ne borneroit pas sa vengeance à ne la plus voir, & je voulus lui laisser le plaisir de se venger à son gré.

La lueur du soleil me tira de mes réflexions : il falloit prendre mon parti sur ce que j'avois à faire, puisque je n'avois personne pour me donner conseil. Je ne pus me résoudre à retourner au Caire, & je formai la résolution de venir m'enfermer ici, & de me laisser mourir de faim. Je crus que ce lieu, souvent témoin de mon bonheur, me donneroit encore plus de remords & de désespoir, & qu'il avanceroit ma mort.

J'en pris le chemin & j'y arrivai ſans rencontrer perſonne. Il y a pluſieurs mois que j'y ſuis, dans une ferme réſolution de n'en jamais ſortir.

La mort, unique ſecours des malheureux, auroit terminé depuis long-tems mes chagrins, ſi une voix pareille à celle de la perſonne que j'ai offenſée ne m'avoit ordonné de vivre. Depuis ce tems, une main inviſible me ſert à manger tous les jours.

Abulmer avoit achevé cette hiſtoire, & Abenſaï alloit prendre la parole, lorſqu'un bruit éclatant attira toute leur attention, & les fit lever l'un & l'autre. C'étoit Gracieuſe qui, avec une petite trompette de diamant, appela d'une voix haute & claire Olindine trois fois de ſuite; elle ajouta: Venez, Olindine, recevoir les ordres que je vous apporte de la part du deſtin. Ces paroles furent ſuivies d'un coup de tonnerre, & d'une flamme très-brillante qui parut à l'entrée de la pyramide. Gracieuſe reprit ſa figure ordinaire & rendit à Zulma la ſienne. Toutes ces merveilles ne ſurprenoient pas peu les deux vieillards. Le deſtin vous ordonne, ajouta la fée en parlant à Olindine, de pardonner à ce prince la faute qu'il a commiſe; elle eſt excuſable, les hommes ne ſont pas faits d'une eſſence auſſi pure que la vôtre, il faut leur paſſer les défauts où le cœur n'a point de part.

Il ſortit de cette flamme une voix qui répondit : La faute de ce prince eſt auſſi grande qu'elle puiſſe être, puiſqu'il étoit perſuadé que j'étois la princeſſe Méliſſienne; mais je ſuis ſoumiſe aux ordres du deſtin, & je n'en murmure point. Il pouvoit même, répondit Gracieuſe, vous impoſer une peine plus rude pour avoir trompé un prince qui vous aime, & qu'il vous avoit donné lui-même. Votre hiſtoire apprendra à toutes les ſalamandres à ne pas haſarder leur bonheur ſi légèrement, & à ne point tenter la fidélité des hommes.

Gracieuſe, après cela, changea la pyramide en un palais magnifique, & ordonna à Olindine d'y demeurer, & d'y recevoir Abulmer comme elle faiſoit auparavant dans la pyramide. Enſuite elle ſe tourna du côté d'Abenſaï, & lui dit : Prince, je laiſſe le ſoin à votre mère de vous tirer de l'état où vous êtes ; recevez ſeulement cette canne de ma main ; elle vous conduira, & elle ſoulagera la peine que vous avez à marcher, vous n'avez qu'à la ſuivre ; toutes les fois que vous aurez beſoin de quelque choſe, enfoncez-la dans la terre, & vous aurez auſſi-tôt tout ce que vous voudrez. Je ſuis bien fâchée de ne pouvoir rien faire de plus pour vous préſentement. Abulmer, pendant que Gracieuſe parloit au prince de Tombut, étoit à genoux devant Olindine.

& lui baisoit les mains avec un transport qui ne se peut exprimer. Gracieuse le fit lever, & conduisit tout le monde dans le palais. Elle permit à Abulmer de faire part de son aventure à son père & à sa mère seulement; elle convint qu'il vivroit au Caire comme auparavant, & qu'il viendroit voir Olindine tous les jours, & lui seroit fidèle à l'avenir. Elle ordonna aussi à Olindine de lui rendre son amour & sa confiance. Olindine assura la fée qu'elle lui obéiroit, d'autant plus volontiers qu'elle avoit été punie elle-même de l'épreuve malheureuse à laquelle elle s'étoit engagée.

Après cela toute la compagnie songea à se séparer; Gracieuse monta dans son char avec Zulma; Abensaï prit le chemin que la canne lui marquoit; & Abulmer & Olindine demeurèrent dans le palais.

Gracieuse, en continuant son voyage, rencontra Agréable; elles s'arrêtèrent toutes deux & descendirent dans une isle où elles s'assirent sur l'herbe, au bord d'un ruisseau qui couloit au milieu d'une prairie très-agréable, entre deux rangs de grenadiers couverts de fleurs & de fruits.

Gracieuse demanda à sa sœur Agréable ce qu'elle avoit fait pour le prince Ormosa; Agréable alloit le lui dire, & Zulma lui prêtoit une attention, qui marquoit l'intérêt qu'il prenoit à ce

malheureux prince, lorſqu'une muſique raviſſante attira leurs regards d'un autre côté. C'étoient pluſieurs perſonnes de ſexe différent qui parurent dans la prairie & qui chantoient cet hymne.

O deſtin, quelle puiſſance
Ne ſe ſoumet pas à toi?
Tout fléchit ſous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de réſiſtance.
O deſtin, quelle puiſſance
Ne ſe ſoumet pas à toi?
Malgré nous tu nous entraînes
Où tu veux;
C'eſt toi qui nous amènes
Tous les évenemens heureux ou malheureux.
Tu les as liés entr'eux
Avec d'inviſibles chaînes;
Par des moyens ſecrets
Ton pouvoir les prépare,
Et chaque inſtant déclare
Quelqu'un de tes arrêts.
C'eſt envain qu'un mortel pleure, gémit, ſoupire,
Un roi voudroit envain t'oppoſer ſa fierté,
Rien ne change les loix qu'il te plaît de preſcrire.
Ton inflexible dureté
Fait la grandeur de ton empire,
Ton inflexible dureté
En fait la majeſté.

Malgré la curioſité que Zulma avoit de ſavoir la fin de l'hiſtoire du prince Ormoſa, il ne put

s'empêcher de demander à Gracieuse quel étoit ce peuple. Ces hommes, lui répondit la fée, ne sont point comme les autres hommes, ils peuvent nous voir comme vous les voyez.

Cette terre est une isle inaccessible à tous les mortels ; le destin l'a réservée pour la demeure de ceux dont le travail, la sagesse & le commerce qu'ils ont eu avec les esprits élémentaires, ont mérité l'immortalité.

Il les laisse plus long-tems que les autres hommes sur la terre qui leur est commune, parce qu'il ordonne au tems de les respecter jusqu'à ce ce qu'il lui plaise de les délivrer de leur dépouille mortelle, & de transporter ici leurs ames dans des corps faits exprès pour eux, & auxquels il donne tous les sens qui sont agréables, & retranche tous ceux qui provoquent la douleur. Ils ne sont sujets à aucune nécessité humaine, & cependant leurs plaisirs n'en sont pas moins vifs. C'est une erreur très-commune parmi les hommes de croire que les besoins augmentent la satisfaction ; le désir est un besoin qui n'a point de bornes ; il manque aux hommes le pouvoir de le pousser plus loin que la satiété. Vous concevrez aisément, par ce que je vous dis, le bonheur de l'immortalité. Ces hommes épurés revivent ici dans la plus parfaite union ; ils y sont tous égaux, parce qu'ils arrivent ici tous par la sagesse qui ne souffre

aucune ambition; leur conduite eſt égale, quoique leurs plaiſirs ſoient diverſifiés; en un mot, vous êtes dans le lieu de la ſuprême félicité, où vous ſerez après le nombre d'années que le deſtin vous a marqué pour demeurer ſur la terre, ſi vous continuez à mériter par votre conduite les faveurs prématurées dont il vous a honoré juſqu'ici. Zulma répondit à Gracieuſe, qu'il n'avoit beſoin, pour devenir parfait, que de l'extrême envie qu'il avoit de lui plaire. Il alloit continuer; mais les ames bienheureuſes appercevant les deux fées approchèrent avec reſpect. Une grande levrette blanche, que les fées n'avoient pas remarquée, vint les flater, & ſe coucher devant elles avec des plaintes qui attendrirent Zulma; un jeune homme beau & bien fait la tenoit en leſſe.....

AVIS AU LECTEUR.

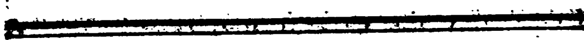
Ces Voyages ne ſont pas achevés; nous les donnons tels qu'ils ont paru dans le tems; le ſuccès qu'ils eurent alors étoit indépendant de leur imperfection, il doit être le même aujourd'hui. Si le Lecteur en regrette la ſuite, c'eſt une preuve que l'Ouvrage eſt intéreſſant, & que nous avons eu raiſon de le faire entrer dans cette Collection.

Fin du ſeizième Volume.



TABLE DES CONTES,

TOME SEIZIÈME.



HISTOIRE DE LA SULTANE DE PERSE.

Histoire

LES VOYAGES DE ZULMA.

Fin de la Table.





